L'AME DU MÉDECIN

SOUVENIRS DE MA VIE MÉDICALE

—

I

Deux souvenirs dominent ma vie médicale, deux souvenirs dont ma mémoire garde tous les détails comme s'ils étaient d'hier. L'un, le plus fort, le plus récent, vient de la guerre et n'est point celui dont je veux parler d'abord. L'autre est mon premier contact avec les réalités du « métier ». Je venais d'achever l'année d'études préparatoires que l'on nommait alors P. C. N., — car la manie des initiales abréviatives commençait, et sans doute est-elle née de l'abus des titres prétentieusement allongés plutôt que du goût des rébus. Nul ne peut être obligé de répéter vingt fois par jour Candidats au Certificat d'Etudes physiques, chimiques et naturelles, ou, comme on dit depuis peu, Candidats au Certificat d'Etudes Physiques, Chimiques et Biologiques. Il semble donc excusable, sinon légitime, de dire et d'écrire P. C. N. et P. C. B. Qu'on me permette une autre remarque : j'ignore si les choses se passent encore aujourd'hui comme je les conterai : il y a trop d'années qu'elles sont accomplies pour qu'elles soient demeurées sans s'adapter aux mœurs nouvelles; et si j'emploie parfois le présent, c'est seulement figure de style. D'ailleurs ce qui ne change point, et ce qui importe au fond, ce sont les sensations, les réflexions, et pour parler le langage des sciences, les réactions de l'individu, du sujet de l'expérience, le jeune étudiant

introduit dans un milieu qui lui fut jusqu'alors parfaitement étranger et qui, par tant de violentes oppositions, diffère si nettement du milieu où cet adolescent a vécu jusqu'à cette initiation.

Quelles que soient les études qu'il aborde, que ce soit le droit, les lettres, les sciences, qu'il entre à la Sorbonne ou à Saint-Cyr, au Séminaire ou à Navale, à l'Institut agronomique, aux Langues Orientales, où l'on voudra, aucun autre jeune homme de dix-huit ans ne se trouve du jour au lendemain placé devant ces brutales révélations qui attendent l'étudiant en médecine : la femme et la mort.

La femme, qu'en sait-il jusque-là?

Ce que lui a révélé son milieu antérieur, la famille, ce que lui ont appris les entretiens avec ses camarades ce qu'il a surpris, ce qu'il a rêvé, peut-être aussi ce qu'il a rapporté de brèves expériences sentimentales, pas toujours platoniques, mais — je le souhaite pour lui — où l'illusion, le songe, la poésie, ont tenu néanmoins le rôle essentiel.

A dix-huit ans, les jeunes hommes se donnent pour sceptiques. Certains sont même volontiers des fanfarons de vice, qui souvent sont les plus naïfs, les plus niais. Tout cela est anodin, gentil. Le cas de Flaubert n'est pas une exception, et si loin que nous nous croyions du romantisme byronien, n'y a-t-il pas encore des enfants qui s'exaltent à la fréquentation des poètes dont on leur a longtemps interdit la lecture, des blancs-becs qui fument la pipe dans la rue en signe d'indépendance, d'affranchissement, qui vont à la brasserie, y tiennent des propos de corps de garde, troussent les filles faciles, et, candidement, cultivent au fond de leur cœur, très secrètement, la petite fleur du sentiment? Je cite le nom de Flaubert parce qu'il me semble le meilleur exemple de cette affectation de cynisme dans ses premières lettres, cynisme qui est un masque sous lequel se cachent la tendresse exquise de sa vraie nature, la délicatesse de ses actions, qualités qui dureront sans se flétrir jusqu'à son dernier jour et parfumeront délicieusement sa correspondance d'une fraîche et pure odeur de sincérité.

Car, à toutes les époques, il faut prendre garde à ce qu'il y a de faux sous les apparences : ce qui change le moins, c'est l'homme, alors que les fils se persuadent qu'ils ne ressemblent nullement à leurs pères.

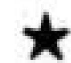
★

Aujourd'hui, donc, ce que l'on appelle la « sexualité » est si bien à la mode qu'on en parle à tout propos et en tous lieux, j'imagine même à la table de famille, dans certaines familles, car c'est positivement une obsession, pour beaucoup une idée fixe. Ils appellent cela de la franchise : sans doute est-il juste que, par cette franchise, la vertu rende à son tour hommage au vice, comme naguère, par l'hypocrisie, le vice rendait hommage à la vertu. Freud, ou plutôt ceux qui se réclament de ses écrits et ne les ont pas toujours compris, ne les ont quelquefois même pas lus, ont troublé bien des têtes, et si bien qu'il ne doit plus y avoir beaucoup d'étudiants qui arrivent en première année de médecine après le P. C. N. ou le P. C. B. sans être persuadés qu'ils en savent plus long sur la femme que don Juan, Valmont et tous les roués ensemble. L'éducation mixte, le cinéma, les périodiques à couvertures alléchantes n'empêcheront cependant jamais Chérubin de n'être encore qu'un enfant, de trembler devant le mystère, — car le mystère est fait de son propre désir, ce qui sans doute est heureux.

Il y a dans un roman d'Alexandre Dumas qui fut célèbre (le lit-on encore aujourd'hui?) *L'Affaire Clémenceau,* quelques pages qui n'ont pas tellement vieilli. Ce qui me fait l'affirmer, c'est qu'elles traduisent en français du XIXᵉ siècle, j'entends qu'elles transposent dans les mœurs de 1866, un trouble qui fut celui d'Adam devant Eve, et qui, de l'*Oarystis* ou de *Daphnis et Chloé* jusqu'à Chérubin et jusqu'au héros de Dumas, est si bien resté le même qu'on en peut conclure qu'il tient profondément à la nature de l'homme et que, de génération en génération il se transmettra pour le malheur et le bonheur de sa postérité. Dumas, donc, introduit le jeune Clémenceau, apprenti peintre, dans l'atelier de M. Ritz, son maître, au

moment que Mariette, le modèle, se dévêt; elle accomplit le geste professionnel « le plus simplement du monde, tire ses bas, et, laissant couler sa chemise à terre, elle l'enjambe, et de son pied nu la pousse derrière elle ». Le jeune homme en éprouve un frémissement de toute sa chair. L'initiation du futur médecin est plus brutale : quand ce n'est pas sur la dalle de l'amphithéâtre qu'il rencontre la nudité féminine, c'est à la salle de consultation, c'est sur un lit d'hôpital, pour qu'elle lui confie ses tares intimes et ses misères physiques, les étale devant lui, et la maladie et la mort, même quand elles n'altèrent point les lignes et leur laissent un charme séducteur, n'en sont pas moins présentes pour gâter l'émoi des sens. Celui qui arrive à l'hôpital et à la Faculté avec l'idée qu'il y trouvera quelques satisfactions complaisantes à ses curiosités juvéniles, n'est pas long à perdre ses illusions. La vieille allégorie de la Volupté donnant le bras à la Mort, c'est pour l'étudiant en médecine qu'elle prend sa signification profonde. S'il éprouve une fois le tremblement voluptueux du jeune héros de Dumas devant Mariette nue, c'est d'abord un sentiment d'horreur et de dégoût qu'il ressent devant le corps rongé par la maladie ou devant le cadavre putréfié par la mort. La tête la moins philosophique ne peut se retenir de méditer le symbole qu'aimaient à traiter les peintres et les sculpteurs de Danses Macabres. Aux deux Majas de Goya, l'apprenti médecin en ajoute mentalement une troisième, et pareille au René de Châlons de Ligier Richier.

De ce contact avec les réalités les plus laides et les plus décevantes, de cette fréquentation quotidienne de la misère la plus affreuse, vient par réaction, cette exubérance de l'étudiant en médecine, cette gaieté bruyante, débordante, traditionnelle déjà chez les carabins de Saint-Côme, si volontiers traduite en chansons dont les refrains bravent délibérément l'honnêteté, en propos grassement rabelaisiens : Rabelais fut médecin plus que prêtre.



Je vois encore cette salle carrée, si froide, si nue.

A droite de la cour principale, après avoir franchi une sorte d'enceinte qui semblait dissimuler d'inoffensifs communs, on traversait d'abord pour y entrer une antichambre funèbre où, sur des lits couverts de toile cirée noire, on déposait les morts en attendant qu'ils fussent mis en bière. Une bâche, soulevée quand les familles venaient les reconnaître, cachait les corps. Il y avait une quinzaine de ces lits, alignés sur trois côtés du dépositoire. Au fond, sur le mur opposé à l'entrée, une porte à deux battants donnait sur l'amphithéâtre.

Autant la première pièce était sombre, autant celle-ci qui recevait le jour par son toit vitré, paraissait d'une clarté brutale.

Au premier abord, elle ressemblait assez à une poissonnerie : trois dalles de pierre grise, creusées de rigoles en diagonales, avec un trou au point d'intersection, un seau en dessous, entre les pieds, pour recueillir les liquides, un caillebotis sur le carrelage, des prises d'eau aux murs, un lavabo, puis, sur une table basse, une balance et des poids, deux cuvettes, l'une remplie de permanganate en solution concentrée, l'autre de bisulfite, un poêle à charbon, comme ceux qu'on voit dans les corps de garde, la meublaient. Sur une autre table, dans un coin, quelques instruments pareils à des outils de menuisier, des scies à main, des gouges, des marteaux, de fortes cisailles, et puis quelques tabourets, et c'était tout ce qui, au repos, si l'on peut dire, se trouvait dans la salle d'autopsies, celle que, dans les salles de malades, médecins et étudiants appelaient pudiquement « Morgagni » pour éviter, par charité, de prononcer son véritable nom.

Or, ce matin-là, quand nous y entrâmes, mon interne et moi, il y avait dans cette salle trois morts et un vivant. Le vivant, coiffé d'une casquette bleue, vêtu de l'uniforme des infirmiers et ceint d'un tablier, fumait tranquillement sa pipe auprès du poêle, bien que l'on fût en été et que, naturellement, le poêle ne brûlât point; mais c'était un homme d'habitudes; il avait coutume d'attendre à cette place, sa besogne faite, que « ces messieurs » vinssent faire la leur, et il attendait. Sa besogne consistait à prendre les

cadavres dans le dépositoire, à les placer sur les dalles, un billot de bois sous la tête en guise d'oreiller, à les débarrasser du suaire qui les enveloppait, — et puis, plus tard, les autopsies faites, à les recoudre et à les mettre en bière. Il l'accomplissait méthodiquement, en bon fonctionnaire qui sait les traditions de son métier et qui les léguera bénévolement à son successeur quand le moment sera venu de l'initier. Il savait aider « ces messieurs » et se montrait adroit lorsqu'on demandait son concours. On l'appelait Paul et il pouvait avoir quarante-cinq ans. On l'eût fort surpris en lui disant qu'il faisait un triste métier. Il était d'humeur tranquille, sifflotait presque toujours des fanfares de chasse — et je sus plus tard qu'il excellait à sonner de la trompe. Il tirait quelques profits de ses occupations, recevait souvent des familles un peu d'argent, mais, surtout, vendait aux étudiants de première année des os pour l'étude de l'anatomie.

Il se leva quand nous entrâmes, nous salua, et dit à l'interne :

— C'est pour la brûlée?

Il y avait trois morts, ai-je dit : deux femmes et un homme, parfaitement nus tous les trois, et les tables étaient disposées de telle sorte que ce que l'on apercevait tout d'abord en entrant, c'était le sexe de ces cadavres.

★

Une grosse mouche bleue s'envola d'une des tables, et, bourdonnant, s'éleva jusque sous la verrière du toit.

Une odeur incertaine, fade, douceâtre, avec des relents d'antiseptiques, flottait.

Ce que j'éprouvais était étrange : c'était moins du dégoût, moins le malaise physique prévu qu'une gêne indéfinissable, assez pareille en somme à l'embarras que j'eusse ressenti en surprenant par mégarde ces femmes, vivantes et nues, si j'étais entré dans leur chambre. L'amphithéâtre est comme un cercle de l'enfer, à la porte duquel on aurait écrit non seulement : *laissez toute espérance*, mais aussi tout ce qui, dans le monde des vivants, est imposé par la pudeur. Et rien, ici, n'est pourtant

impudique, car pour être impudique, il faut conserver la notion de pudeur, alors que dès le seuil de ce lieu, elle se trouve abolie comme elle l'est en ces peintures du jugement dernier où les morts ressuscitent, sortent de leurs tombeaux, et, nus, accablés, s'assemblent pêle-mêle en attendant l'heure.

L'homme qui gisait là était une sorte de colosse, un débardeur, tué par la chute d'un sac de grains qui lui avait fracturé la colonne vertébrale. Sa bouche entr'ouverte découvrait à moitié les dents jaunies; ses cheveux en désordre retombaient sur le front. Des tatouages bleuissaient ses bras, aux biceps saillants comme ceux des hercules de foire; sa poitrine velue, le hâle de sa peau boucanée, faisaient ressortir la blancheur des femmes, ses voisines. La vieille était hideuse, avec des seins pareils à des outres vides, la peau du thorax constellée de ventouses et de scarifications, le ventre flasque, les jambes grêles, un visage émacié auréolé de cheveux gris, tordus en nattes. La jeune devait être belle : les jambes, les cuisses, le ventre étaient pareils à ceux des statues de Diane et j'appris un instant plus tard qu'elle était vierge. Mais elle avait la tête, le cou, les deux bras, les mains et la moitié de la poitrine encore enveloppés d'un pansement à l'acide picrique d'un jaune éclatant. L'un des seins restait découvert, indemne.

L'interne avait plongé ses mains et ses avant-bras dans le permanganate, longuement. Avec des ciseaux, il coupa la tarlatane, ouvrit le pansement, et la chair tuméfiée, parsemée de taches grises ou brunes, d'escarres noirâtres, de bulles dont certaines, crevées, restaient bordées de lambeaux d'épiderme flottant, apparut. Le visage était horrible, boursouflé, noirci, avec de grosses paupières gonflées tellement qu'elles cachaient les yeux.

Cette fois, ce fut bien du dégoût que je ressentis, et si fort que j'eus peur de défaillir. Je me raidis cependant et parvins à garder mes esprits.

Le patron entra alors.

— Eh bien, me demanda-t-il, pas trop ému?

Je fus très fier, l'après-midi de ce jour mémorable. Je

pensais à Fabrice sur le champ de bataille, quand la vivandière lui dit, devant le cadavre du fantassin : « Donne-lui une poignée de main, pour voir s'il te la rendra! » J'avais vu plus terrifiant que la scène de la *Chartreuse de Parme*, que la scène d'*Hamlet* au cimetière. J'étais un étudiant pour tout de bon.

Et j'appris par d'autres entretiens, par la fréquentation journalière de mes maîtres et de mes camarades, par le contact incessant de la souffrance, que l'enseignement de la médecine était aussi une école de sagesse.



Rien ne ressemble davantage aux dialogues socratiques que cet enseignement à l'hôpital. J'y songe chaque fois que le hasard d'une recherche ou le désir de me nettoyer l'esprit par une lecture désintéressée me fait reprendre un volume de Platon. Je vois, dans le *Phèdre*, à côté des rives de l'Ilyssos, auprès de la geôle du *Criton* et du *Phédon*, une salle d'hôpital avec ses deux rangées de lits; un groupe entoure l'un d'eux; les étudiants écoutent l'enseignement du maître, aussi familier, aussi simple dans sa forme, nourri de faits, illustré de comparaisons empruntées à la vie quotidienne — tout pareil à cette maïeutique et à cette ironie des dialogues socratiques.

Ce n'était pas seulement au lit du malade ou « chez Morgagni » que nous recueillions cette sagesse. Souvent, après avoir achevé la visite, et tandis qu'il ôtait sa blouse et son tablier pour endosser ses vêtements de ville, parfois en traversant la cour pour gagner sa voiture, parfois encore jusque sous le porche et devant la grille, le maître, avant de nous quitter, tirait en quelques mots la morale de son enseignement, la leçon de sa leçon. Nous étions avides de ces propos familiers, de ces sortes de confidences pleines d'anecdotes; nous l'appelions le « patron » et il y avait dans cet usage la juste nuance de respect et de bonhomie qui pouvait définir la cordialité déférente de nos rapports.

Entre lui et nous, la distance était longue. Il y avait

celle de l'âge, accrue de celle des titres. Mais en ces moments-là, il aimait la raccourcir. Il savait bien qu'il avait été pour nous, dès les premiers jours de notre entrée dans le service, un sujet d'observations plus minutieuses encore que celles que nous prenions au lit des malades. Il savait que nous lui avions donné notre confiance, que nous admirions son caractère autant que ses travaux, et, ces hommages que nous lui rendions sans servilité, il y répondait par une confiance dont les marques nous comblaient d'un juvénile orgueil.

C'est une très belle chose que cette sorte d'esprit de corps qui fait d'un « service » hospitalier une véritable personne morale dont le patron et l'interne sont l'âme en deux êtres. Je ne sache point qu'il existe rien de comparable à ces traditions d'enseignement. Elles perpétuent en les adaptant à la vie moderne ce qu'il y avait de plus noble dans les anciens usages qui attachaient l'apprenti à son maître, David à Hans Sachs, Claude Gelée à Poussin. La clinique est une initiation lente qui requiert autant de patience du maître qu'elle en exige de l'élève; c'est un don incessant et c'est aussi un échange, car il est bien rare que le médecin des hôpitaux ne trouve pas dans le commerce quotidien de cette jeunesse qui l'entoure un stimulant. L'art médical exerce les sens : il faut faire l'éducation de l'œil qui observe, de l'oreille qui ausculte, du tact qui percute, apprécie la fluctuation, évalue l'élasticité des tissus; il faut apprendre à contrôler les uns par les autres ces renseignements que fournissent les sens sur les signes physiques des maladies. Mais en même temps, il faut apprendre aussi à interroger le malade, à reconnaître dans ses dires les faits importants, à démêler la vérité des allégations futiles, à coordonner tous ces éléments, à dégager de l'écheveau embrouillé des symptômes communs à plusieurs affections, ceux qui prennent dans le cas particulier une valeur certaine. Il faut acquérir lentement, péniblement, cet instinct qui n'est pas le fruit du savoir livresque, mais le résultat d'une pratique de chaque jour. Et la part même des exercices manuels, dans cet art, loin de l'abaisser, l'anoblit

parce que les sens, dans ces exercices, ne sont vraiment que les serviteurs obéissants de l'esprit.

★

L'autre souvenir que je veux conter remonte aux premiers jours de septembre 1914.

La guerre a été pour l'âme du médecin une épreuve singulière. Elle n'a demandé rien qui ne soit ordinaire, mais elle a exigé que ces vertus de pratique courante fussent amplifiées soudain. Elle a fait apparaître la grandeur et la servitude médicales en pleine lumière et les a grossies démesurément, comme fait un microscope. Les cellules placées sur la lamelle ne sont que des cellules pareilles aux autres; mais pour l'œil qui les examine, elles sont devenues géantes.

La XI/3, onzième ambulance du Troisième Corps d'Armée, à laquelle j'appartiens, est prêtée à l'Armée Foch, improvisée le 29 août, et qui emprunte aux réserves de ses voisines les « services » dont elle est dépourvue.

L'ordre, reçu la veille, porte : « S'installer à la gare de Sézanne et fonctionner comme hôpital d'évacuation. »

Partis avant le lever du jour de Romilly-sur-Seine où la retraite nous avait rabattus, nous avons eu le temps de méditer sur le changement de sens de notre marche. Depuis la Belgique, nous descendions vers le sud; un court arrêt pour la bataille de Guise, et puis des marches forcées jusqu'au confluent de l'Aube et de la Seine. Ce matin, tous ceux qui portent l'uniforme français ont appris que « le moment n'était plus de regarder en arrière, que toute troupe qui ne pouvait plus avancer devait, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer ».

Les circonstances donnent aux mots leur plein sens : être tué sur place, mourir vite, sans agonie, presque sans souffrance, alors que l'esprit tendu comme un arc bandé rejette toute pensée superflue! Heureux, trois fois heureux ceux qui sont morts en tombant, anesthésiés par l'ivresse du combat, ceux qui ont ignoré l'atroce voyage à travers la zone gémissante où la mort s'étend sur un

charnier, ceux qui n'ont point subi, avant de fermer les yeux, les cahots d'un transport où l'homme gisant n'est plus qu'un colis juste assez vivant pour sentir sa misère et savourer sa douleur durant la longue marche prudente vers une paix lointaine, inaccessible autant qu'un autre monde... Meurs ou tue! Pour qui combat, mourir est un des termes du dilemme, — mais c'est le terme qu'on oublie. Parmi ceux qui raidissent leur bras sur une arme et leur pensée sur un seul acte : tuer, le médecin doit garder la main vide et la tête froide. Il est le témoin dégrisé d'une orgie sanglante. Il court sa chance et prend sa part du risque, mais sans contre-partie. Son devoir sans ivresse est plus austère que celui du soldat. Il commence où l'autre cesse, au moment que le blessé s'abandonne aux mains secourables qui l'arrachent à l'enfer. Entre la bataille et le blessé, c'est le médecin qui s'interpose.

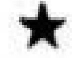
Jusqu'en Belgique, la guerre n'avait été pour moi qu'une imagination lointaine, hors du réel. Sous l'uniforme, je demeurais pareil à moi-même, un homme du temps de paix. Les camarades au milieu desquels je me trouvais ne me dépaysaient pas. Leur présence me rappelait bien plus la vie de salle de garde qu'elle n'évoquait la guerre. La mobilisation ne me parut rien de plus qu'un exercice plus complet, certes, mais semblable à d'autres déjà faits dans ce même Vernon où, quelques mois plus tôt, nous avions, les uns et les autres, été convoqués. Le départ, le train militaire, le débarquement près de Reims, la concentration à Pont-Faverger, tout cela s'était accompli sans à-coups ni surprises, selon les rites prévus, si vite et si bien que nous n'avions pas pris le temps de réfléchir, et que nous n'éprouvions qu'admiration devant cette énorme machine si bien conçue, si bien préparée qu'elle fonctionnait du premier coup avec une précision qui ne laissait rien au hasard.

Nous avons marché, gagnant par étapes la vallée de l'Eau-Noire, dans la province de Namur. On croyait encore à la guerre courte, à l'impossibilité de faire subsister durant des mois des masses en campagne. Par l'effet d'une

sorte de mirage, les jours passant, le danger personnel semblait s'écarter de nous, tenus à l'arrière de l'armée. Le bruit du canon était trop lointain, les avions volaient trop haut; et si l'incessant roulement des convois, la nuit, si l'encombrement des carrefours, si notre marche parmi les autres colonnes étaient bien des images de guerre, notre promenade, harassante, certes, n'était point sans attraits, par cette saison agréable et à travers des pays inconnus. Les conditions de notre vie errante dans la Champagne et l'Ardenne, sans que rien nous rattachât au reste du monde, sans courrier, sans journaux, sans autres nouvelles que les bruits colportés de bouche en bouche et généralement si absurdes, heureux ou malheureux, que nul homme sensé n'y pouvait croire, nous isolaient autant qu'une navigation sur des mers inexplorées.

Brusquement, ce fut le réveil, la fin de cette torpeur dans la quiétude résignée. La retraite — dans ce même isolement moral, au milieu de l'océan humain dont les courants venaient de changer de sens comme le jusant après la marée, — la retraite changea le cours de mes pensées, renversées soudain, elles aussi. Je vis passer de longs cortèges de paysans en fuite devant l'invasion, emmenant leur bétail, emportant leurs hardes entassées dans les carrioles que tiraient de maigres chevaux épargnés par les réquisitions. Je vis des malades qui râlaient au bord des chemins, des vieillards dont la souffrance s'aggravait de ce que la mort allait les prendre loin de la maison où, paisiblement, ils l'auraient attendue. Je vis des enfants qui pleuraient de faim; j'ai donné mon pain à des femmes dont les seins taris ne pouvaient plus nourrir.

Et j'ai compris que mon tourment n'était rien auprès de ces douleurs. J'ai compris que mon heure venait de prendre vraiment ma part de misère et d'angoisse.



Ce soir, sans doute, cette heure est venue.

Nous avons reconnu les lieux, établi la liaison avec les

camarades qui, en nous attendant, ont accompli comme ils ont pu une tâche surhumaine.

Je loge à trois pas de la gare, tout près du passage à niveau, et la maison s'adosse à celle du garde-barrière. Je n'ai même pas ouvert ma cantine. J'ai jeté sur le lit mon revolver, mon équipement, objets inutiles, et j'ai rejoint le médecin-chef S... à l'hospice de Sézanne. Les décisions ont été vite prises : l'hospice ne recevra plus que les blessés de première urgence et les *morituri*. Il regorge déjà : des brancards emplissent la cour qu'il faut dégager. On évacuera tous les hommes susceptibles d'être transportés.

Les visages exténués des trois médecins qui ont assuré le service disent plus encore que n'expriment leurs paroles. Ici les paroles n'ont plus de sens qui ne sont pas des actes.

★

De trains sanitaires pour les évacuations, il n'est pas question. On utilisera les trains de munitions, qui, vides, retournent vers Noisy-le-Sec. Du front, arrivent des voitures de toute sorte : tout ce qui peut contenir un brancard, et, tiré par un cheval ou poussé par un homme, rouler sur les chemins. Et cette marée sanglante grossit tellement que nous nous demandons si nous la verrons jamais tarir.

Tout à l'heure la cohue est devenue si grande que les voitures ne pouvaient plus avancer. Méthodiquement, pendant que ce flot déferle, le travail s'organise : pansements à vérifier, garrots à lever, soins d'urgence à donner, boissons à distribuer, en quelques instants tout fonctionne. Les hommes s'empressent : une équipe nettoie les wagons à peine libérés des munitions qu'ils apportaient; on a pu se procurer de la paille propre; on l'étend sur le plancher des voitures — un plancher disjoint, raboteux, le plancher des wagons à bestiaux. Dès que la besogne sera faite, on embarquera les blessés couchés pour que leur départ ne soit pas retardé d'un instant. Une maigre litière : c'est tout ce qu'auront ces corps endoloris. Puisse leur voyage

être court! Hélas! nul ne pensait que certains de ces convois douloureux allaient traverser la France avant de trouver où déverser leur triste chargement. Nul ne pensait que la gangrène allait se faire dans ces trains le fourrier de la mort.

L'officier d'administration occupe le bureau du chef de gare, devenu bureau de l'état-civil. Tout le reste de la station est jonché de paille, où des hommes gisent. Le soir tombe lentement. Des femmes sont venues, désireuses de se rendre utiles. Elles assurent les ditributions de boissons chaudes, d'aliments. L'une, de temps en temps, s'écarte et furtivement essuie des larmes silencieuses.

Un train est parti. Les blessés qui sont restés ont regardé s'éloigner ceux qui s'en allaient vers le salut. Certains ont eu le cœur de plaisanter. Mais d'autres ont pleuré.

La voie est unique. N'arrivent que des trains de munitions. Ne repartent que ces mêmes trains dont le chargement change de nature : obus et cartouches à l'aller, leurs victimes au retour, en circuit fermé.



Pendant trois jours et trois nuits, c'est le même cauchemar, avec de courts répits.

L'automne approche : les soirées sont belles, un peu fraîches.

Je suis seul dans la cour, au milieu d'une trentaine de blessés, et j'attends que les wagons soient disponibles pour leur embarquement. Les pansements sont refaits, tout est prêt et c'est, depuis le matin, le premier moment de loisir pour moi.

Les étoiles brillent dans le ciel. Vers le nord et vers l'est, des lueurs s'allument, longs éclairs diffus, suivis du bruit des coups de départ et des éclatements.

Dans la gare, quelques lampes « tempête », des lanternes d'écurie, des becs à acétylène projettent des ombres fantastiques. Et toujours ce halètement de la locomotive, plainte de la machine passivement soumise à un travail sans fin, — comme le nôtre.

La gare s'anime : des corvées étendent la paille dans

les wagons; des brancardiers commencent à installer les blessés couchés. Les autres sont rassemblés devant les voitures qu'ils vont occuper.

Je parcours les groupes pour vérifier une dernière fois les pansements, m'assurer de l'état de ces hommes — pauvres colis si fragiles et si mal emballés. Un cheminot resserre les tendeurs des attelages pour éviter, au moins, les heurts trop saccadés, les coups de tampons qui font retentir le train d'un cri de douleur.

J'ai dû retenir ici deux blessés qui risquaient de ne pas supporter la fatigue du voyage et de mourir avant le premier arrêt, tant leur état s'est aggravé. Je les ferai transporter à l'hospice dès que les autres seront embarqués tout à l'heure. L'un n'est qu'à demi-conscient, mais l'autre, malheureusement, l'est entièrement demeuré. Il lève vers moi un regard dont je n'oublierai jamais l'expression, un regard d'infinie détresse et de supplication désespérée.

J'ai détourné les yeux. Mais, d'une voix lointaine, il m'a dit :

— Laissez-moi partir, moi aussi!

Doucement, j'ai expliqué :

— Bien sûr, tu partiras, mon petit, mais par un autre train, quand ton pansement sera refait, quand tu auras moins de fièvre. Le voyage te fatiguerait trop cette nuit. Sois raisonnable. Demain, tu verras, tu seras mieux.

Il a secoué la tête :

— Laissez-moi partir avec les autres!...

Et des larmes ont coulé sur ma main qu'il avait prise et qu'il tenait serrée dans la sienne.

— Je ne veux pas rester ici... Je vous en prie! Je veux partir!...

Sa main brûle la mienne. Je compte son pouls qui bat presque imperceptiblement, mais si vite... A la lueur du fanal qui tremble, je vois son visage. C'est un chasseur du bataillon qui est engagé vers Villeneuve-les-Charleville, et qui a perdu tant d'hommes aujourd'hui, un enfant de vingt ans, à la figure poupine, malgré une barbe de plu-

sieurs jours. Ses yeux sont démesurément agrandis. Il a peine à parler. Je voudrais le calmer :

— Sois raisonnable, mon petit, laisse-toi soigner et tu guériras vite!

Un long soupir, et puis un flot de larmes, et puis encore :

— Je ne veux pas rester ici... Je ne veux pas mourir ici!...

J'affermis ma voix qui doit sonner bien faux, et j'essaie de plaisanter pour lui rendre confiance :

— Tu es fou, voyons! Mourir, toi! Mais dans un ou deux jours, quand tu auras repris des forces et que je te mettrai dans le train, tu riras avec moi de ce que tu me dis aujourd'hui!

Il répète : « Je veux partir!... »

— Tu n'as pas plus de raison qu'un enfant!

Je ne puis demeurer auprès de lui, car on m'appelle. Mais lui :

—Ah! Ne me quittez pas! Ne me quittez pas! Je les vois... Là!... Ils reviennent!...

Il délire. On l'emporte.

★

Le train est parti avec son chargement de douleur et d'espoir. On a emmené vers l'hospice le chasseur que son délire dressait sur son brancard, pendant le transport.

Combien sortiront vivants de cet enfer où, depuis trois jours, on amène ceux que d'affreuses blessures semblent, malgré les miracles de dévouement, condamner à la mort?

Je n'ai pas le loisir de réfléchir bien longtemps : un roulement sourd grossit, approche. Presque en même temps qu'entre en gare un train de ravitaillement, des sections de munitions débouchent sur la place. Et comme toujours, tandis que sautent à terre les conducteurs, des blessés légers descendent des caissons.

La tâche recommence.

D'autres suivent, des voitures surgissent de l'ombre.

Les fers des chevaux tintent sur les pavés et des lan-

ternes éclairent à moitié l'étrange procession. Un vieux paysan en blouse de toile, les jambes serrées dans des houseaux, tire une haridelle par la bride, et, de la main gauche, tient un falot de papier au bout d'une gaule, comme font les enfants aux jours de fête. Il arrête sa carriole devant la salle d'attente et j'envoie deux brancardiers pour la décharger. Ils m'appellent aussitôt : dans le fond de la voiture, gisent deux corps. L'un porte la veste courte des tirailleurs, et ses membres inférieurs ne sont qu'une masse sanglante et déchiquetée. Je me penche sur lui : plus de pouls, plus de réflexes. La peau est chaude encore, mais l'homme est inerte, sans vie. L'autre, un Allemand, a le bras droit arraché au ras de l'épaule. De sa bouche entr'ouverte sort un gémissement monotone. Le pansement qui l'enveloppe semble avoir baigné dans le sang. On l'emporte vers l'hospice, où il n'arrivera sans doute pas vivant.

J'ai envoyé chercher de l'aide, fait réveiller tout le personnel.

Quand le médecin-chef vient, la cour est pleine : il semble qu'en un instant des fantômes l'aient peuplée.

Le temps presse : quelques ordres rapides, à voix basse. A moi :

— Faites un premier triage, ici, dès l'entrée. Envoyez directement à l'hospice les intransportables.

Alors commence une veille plus angoissée qu'un cauchemar.

Combien de fois, pendant cette soirée, ai-je surpris la détresse et l'épouvante dans le regard de ceux qui ne pouvaient partir, de ceux que mon geste privait de ce qui avait été tout leur espoir depuis des heures d'agonie, plus longues que des années? Combien de fois ces pauvres yeux condamnés à se fermer bientôt et pour toujours à la lumière, m'ont-ils adressé une supplication qui me déchirait?

J'étais là, investi de fonctions que je maudissais parce qu'elles faisaient de moi plus qu'un homme, un homme cependant accablé par l'accomplissement de mon inexorable devoir.

*

Mon devoir? La réponse est claire : ne pas laisser embarquer ceux qui ne peuvent supporter un voyage long peut-être, douloureux à coup sûr, accompli, en tous cas, dans les conditions les moins favorables, sur la paille des wagons de marchandises. L'intérêt même de ces pauvres gens le commande, mon devoir : ne pas augmenter inutilement la souffrance de ceux que la mort, dans quelques minutes ou quelques heures, va délivrer, ne pas infliger à leurs compagnons de route le voisinage de moribonds dont les râles d'agonie aggraveraient l'angoisse. Mais l'hospice même est si rempli que je ne dois plus y faire transporter que les blessés dont une intervention chirurgicale immédiate a quelque chance d'assurer la survie. Encore un choix dans ce choix : envoyer à la salle d'opérations des hommes dont les blessures sont trop graves, c'est frustrer les autres de soins efficaces. Mais comment rendre ce choix moins inhumain, comment lui ôter ce caractère de jugement sans appel, de condamnation sans procès, sans défense?

J'étais là, contraint par la nécessité, à ne tenir nul compte des individus, à ne plus voir qu'une sorte d'entité anonyme, monstrueuse, dure et brutale. Ces blessés, la guerre avait exigé qu'ils fissent, en pleine jeunesse, en pleine santé, abnégation de leurs personnes pour les fondre dans une collectivité dont l'âme est faite de tous ces renoncements, de tous ces sacrifices : l'Armée. Abandon volontaire ou résignation à l'inévitable, le don de soi-même a été fait. Mais ceux qui l'ont consenti, comment exiger d'eux qu'ils acceptent encore une aggravation de peine, un supplément de douleur, qu'ils supportent un raffinement de supplice à l'heure que leurs forces défaillantes s'écoulent avec leur sang et les rendent pareils à de petits enfants appelant leur mère, attendant qu'un miracle la rapproche pour leur permettre de se blottir contre elle — et mourir? Comment leur refuser ce dernier espoir, ce dernier vœu, quand les juges et le bourreau n'ont pas la cruauté de refuser au criminel que

sa dernière volonté soit satisfaite? Médecin, suis-je donc juge et bourreau tout ensemble? Est-ce cela mon devoir : me faire une âme plus dure que l'acier des armes de mort?

J'étais là, et mon pouvoir, mon devoir, me faisait un Néron dont le pouce abaissé refusait la vie, plus, même, mon ministère devenait une image dérisoire du jugement divin : à ma gauche, les réprouvés; à ma droite, les élus. Et sur quelle certitude asseoir ce jugement et faire reposer ce choix capital? Oui certes, dans les cas les plus nombreux, dans presque tous les cas, les diagnostics s'imposent et les pronostics sont faciles. Mais mon jugement est-il infaillible? Mes connaissances sont-elles si sûres que je puisse choisir? Sans douter un instant, sans trop réfléchir, il faut aller vite : le temps est mesuré, d'autres, en foule, attendent, qui portent des garrots qu'il faut lever, des pansements souillés qu'il faut refaire, d'autres qui ont droit aux soins immédiats, au soulagement sans délai dont mon hésitation prolongée les priverait; d'autres les suivent encore, d'autres gémissent, d'autres implorent.

Mais celui que j'ai mis à ma gauche, celui que j'ai condamné et qui a compris, celui qui me regarde avec des yeux dont je supporterais qu'ils expriment une révolte, un reproche, mais dont je ne puis décidément supporter qu'ils soient si désespérés, si tendres! — je me suis penché sur son visage, et j'ai trouvé, Dieu merci, des paroles mensongères, des paroles qui furent pour son esprit ce que l'opium fut pour son corps au moment que l'infirmier me tendait l'injection préparée. Tout à l'heure, il va dormir. Et avant qu'il dorme, jusqu'à ce qu'il dorme, je lui répéterai le mensonge dont sa faiblesse a besoin, puisque la mort acceptée n'est pas venue quand il le fallait et qu'elle a sournoisement retardé sa visite pour laisser plus longtemps la place à la Douleur.

Ceux-là qui furent braves au combat, ceux-là qui se sont battus avec rage, comme ils sont faibles et gémissants ce soir, dans cette cour de gare, sous la lumière lugubre des falots. Les plus favorisés ont une couverture — on en manque — d'autres, en proie à la fièvre, la

sueur au front, tremblent sous un manteau, jeté sur leur corps étendu. Infinie détresse de l'homme redevenu pareil à l'homme des premiers âges, à la bête traquée, à la bête blessée par le chasseur après avoir été harcelée par la meute, et qui va mourir, à bout de sang...

— Vous assurerez le triage.

J'exécute l'ordre, et j'envie ceux de mes camarades à qui, ce soir, incombent d'autres besognes.

★

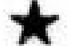
Le blessé à qui j'ai fait tout à l'heure une piqûre de morphine semble assoupi. A-t-il encore conscience? Mon frère, si tu me vois, si tu sais que je suis près de toi, pardonne-moi le refus que j'ai dû opposer à ton désir inexprimé, — ton dernier désir. Pardonne-moi. Je ne suis pas un monstre; je suis un homme, un pauvre homme pareil à toi, et je souffre parce que je partage ta souffrance. Certes, je n'ai pas enduré ton martyre. Auprès de toi, je suis un heureux. Mon corps est sain et il se meut dans la plénitude de la vie, alors que déjà tes yeux, à toi, s'obscurcissent, que ta raison s'enténèbre. Mais c'est ma raison qui, ce soir, fait mon supplice, c'est ce triste pouvoir dont tu as cru devenir l'innocente victime, qui m'accable. Il ne vient pas de moi. Autrefois, quand je m'initiais à l'art de soulager la souffrance, je ne savais pas qu'un jour viendrait où ce savoir durement acquis ferait mon tourment par ses limites et son impuissance. Je voudrais être sûr que j'ai été pour toi, ce soir, ton dernier soir, un peu plus que le médecin du corps et que j'ai su soulager ta détresse morale comme j'ai calmé ta chair déchirée. Je voudrais que tu aies senti tout près de toi, à défaut de la tendresse maternelle que tu implorais, la tendresse fraternelle que je t'offrais. Tu as compris, n'est-ce pas? Et tu emportes en fermant tes yeux pour toujours l'image d'un ami penché sur toi, un ami que tu ne connaissais pas, mais qui, dans le moment solennel où la Mort délie de tout mensonge, t'a donné sincèrement ce qu'il avait de meilleur en lui.

★

Il faut aller vers d'autres, et la fatigue est si forte que je titube comme un homme ivre.



Il y a des instants si remplis d'actes ou de pensées que leur brièveté étonne à la réflexion, quand le souvenir en développe le contenu : il paraît impossible que tant de choses aient pu tenir encloses en un si petit espace. Ainsi ces pages s'allongent, alors qu'à Sézanne, dans cette cour de gare, j'ai agi, j'ai concentré toute mon attention sur mes actes, j'ai volontairement banni de mon esprit tout ce qui n'était point nécessaire à ma besogne immédiate. Je me suis roidi pour ne pas m'attendrir, pour garder ma force sans diminuer ma résistance. Mais ce sont les très courts instants où la sensibilité dominait la raison et la volonté qui ont laissé en moi les empreintes les plus fortes. Je revois et je reverrai jusqu'à mon dernier jour le décor de ce tragique spectacle. Je revis, comme si les années n'avaient émoussé aucun détail, les épisodes que j'ai rapportés tout à l'heure. Tout est resté précis en ma mémoire : couleurs, bruits, odeurs, mes sens ont enregistré pour jamais l'horreur de ces premiers jours de septembre, et j'entends encore les inflexions de certains appels. Pourtant, médecin de bataillon, médecin-chef d'un régiment d'infanterie puis d'un régiment de cavalerie, j'ai vu bien d'autres horreurs, plus hallucinantes encore, et la guerre s'est montrée à moi dans sa réalité fétide. Mais rien n'a pu jamais atténuer le souvenir des sanglots et des cris du chasseur qu'on emportait dans la nuit.



Se raidir! Maîtriser ses nerfs, comme on dit! Certes, mais non point jusqu'au durcissement, qui, détruisant toute sensibilité, fait de l'homme une machine à trancher de toutes choses, agir, raisonner selon de rigides principes et d'immuables lois, qui impose une discipline où

le cœur n'a plus place. Se raidir, mais non point jusqu'à la sécheresse.

Le devoir commande. On obéit. On ne discute pas, on ne transgresse point. Les rouages de l'organisme immense dont chacun de nous n'est qu'une pièce infime, il nous appartient cependant qu'ils fonctionnent avec souplesse. Les blessés, les malades, attendent de nous non seulement les soins matériels qui répareront dans la mesure du possible leurs blessures et les maux corporels, mais autre chose encore que les règlements ne peuvent définir et qui tient en un mot : l'humanité.



Je me souviens qu'au moment où les arrivants emplissaient la cour, je doutai de pouvoir assurer seul la tâche qui m'était confiée.

A plusieurs reprises, la scène dont j'avais été témoin tout à l'heure s'était renouvelée; j'avais revu des yeux suppliants, entendu des paroles de désespoir, et il m'avait fallu poursuivre ma besogne, prononcer des jugements qui étaient des arrêts de mort.

Il y avait parmi les infirmiers un prêtre, curé d'une paroisse près d'Etampes. Il était auprès de moi. L'accomplissement de sa tâche matérielle ne lui faisait pas oublier l'autre.

Devina-t-il mon angoisse, mes doutes devant ma science bornée, mon esprit faillible? Il me dit: « *Tu quoque sacerdos, medice...* »

RENÉ DUMESNIL.

CHOSES VUES ET ENTENDUES

CONFESSION D'UN TUEUR

—

En Russie, on juge du danger de guerre à la façon dont les hommes portent la chemise. Si celle-ci, retenue à la taille par une ceinture, flotte en dehors du pantalon, il n'y a aucun péril imminent. Par contre, si elle est enclose dans la culotte, c'est un signe de guerre.

Ce soir-là, Maximoff avait la chemise dans le pantalon, une chemise brodée, à col droit, boutonnant sur l'épaule, et ses longues jambes étaient moulées dans une culotte à la cosaque que prolongeaient des bottes molles. Comme à l'ordinaire il était nu-tête, le crâne rasé, à l'ordonnance.

C'était une silhouette de Russe blanc familière à Stamboul. Il avait émigré avec le premier convoi et dirigé pendant quelques mois un journal à Péra. L'organe disparu avec les derniers roubles des Russes blancs, Maximoff s'employait dans les ambassades à « faire du renseignement ». C'était du moins l'enseigne qu'on lui accrochait et qu'il s'efforçait de dissimuler sous celle d'une vague agence de publicité.

Ce soir de juin 1925, Maximoff fit son entrée, sur le coup de onze heures du soir, au *Moscovite,* cet établissement que Paul Morand a si bien décrit dans *Ouvert la Nuit.* Il gagna son box habituel, au fond, près de la seconde porte qui s'ouvre, plus discrètement que l'autre, sur le passage de l'Europe.

Comme à l'habitude, Olga lui porta du whisky et le laissa seul. Louritch, le patron, vint lui serrer la main,

ainsi que deux ou trois agents de renseignements qui passaient, appelés au téléphone ou se rendant aux lavabos. Le moment des conciliabules avec ceux-ci ne se plaçait pas avant une heure ou deux du matin.

On commençait à danser, le jazz allemand menait grand bruit, s'efforçant à décider les dîneurs qui s'attardaient à boire du Sauternes en place de Champagne dont la moindre bouteille coûtait 300 francs.

Pour les tangos on mettait l'électricité en veilleuse, bien qu'elle fût déjà tamisée par de grands abat-jour multicolores. Une ombre discrète régnait alors dans les box du fond et favorisait les conversations galantes : c'était dans le programme du *Moscovite*.

Voici pour les extérieurs que j'ai vus cent fois et que je viens de tourner pour les lecteurs.

Ce qui va suivre me fut conté à la terrasse du plus cosmopolite de nos cafés des boulevards pendant la récente grève des garçons de café, à laquelle j'ai dû sans aucun doute d'avoir rencontré Maximoff, car la clientèle était, de ce fait, très clairsemée.

Je vais m'efforcer de rapporter ici, aussi fidèlement qu'il se peut, notre entretien.

Après les salutations d'usage, les exclamations de gens qui ne se sont point vus depuis plusieurs années, nous en vînmes à évoquer les souvenirs de notre commun séjour à Stamboul.

Et d'abord j'observai que Maximoff avait troqué son costume caucasien pour un complet européen.

Il sourit et me répondit :

— Je n'ai plus de raison de me vêtir ainsi; au surplus je ne suis pas Caucasien et pas davantage Russe blanc.

— Oh! fis-je, surpris, bien que je ne fusse pas sans ignorer les bruits qui avaient couru à ce propos après son départ.

— Non, je ne suis pas Russe blanc, je ne l'ai jamais été, reprit-il.

— Qu'est-ce à dire? ripostai-je, un peu vexé au souvenir des rapports que j'avais eus avec Maximoff lors-

qu'il était journaliste et que je dirigeais moi-même l'*Orient.*

Il me regarda d'un œil plein d'ironie et d'amertume aussi, me sembla-t-il.

— Je suis un rouge, reprit-il, et l'ai toujours été. A Stamboul, quand vous m'avez connu, j'étais l'homme de Lénine; je devins après celui de Staline. C'est à moi qu'incombait la surveillance des Russes blancs, auxquels je m'étais joint et dont je paraissais être, comme tout le monde l'a cru, une personnalité agissante. Plus tard, je fus chargé d' « observer » Trotsky dans sa retraite de Prinkipo. Eh! oui, je suis, du moins pour quelque temps encore, ce que vous appelez un « agent de Moscou ».

A ce moment je réprimai maladroitement un mouvement de recul.

Il s'en aperçut.

— Oh! dit-il, vous pouvez me dénoncer, appeler ces agents qui passent, me faire arrêter...

— Je n'y pense pas, fis-je, la gorge un peu sèche.

— ... On trouverait sur moi la preuve de plus de crimes que vous ne pouvez imaginer... Et d'abord Olga, que vous avez connue. Elle vous a souvent servi à souper. Je me souviens justement combien vous aimiez notre *bortch* national et les petits pâtés qui l'accompagnent... Eh! bien, Olga, je l'ai poignardée un soir d'été au *Moscovite,* à ma table habituelle, tandis que l'orchestre jouait un tango...

« Louritch, vous vous le rappelez, laissait volontiers ses serveuses consommer avec les clients; mieux même, il les y engageait.

« J'avais offert une glace à Olga. Elle la savourait, à côté de moi, à petits coups de langue. Dans la pénombre je lui jouai la comédie, genou contre genou. Je lui passai un bras autour de la taille, lui débitai quelques fadeurs, puis doucement, très doucement, avant qu'on eût ranimé la lumière, je lui enfonçai un stylet dans le dos.

« Elle ne poussa pas un cri.

« Après quoi je l'adossai à la cloison, dans le coin, et m'en fus d'un pas tranquille aux lavabos.

« A mon retour, le personnel, les consommateurs, tout le monde était debout, tous parlaient à la fois, Louritch gesticulait, la police arrivait. L'on m'interrogea, comme les autres, sans d'ailleurs me soupçonner un instant, et l'on conclut que le meurtrier avait profité de mon court séjour aux lavabos...

« Les Turcs, vous le savez, ne s'intéressent guère aux « histoires » des étrangers. L'affaire fut classée. »

Maximoff s'était levé.

— Je vais aller chercher des demis, dit-il. J'avais oublié que les garçons étaient en grève.

J'aurais cru éprouver plus de répugnance à entendre semblable chose, et voilà que ceci me paraissait naturel.

Je revoyais Maximoff et les Russes blancs de Stamboul : le général de Rauch, Vorontzoff, Wladikine et Wrangel, cet étrange baron balte, qui avait ramené dans la rade les débris de son armée...

Ainsi, Maximoff les avait trahis, livrés parfois!

Mais, au fait, pourquoi n'avait-il pas exécuté quelques-uns de ces personnages beaucoup plus considérables et surtout plus agissants que la malheureuse Olga?

A son retour, lorsqu'il eut posé les verres obtenus à grand' peine, je lui posai la question.

— Là n'était pas ma tâche, à cette époque, me répondit-il. Plus tard seulement, je reçus l'ordre d'exécuter Trotsky.

— Ah!

— Oui, mais je n'ai pas réussi, comme chacun sait. L'homme, isolé dans l'île de Prinkipo, se gardait bien. En outre la police turque le tenait de court, plus pour s'en protéger que pour le soustraire à nos coups.

« Je méditai quantité de plans pour m'arrêter à deux qui échouèrent piteusement.

« Le premier consista à me présenter chez Trotsky au nom d'une librairie française de la ville dont il était gros client : dès le seuil je fus éconduit,

« Le second n'eut pas davantage de succès, et, de plus, je faillis me faire prendre bêtement.

« Je savais que Trotsky souffrait de la grippe et qu'il recevait les soins du docteur Massin, un de vos compatriotes. Empruntant, autant qu'il se pouvait, les traits de ce dernier, je me présentai à la villa, mais le docteur venait justement de téléphoner qu'il ne viendrait que dans l'après-midi.

« Cette fois, les policiers turcs me donnèrent la chasse et c'est seulement de justesse que je leur échappai, en me réfugiant dans un couvent de moines grecs qui me cachèrent pendant huit jours. »

Une question me brûlait les lèvres, je me décidai :

— Koutiépoff?

— Pas mon rayon.

— Navachine?

— Non plus. Pour avoir raté Trotsky, je suis classé parmi les tueurs de petites gens.

— Véra, Panayoti? m'écriai-je, ces noms me revenant soudain à la mémoire comme étant ceux de mystérieux disparus.

— Véra? Je l'ai tuée au coin de la rue de Brousse, du même stylet qu'Olga, quinze jours après.

— C'était vous!

— N'en doutez pas. J'ai dû la guetter longtemps, car je ne pouvais pas renouveler au *Pétrograd* (1) le coup du *Moscovite* sans risquer gros. Or, elle filait régulièrement vers deux heures, accompagnée de son amant, un petit *saraf* (2) de Galata, qui lui avait loué une chambre du côté de Tchocourt-Bostan.

Enfin, une nuit que ce dernier s'était attardé cinq minutes tandis qu'elle prenait les devants, je la clouai sur la devanture d'un *jajavadji* (3). Ensuite de quoi j'allai au *Pétrograd* où le petit *saraf* achevait de discuter je ne sais quelle affaire d'argent.

— Quel rôle jouaient donc ces femmes?

(1) Etablissement de nuit de Péra.
(2) Changeur de monnaies.
(3) Marchand de légumes et de fruits.

— Elles informaient Trotsky et les ambassades de France et d'Angleterre. Sur leurs dénonciations, plusieurs de nos agents avaient déjà été arrêtés en Turquie même et en Roumanie.

« Quant à Panayoti, le garçon de la pension Alléon, c'est une histoire différente : c'était un de mes agents. Il espionnait les pensionnaires : des professeurs français du lycée de Galata-Séraï, des ingénieurs, de jeunes attachés d'ambassade célibataires, qui commettaient l'imprudence de parler librement devant lui. Longtemps il se montra fidèle et me procura des renseignements sur l'ambassade et la colonie françaises jusqu'au jour — ces Grecs sont tous les mêmes! — où le chef de l'*Intelligence Service* le paya plus cher que moi.

« C'est dans le Bosphore qu'il termina sa carrière d'espion.

« A Dolma-Baghtché, près de l'horloge, sur le quai donc, une nuit, je le poussai d'un coup d'épaule : l'imbécile ne savait pas nager.

« *Panaghia mou* (4)! cria-t-il au moins trois ou quatre fois avant de couler.

— Et sa disparition, je me le rappelle, fut mise sur le compte de ses mœurs un peu spéciales, ajoutai-je.

— Exactement, vous avez une mémoire excellente.

Je crois qu'il est difficile de ne pas poser son regard sur les mains d'un assassin, si d'aventure on a l'occasion d'en voir un. C'est ce que je fis ce soir-là.

Eh! bien, je dois conclure de cet examen que les mains de Maximoff ressemblaient étrangement à celles des plus honnêtes créatures que j'aie connues.

Toute sa personne d'ailleurs inspirait la confiance; à tout le moins ne suscitait-elle aucune crainte.

Je me le rappelai bon camarade, serviable, généreux comme le sont tant de Russes, et comme eux également aussi peu réaliste que possible.

C'est la présence probable d'un fond de mysticisme chez Maximoff qui me souffla cette question :

(4) Sainte Vierge!

— Vous avez affreusement chargé votre conscience?

— Oui, et cependant je ne regrette rien.

— Oui, je sais, la cause... l'idéal; vous raisonnez tous ainsi.

— J'ai tué comme tue le soldat. A peine ai-je chargé mes meurtres d'un peu de ruse, mais qu'est-ce au regard de la scélératesse dont j'ai fait justice?

— Vous avez beaucoup tué?

— Une trentaine de fois, par ordre : je n'ai été que le bras. Oh! je ne dis pas cela pour qu'il me soit décompté quelque chose, car j'eusse été aussi bien le juge qu'il ne serait pas entré une once de pitié de plus dans mon cœur. Rassurez-vous, je ne tenterai pas de me justifier en vous rappelant tels conventionnels auxquels vous avez élevé des statues.

« Sans doute ai-je accompli l'œuvre à laquelle j'étais voué dès le sein de ma mère. Nitchevo! »

. . . .

Bien que Maximoff ne m'eût pas demandé de garder le silence sur notre entretien, je ne comptais nullement le publier, si une information de Tiflis ne m'avait appris que Paul-Ivanovitch Maximoff avait été passé par les armes, le 6 août, à l'aube.

JEAN MORNAY.

POÈMES

—

L'HEURE DE CAIN

I

Le mal endormi se réveille
Qui ne sommeillait que d'un œil,
Caïn à la bouche vermeille
Que baisent les femmes en deuil.

Il n'est de riches de promesses
Et qui mourront à petit feu
Pour avoir manqué de justesse
L'invisible présence d'un Dieu,

D'amantes dont se refermèrent,
Sur le vide les bras fumants,
D'enfants attentifs à distraire
Leur fraîcheur aux sables du temps,

Et pas d'orgueil qui ne s'éclairent,
Ni de désir inexaucé,
— Caïn qu'as-tu fait de ton frère? —
Du silence du Retrouvé.

II

Il sait, dans la forêt complice
— Forêt des cœurs, forêt des branches, —
Quelle sève et quel sang s'épanchent
Sur la pierre des sacrifices,

Et comme demeure précaire,
Malgré mainte et mainte argutie,
Le maigre sursis d'une vie
Que son hypothèque adultère,

Que de vie il n'en est de sauve
Qui ne s'empresse à sa rescousse,
Lorsque pèsera sur les mousses
Son pas circonspect de grand fauve.

III

Notre frère oublié, Caïn, ton droit d'aînesse
Nous le reconnaissons, nous, les derniers venus,
Et si nous sommes seuls, et si nous sommes nus,
Et si nous avons peur de l'obtuse vieillesse,

De tout ce qui remue aux steppes de la nuit,
Des lendemains suspects et de l'aube inclémente,
De l'hagarde clarté, du vertige et du bruit
Et du furtif regard d'une foule impatiente

Qui vous jette en passant sa haine comme un sort,
Si notre âme attendait d'insolites visites,
Telle un gibier recru qui tente dans son gîte
D'oublier celle-là, certaine, de la mort,

C'est que tu n'étais plus assis à cette table
Où l'on coupait le pain pour le repas du soir,
Toi, le premier du sang et le plus mémorable,
Contre qui nul puîné ne saurait prévaloir.

Les dés étaient jetés, c'est toi qui les ramasse,
En prenant tout ton temps d'un geste impérieux,
Et tes yeux dédaigneux regardent dans la glace
Une vierge pensive arrangeant ses cheveux.

—

COULEUR DE SOUCI

I

Dans la prison où je suis né,
A cause de bouquets fanés
Qui sont sortis de ma mémoire,
Le bon larron s'est mis à boire
Et pour la fille du geôlier
A complètement oublié
Le fils doré du charpentier.
— Laquelle de Marthe ou Marie
Sera témoin à la mairie? —

II

Le couteau du mauvais larron
Trace sur la boule de son
Certain signe patibulaire
A cet enfant de bonne mère
Qui rappellera le Calvaire,
Les clous et la lance, et le fiel,
Et le Juste aux cheveux de miel.

III

Dans le préau, l'herbe repousse,
Dans sa cellule, un enfant tousse.
— Rien n'est plus froid qu'un bruit de clefs. —
Quel œil nous regarde au guichet?
On ne sait plus l'heure qu'il est,
Ce n'est jamais celle qui sonne.
Il n'arrive rien, ni personne.

IV

Dans la prison où je mourrai,
Vous qui restez, vivez en paix,
Dans votre uniforme de bure,

Sachant qu'il n'est d'autre aventure,
Hors le grincement des serrures,
Qu'un son de cloche, un chant d'oiseau,
La lime mordant un barreau.

V

N'était-ce pas pour te distraire
Qu'il disait : « Mon ami, mon frère? »
Gardera-t-il son sérieux
Si tu poses sur lui tes yeux?
Sur la place tourne un manège
De chevaux de bois sous la neige,
Un chauffeur dort sur son siège.
— Voici qu'à nouveau refleurit
La lune couleur de souci.

—

COUPLÉS

Ces bavards de marbre, ou de bronze, en redingote,
Les arbres du jardin ne leur apprendront rien.

—

Quand il eut tout perdu, ce fut à la belote
Qu'il joua, sur l'honneur, ses droits de citoyen.

—

Combien, pensait Sancho, belles à la chandelle,
Qui cachent leur miroir dès que chante le coq!

—

Que de guimpes s'en vont rêver, sous les tonnelles,
D'un batteur de pavés ou d'un videur de brocs!

—

Désargenté, tel un calice de village,
S'il élevait la voix c'était pour parler d'or.

—

De tous ces revenants lequel est ton otage,
Auquel d'entre eux as-tu volé son passeport?

—

Ce roi ne pouvait plus compter que par couronnes,
Bien que la sienne fût en gage chez Shylock.

—

Lorsque lui vint la chance, il parla de maldonne,
Mais en prit son parti étant de bon estoc.

—

La Nature — il est tard — est comme un soir de fête,
Les lampions éteints ne se rallument pas.

—

Si la femme de Loth n'avait tourné la tête
Il n'eût, ivre, tenu ses filles dans ses bras.

—

LOTISSEMENTS

Un port? Non. Un bassin de radoub, la banlieue.
Certes, ils ne sont point dupes de leur fièvre
Jusqu'à la prendre pour de la confiance
Les furtifs bonheurs qui viennent y appareiller.

De quel bourdonnement n'emplit-il pas les oreilles,
Derrière les grilles des jardins closes d'un double tour de clef,
Et la pierre meulière et le lierre,
L'infatigable ver qui les taraude déjà?
Lotissements d'un rêve étique ou économe,
D'un cœur essoufflé, d'un orgueil fourbu,
Et des parchemins de Monsieur d'Argencourt,
Inondés le plus souvent à l'époque des pluies...

JACQUES DYSSORD.

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

—

Flaubert a publié peu de livres : trois romans, qui sont *Madame Bovary* (1857), *Salammbô* (1862), *l'Education sentimentale* (1869), une grande fantaisie lyrico-idéologique : *la Tentation de saint Antoine* (1874), un triptyque où voisinent la vie moderne, le moyen âge et l'antiquité biblique : *Trois contes* (1877). *Bouvard et Pécuchet* (1881), que la mort le retint d'achever, est moins un roman que la réplique, du moderne à l'ancien, de *la Tentation.* Quoique la publication de cet ouvrage ait été postérieure à la mort de Flaubert, on ne peut contester qu'elle n'ait été conforme à ses vœux. On n'en saurait dire autant de ce que son premier éditeur, ou plutôt son second, a appelé ses *Premières œuvres.* Il faut pourtant faire exception pour la préface qu'il mit en tête des *Dernières chansons* de son grand ami Louis Bouilhet, et pour la *Lettre au conseil municipal de Rouen,* qu'il publia lui-même en 1872, et où l'on découvre un polémiste dont le mordant ne le cède point à l'âpreté de Courier. Né à Rouen le 12 décembre 1821, mort à Croisset le 8 mai 1880, dans sa cinquante-neuvième année, de 1857 à 1877 il avait donc publié seulement cinq grands ouvrages. Je ne parle pas de son théâtre.

Henri de Régnier a écrit ses *Inscriptions pour les treize portes de la ville.* Il y en a peut-être moins à la cathédrale littéraire. J'en vois deux principales : celles de la Blague (hélas!) et de l'Enthousiasme. « Le plus grand rieur de la Grèce, Lucien, signale, au fond de toutes les choses humaines, la lutte éternelle de deux sentiments

qui se partagent le monde : l'enthousiasme et l'ironie. » Vive celle-ci quand elle vient d'un esprit supérieur, et qu'elle alimente cette épopée à rebours qu'est *Don Quichotte!* Il faut ajouter l'*Eve future.* Elle crée à sa manière, qui en vaut d'autres. Mais l'odieuse Blague!

Il y a pourtant des aligneurs de mots à être persuadés d'avoir voix au chapitre, — dans la salle évidemment capitulaire, — parce qu'ils débitent des sornettes sur des écrivains qui les dépassent. Ce sont les Lilliputiens en face de Gulliver, derrière lui, plutôt, et qui visent son talon d'Achille. Le boulevardier Scholl s'est estimé beaucoup plus fort, plus intelligent et plus sensible, que Flaubert.

Celui-ci était entré dans la cathédrale par la porte de l'Enthousiasme. Il avait fait le pèlerinage du Grand-Bé, puis de Combourg. Et voici ce que j'extrais de la boîte à ordures. Voici ce dont la Blague se soulagea sur l'Enthousiasme.

Dans la ménagerie littéraire de notre époque, M. Flaubert occupe une cage à part; c'est un sujet rare, une sorte de phénomène qu'on n'avait pas encore vu en France. Riche, il fait de la littérature en bon bourgeois, lentement, à ses heures, avec du calme, en n'essayant jamais de fouetter son cœur, nourri d'un sang fait avec du sucre de pomme. Nous sommes dans un âge de fièvre. La vapeur nous pousse, l'électricité nous donne des ailes, la presse a cent mille voix, la science refait le globe. Tout est en mouvement. Eh! bien, dans ce temps-là, en vingt années, M. Gustave Flaubert, ayant des loisirs, a trouvé moyen d'écrire quatre volumes de romans, un volume tous les cinq ans! Un tel procédé rappelle absolument cet ancien forçat du bagne de Toulon, condamné à perpétuité, qui pendant quarante ans a sculpté une noix de coco avec la lame de son canif. Il a eu beau y dessiner mille linéaments grotesques : il n'a jamais pu faire autre chose qu'une tasse à boire une gorgée d'eau.

J'ai fait effort pour transcrire de pareilles gredineries exprimées sans originalité, à coups de clichés. Quel crétin! Ça, un homme spirituel? Alors, il faut croire que

l'esprit est exactement le contraire de l'intelligence. Quels boniments à la Homais sur l'âge de fièvre, sur la vapeur, etc.! Notons aussi que, si Flaubert avait eu la même fécondité que Balzac, le nommé Scholl le luit eût reproché, comme d'antérieurs boulevardiers avaient fait à Balzac. Notons, enfin, que, si le nommé Scholl tenait Flaubert pour un être nul, il aurait dû se féliciter, au contraire, que Flaubert écrivît très peu. Et puis, rien ne l'obligeait à lire ces quatre romans.

Et puis, et surtout, ces gens qui se croient nantis d'intelligence inégalable, et qui sombrent dans de tels ragots de portières! Que Flaubert fût riche, tant mieux pour lui. Il ressemblait à plusieurs centaines de milliers de ses contemporains, à qui le nommé Scholl daignait n'en pas tenir rigueur, mais un écrivain riche! On n'a pas idée de ça. Ce ne peut être qu'un monstre, bon tout au plus à sculpter une noix de coco.

Flaubert vivrait-il aujourd'hui, qu'il retrouverait son Scholl. Il s'en faut qu'elle soit étroite, la porte de la Blague! Tous les ratés y passent, qui sont légion, du chansonnier au caricaturiste, de l'échotier fielleux au parodiste incapable d'écrire une ligne valable de son cru. Elle est moins haute que la toise du conseil de révision; il ne lui faut que des tailles au-dessous de la moyenne. Hé! dites donc, vous autres qui entrez, là-bas, par la porte de l'Enthousiasme, de quel droit, s'il vous plaît? Qu'est-ce qui vous permet d'être plus grands que nous? Voyons un peu ça. Votre tête n'est pas plus lourde que la nôtre. Vous êtes moins que nous. Vous écrivez « quatre volumes de romans ». Nous, nous écrivons des monceaux d'articles qui, réunis, feraient plus de quatre volumes à l'année. Nous avons beau, à l'occasion, soutenir des doctrines contraires à l'égalité brutale : dans notre milieu nous n'admettons pas de supérieurs, du moins autres que nous-mêmes. L'art? Une blague. La chanson, l'écho, la caricature, la parodie, — et nous en oublions, — à la bonne heure! Les princesses et les princes, c'est nous. Si nous ne comprenons pas ce que vous faites, c'est votre faute, non point la nôtre, car nous sommes plus intelli-

gents et plus sensibles que vous. Des imbéciles — et ce n'est pas de nous, bien sûr, que nous parlons, — prétendent qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Ils se trompent. Nos valets ont du respect pour nous, qui avons de l'influence, mais nous n'en avons aucun pour vous, qui n'êtes que des poseurs, témoin ce coco de Chateaubriand. Vous nous rasez, avec vos grands airs. Est-ce que vous ne pouvez pas entrer par la même porte que nous?

Dans la cathédrale, Flaubert avait pénétré par l'autre porte. Sa situation sociale lui permit de ne jamais faire un pas en arrière et de poursuivre sa marche vers le chœur. Comme je tiens par-dessus tout à enregistrer l'évidence, j'estime qu'il est excessif de lui faire, de son désintéressement, je ne sais quel mérite exceptionnel, unique dans l'histoire de l'art littéraire. Tâchons de tout mettre au point. La « matérielle » assurée... Mais c'est une considération qu'il doit suffire d'énoncer.

La cathédrale est assez vaste pour qu'on répète, à son propos : « *Multæ sunt mansiones in domo patris.* » Elle a sa nef centrale, son transept, ses bas-côtés et son abside avec leurs « petites chapelles », ses galeries, sa tribune, sa chaire, et son vaste chœur avec trône épiscopal et stalles pour le Chapitre, et je n'oublie pas les tabourets pour enfants de chœur. Cependant, puisqu'il s'agit de littérature, et que comparaison — ou image, — n'est pas raison, la poésie lyrique, le théâtre, l'histoire à la Michelet, l'éloquence, fournissent d'autres noms d'évêques que chacun peut choisir selon ses préférences. Et j'oubliais la prose lyrique. Je sacrerais évêques Baudelaire, Molière, Michelet, Bossuet et Chateaubriand, à qui je donnerais Barrès pour premier vicaire général. Pour le roman, j'assoirais Flaubert à la droite de Balzac; ce n'est pas peu de chose, quoique Flaubert, s'il m'entendait, y répugnât peut-être.

Il écrivait à Taine :

Mes personnages imaginaires *m'affectent,* me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis en eux. Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, j'avais si bien *le goût d'arsenic*

dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même, que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon dîner.

Dans *Facino Cane*, publié en 1837, Balzac avait écrit ces lignes où il se représente lui-même observant les mœurs des habitants du faubourg.

Chez moi, l'observation était devenue intuitive; elle pénétrait l'âme sans négliger le corps, ou, plutôt, elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle allait sur-le-champ au delà; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait en me permettant de me substituer à lui comme le derviche des *Mille et une Nuits* prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles. C'était le rêve d'un homme éveillé.

Que la priorité soit à Balzac, peu importe; l'analogie est évidente. D'ailleurs, tous les romanciers dignes de ce titre connaissent cet état d'âme. Il n'est le monopole, ni de Balzac, ni de Flaubert. Il ne s'agit que de son intensité, qui n'est pas la même chez tous, et qui n'est pas toujours égale chez le même, surtout lorsque, comme Balzac, on crée sans interruption, et qui peut avoir des défaillances au cours d'un roman.

Ce qui d'abord apparaît, c'est la prodigieuse différence qu'il y eut entre les deux vies de Balzac et de Flaubert. Le premier est de bonne heure aux prises avec les affres de l'argent. En proie à son démon, il ne veut pas rester clerc de notaire. Il gagne plus ou moins sa vie avec sa plume, monte une imprimerie, fait faillite. Le succès lui vient : il en profite peu, toujours harcelé par ses créanciers aussi bien que par ses besoins de luxe. Il s'acharne au travail tout en voyageant beaucoup, tant en France qu'à l'étranger, impulsif, bon enfant, riant d'un gros rire qui ne chasse pas de lui l'esprit le plus fin, vulgaire au gré de gens soi-disant distingués, prodigue, ayant conscience de sa valeur, — à rebours de tant d'autres gens qui n'en ont aucune, et n'en sont pas moins nantis d'un orgueil illimité, — vantard même, une espèce de Gau-

dissart, mais de génie, avec des antennes qui vibrent au moindre souffle, un gros plein de soupe, si l'on veut, un gros plein d'idées aussi, un bon gros père, mais qui le fut de quantité d'enfants qui vivent depuis un siècle.

De bonne bourgeoisie rentée, de tempérament sédentaire, si Flaubert a connu les affres du style, il a ignoré celles de l'argent, même quand la gêne se fit sentir. Jamais il n'eut un indiscutable besoin d'écrire dix lignes pour payer une livre de pain, ou plus. « Il voyagea, il connut la mélancolie des paquebots », lui aussi, mais il s'en faut que son existence ait été tumultueuse comme celle de Balzac. A écrire chacun de ses livres il passa plusieurs années de suite, alors que Balzac les abattait à une cadence telle qu'il n'avait pas le temps de penser au détail du style. Flaubert vivait replié sur lui-même, dans sa solitude de Croisset, et c'est lui qu'on retrouve dans tous ses livres, sous les noms les plus divers. Lui aussi, c'est un bon vivant, un Gaudissart à l'occasion, mais avec des intentions littéraires. Quand il rit avec Gautier et d'autres, c'est ironiquement. Eût-il repris Gaudissart, qu'il en eût fait un émule de Homais. Se rappeler le type du *Garçon*. Balzac n'a que de la sympathie pour Gaudissart. Il s'incarne en lui. Il ne le voit que du dedans. L'ironie n'habite pas en lui, ou si peu!

On voit déjà ce qui sépare de l'évêque le vicaire général. Flaubert n'a point pris, dès ses débuts, la vraie, l'unique voie du roman. Non pas qu'elle ne soit très large : les voyageurs les plus différents y peuvent circuler à l'aise, tant à pied et à cheval qu'en voiture. Flaubert tient rigueur à Balzac d'avoir eu Walter Scott pour « sa plus grande admiration littéraire ». Si c'était exact, ce serait légitime de la part d'un Balzac, force de la nature, et qui avait le droit de s'absorber dans sa propre contemplation. Créant comme il a fait, si éloigné de l'art de ses prédécesseurs en France, il était naturel que, leur devant peu, il n'affichât point pour eux une admiration de commande.

Que ce soit à Dieu, au diable, ou au romantisme, que nous devions la couleur locale, nous ne pouvons que les

en remercier. Walter Scott l'introduit dans le roman, comme Chateaubriand dans l'histoire. La couleur locale n'est point, par définition, un empâtement. Elle peut être discrète. Elle doit être toujours précise. Dès ses vrais débuts Balzac l'avait intégrée au roman français avec *les Chouans,* avec *la Maison du Chat qui pelote.* Sur ce plan, on peut ne pas hésiter à dire que le vicaire général est supérieur à l'évêque. Les « morceaux de bravoure », « les grands airs », foisonnent chez Flaubert, dont l'adolescence se nourrit de pure poésie romantique, tant en prose qu'en vers : Chateaubriand, Gœthe, Hugo, et, plus lointains, Shakespeare et Cervantès. La couleur locale annexait l'érudition à l'art littéraire. Chateaubriand en avait donné l'exemple dans *les Natchez* et dans *les Martyrs,* mais il s'agissait de très longs poèmes en prose, dont le premier peut même paraître interminable, le second souvent artificiel, la rhétorique remplaçant l'inspiration. Presque toute sa vie, Flaubert se débattit entre le poème en prose — court, avec ses premiers essais, long, avec sa « vieille toquade de saint Antoine », — et le roman. Autrement dit, jamais il ne fut un grand écrivain à la manière de Chateaubriand, ni un grand romancier à la Balzac.

Dans ses lettres il a tout dit sur lui-même, à tel point qu'il fournit presque tous les commentaires. En janvier 1852, il écrivait à Louise Colet :

> Il y a en moi, littérairement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque *matériellement* les choses qu'il reproduit.

Taine aussi, né en 1828, aimait « le petit fait », dont le romantisme n'eut aucun souci.

J'ai fait une petite trouvaille — personne ne l'ayant remarquée, je la remets en évidence chaque fois que l'oc-

casion s'en présente, — le jour où j'ai défini le grand écrivain et le grand romancier.

Le grand écrivain, c'est le grand poète en prose. C'est celui que sollicitent surtout les envolées lyriques sur des thèmes généraux, parfois rebattus, que, seul, renouvelle son génie. Il répugne aux bas-fonds pour planer sur les cimes que relie son vol. Ni le menu détail, ni l'humanité moyenne, n'est son affaire. Il n'est à son aise que parmi les sentiments généraux d'une humanité dépouillée de la plupart de ses accidents.

A génie égal, le domaine du grand romancier est tout autre. Non pas que les envolées lui soient interdites, mais il ne peut s'y laisser aller que par exception : il manque d'air à partir d'une certaine altitude où le grand écrivain commence seulement à respirer. Son affaire, c'est le concret le plus immédiat. Sur les caractéristiques humaines il ne se perd pas en généralisations lyriques : tous les traits qui les informent, il les condense en des individus précis, qui vivent à une date et dans un milieu déterminés. Du moins dans ses réussites, d'un individu il fait un type, mais vivant, à l'encontre des « portraits » de La Bruyère.

Somme toute, c'est ce que Flaubert a écrit à Louise Colet. Il serait pourtant impossible, vu son intelligence, qui fut grande, et sa sensibilité, complexe, qu'il n'eût rien ajouté à Chateaubriand, ni à Balzac. Le premier avait peu souci des idées métaphysiques, le second, des sonorités de la phrase, ni même de la perfection du style.

En 1843, âgé de vingt-trois ans, Flaubert s'attaque au roman. Sa vocation littéraire était plus ancienne. Il avait écrit des tragédies. Il est surtout hanté, sans le savoir, par son futur grand sujet : *la Tentation*. Il s'essaie encore au récit d'histoire, à la nouvelle, à la critique. Je ne dis pas que, s'ils étaient d'un écrivain qui n'eût rien fait de mieux, ces essais mériteraient encore la lecture, y compris la première *Education*. J'ai dit qu'il se connaissait à fond. Il se critique lui-même, dans ce livre à propos d'une lettre qu'Henry reçoit de Jules : « C'était une série de plaintes et de doléances délayées dans un

style travaillé, farci de métaphores incongrues; le ton général en était amer et guindé, l'ironie, intentionnelle, forcée, tandis que les endroits langoureux — il y en avait quelques-uns, — décelaient une sensibilité puérile et maladive. » Henry et Jules, c'est le jeune Flaubert en deux personnes. Après l'épisode du chien galeux, — d'un ton unique dans l'œuvre de Flaubert, — c'est encore Jules qui se dévêt de tous les oripeaux romantiques, et tout cela est très bien, mais on n'en peut dire autant du roman. Il est l'œuvre d'un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, je ne saurais trop le rappeler, et qui était autorisé à dire, lui aussi : « *Video meliora proboque : deteriora sequor.* » On peut voir, à cet âge, en quoi pèchent les œuvres d'autrui, et même ce que l'on voudrait, soi-même, faire de mieux : il faut attendre la maturité, qui ne sonne pas à la même heure pour tous les écrivains. L'action est à peu près inexistante, faute du développement d'une passion quelconque. Le conflit des caractères ressortit au déjà lu. Les dialogues sont d'un mince intérêt. Les narrations occupent trop de pages compactes. Certes, on y trouve de ces traits, de ces images, qui deviendront la marque, la signature, du grand Flaubert, mais assez rares, et noyés dans un morne contexte. On peut aussi se distraire à noter telles ébauches. Jules et Henry, c'est Flaubert, donc le définitif Frédéric Moreau. Mme Renaud, c'est un peu Mme Bovary, un peu Mme Arnoux. Renaud, c'est Homais et Arnoux. Le père d'Henry, c'est aussi M. Homais. Le rendez-vous manqué reprendra place dans la seconde *Education*. S'il n'y avait eu que la première, personne ne pourrait soupçonner quel parti Flaubert a pu tirer de ce brouillon, vingt-cinq ans après, car on n'y aperçoit absolument, ni un possible grand écrivain, ni un possible grand romancier à venir.

Du 24 mai 1848 au 12 septembre 1849, il écrivit ensuite, de *la Tentation*, un premier brouillon, si j'ose dire, qu'il reprit à la fin de 1856 pour le rectifier, et, quelque quinze ans après, pour le publier, enfin, en 1874. Ici, le romancier se tait; seul, le grand écrivain parle, mais un peu trop, avouons-le, et avec trop de facilité. C'est une

autre *Légende des siècles* en prose. C'est une débauche de lyrisme gratuit, où la rhétorique a sa part, comme dans *les Martyrs*. Ce que Flaubert ajoute, c'est son ironie profonde, le sens de la vanité finale de toutes choses, mais, ébauché ou définitif, il manque à cet ouvrage moins un fil conducteur qu'autant de petits foyers centraux qu'il y a de dieux, de personnages légendaires, et d'hérétiques. Chacun d'eux eut ses raisons d'être, et ce ne sont pas de belles « cadences » en quelques lignes qui justifient leur présence fugitive. En tout cas, et selon Flaubert lui-même, on ne saurait mettre en doute que ç'ait été le seul « grand sujet » qu'il ait eu du bonheur à traiter, celui qui correspondait le plus à ses aspirations essentielles, jusqu'à la date où Sancho, en lui, ne traita point d'égal à égal avec Don Quichotte.

En fut-il jamais ainsi? Même quand Sancho eut enfin la parole, l'hidalgo ne consentit point à se taire pour si peu de chose, et nous l'entendons jusque dans *Madame Bovary, mœurs de province*, le premier vrai roman qu'ait écrit Flaubert. On sait que ce fut pour lui une corvée, un pensum. Pour les siens, chez les Oratoriens de Pontlevoy, Balzac avait inventé la plume à cinq becs; Flaubert ne pouvait recourir au même expédient, et il n'a pas écrit beaucoup moins de lignes de désespoir à propos de ce livre qu'il n'y en a dans le livre même.

Nous n'avons, nous, qu'à apprécier le résultat de ces veilles forcenées. C'est un beau livre, et même qui rend un son unique parmi les dizaines de milliers d'autres romans qui ont été écrits dans toutes les langues. Je ne suis pas de ceux qui considèrent comme raté tout roman où n'apparaît point la sympathie de l'auteur pour ses personnages. C'est précisément à propos de Flaubert qu'un pamphlétaire a écrit que, chez lui, « la vérité objective des caractères grimace du mépris que l'écrivain secrètement leur voue. » Et après? N'y aurait-il qu'une formule, à quoi devraient souscrire les tempéraments les plus contraires? Non, non! Il faut bien dire, malgré cela, qu'il n'y a là qu'un personnage bien vivant, et qui est Homais, et que tous les autres, à commencer par Mme Bovary, sont

sortis des lectures qu'avait faites Flaubert, réservés tous les détails de mœurs locales et de paysages concrets qu'il a rendus avec un pittoresque majeur.

Baudelaire, dont le génie égala celui de Flaubert, a dit d'Emma ce qui devrait être devenu lieu commun en critique; il s'en faut. En octobre 1857 Flaubert lui écrivit : « Vous êtes entré dans les arcanes de l'œuvre, comme si ma cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti à fond. » Il m'est impossible de résumer cette étude décisive. Je me contenterai de rappeler le passage où Baudelaire qualifie Mme Bovary de « bizarre androgyne » qui « a gardé toutes les séductions d'une âme virile dans un charmant corps féminin », et, aussi, la conclusion : « Il m'eût été facile de retrouver dans le tissu minutieux de *Madame Bovary* les hautes facultés d'*ironie* et de *lyrisme* qu'illumine à outrance *la Tentation de saint Antoine*. » Qu'est-ce à dire? Tout simplement ce que Flaubert lui-même a condensé en quelques mots : « Madame Bovary, c'est moi. » Qu'il en soit ainsi, cela nous vaut des morceaux d'anthologie où le fervent d'art littéraire trouve largement son compte. *Ironie* et *lyrisme* y reçoivent d'amples satisfactions. L'ironie n'est pas ce mépris dont parlait le pamphlétaire. Il y en a à foison dans *Don Quichotte,* dont les deux personnages centraux palpitent d'une vie intense. D'où vient donc cette gêne que, parvenu à la maturité, l'on éprouve à relire *Madame Bovary?* De ce qu'Emma, bizarre androgyne, c'est Flaubert. Ses réactions au quotidien comme ses rêves dans un certain absolu sont d'un homme supérieur, alors que, dans sa vie personnelle, elle reste une petite bourgeoise très ordinaire. Cette antinomie qu'on a découverte en elle, en tant que personnage de roman, n'est le fait que de Flaubert romancier.

Et puis, il y avait déjà le style direct, dérivé de la grande loi de la soumission à l'objet. Balzac en avait donné d'imparfaits modèles dans *les Paysans* comme dans *le Médecin de campagne,* George Sand, dans ses meilleurs romans rustiques. Le préjugé de la perfection objective du style n'y apparaissait pas, perfection issue,

en partie, d'une noblesse un peu conventionnelle, et dont les littératures étrangères s'inquiètent peu. Tourgueneff, que Flaubert aima et admira beaucoup, lui reprochait « une facture, dans le récit, trop différente de la sensibilité des gens mis en scène; cela empêche l'atmosphère. » Autrement dit, le romancier est omniprésent, et le dogme de l'impersonnalité n'est pas justifié.

J'ai hâte de dire que rien ne faisait obligation à Flaubert d'user du style direct. Ses dialogues sont d'une vraisemblance totale. Il a mis en scène, non des paysans, ni des ouvriers, mais des gens d'une petite ville qu'il a su styliser. Quant à son style même, sur quoi l'on fait tant de réserves, je le tiens pour incomparable. Que l'enfantement ait été dur, qu'il y ait des erreurs de grammaire et de syntaxe, je demande à connaître le livre, signé d'autres noms, où il n'y en ait pas. Une cadence de Flaubert sonne de façon unique. En voici, qu'on cite peu, qui se suivent, qui sont d'un délicieux gris-bleu, et que j'entends dans le registre de la clarinette.

C'était un fil de fer sur un bouquet de mariage. Les boutons d'oranger étaient jaunes de poussière, et les rubans de satin à liséré d'argent s'effiloquaient par le bord. Elle le jeta dans le feu. Il s'enflamma plus vite qu'une paille sèche. Puis, ce fut comme un buisson rouge sur les cendres, et qui se rongeait lentement. Elle le regarda brûler. Les petites baies de carton éclataient, les fils d'archal se tordaient, le galon se fondait, et les corolles de papier, racornies, se balançant le long de la plaque comme des papillons noirs, enfin s'envolèrent par la cheminée.

Cela n'a rien à voir avec les cadences de Chateaubriand : il y a trop de phrases courtes, et trop de détails que dédaigne le grand écrivain non romancier. C'est du Flaubert pur.

Salammbô, ce sont des trompettes qui sonnent sous un ciel de cuivre rouge. C'est bien un roman, pour les infimes détails que n'eût pas admis un Chateaubriand, et c'est aussi un long poème en prose. Je lis : « D'abord, on leur servit des oiseaux à la sauce verte dans des as-

siettes d'argile rouge rehaussée de dessins noirs », et j'entends ensuite la fille d'Hamilcar chanter : « Il poursuivait dans la forêt le monstre femelle dont la queue ondulait sur les feuilles mortes comme un ruisseau d'argent. » *Salammbô* est un compromis entre *la Tentation*, toujours en gestation (et j'emploie ce mot malgré les deux « tation »), et *Madame Bovary*, dont Flaubert vient de se libérer. Je laisse de côté ce qu'on a écrit sur la topographie de Carthage aussi bien que sur la psychologie des principaux personnages. Flaubert a répondu lui-même au sieur Frœhner et à Sainte-Beuve. Il a fait son apprentissage de romancier. Comme au temps des corporations, il a présenté son « chef-d'œuvre », et, grincheux et cuistres mis à part, il a été jugé *dignus intrare*. Les parties de grand écrivain qui persistent en lui trouvent dans *Salammbô* leur jeu normal.

Quand Flaubert se remet à *l'Education*, il est armé de toutes pièces pour produire un chef-d'œuvre. Félicitons-nous qu'il ait abandonné le dogme de l'impersonnalité dans l'œuvre d'art. Aussi bien, ne fussent les nécrophores de la littérature, on pourrait croire que tous les personnages de ce grand livre ont été créés par Flaubert. C'est ce que je m'obstine à penser.

On sait bien qu'un romancier ne peut puiser que dans le concret. S'il s'inspirait d'idées pures, il ferait de la philosophie. Il prend son bien où il le trouve, mais il me semble que ceux qui ont disserté sur les sources de *l'Education*, ou qui les ont trouvées, n'ont point, pour la plupart, une nature de romanciers; sinon, ils n'insisteraient pas à outrance sur la transformation de Mme Schlésinger en Mme Arnoux; ils n'attacheraient pas une telle importance à quelques mots de Flaubert : « Je n'ai eu qu'une passion véritable. J'avais à peine quinze ans. » N'ont-ils donc jamais vécu? Faut-il ergoter sur une phrase de Flaubert comme sur un verset de *l'Ecriture?* « Une passion véritable »! On sait ce qu'elle est, au seuil de l'adolescence. Que Flaubert ait aimé Mme Schlésinger lorsqu'il avait quinze ans, c'est entendu, mais il en a

quarante-trois lorsqu'il reprend *l'Education;* et sa « passion » n'a pas été si absorbante qu'il n'ait connu d'autres femmes, et plus intimement que Mme Schlésinger. Je ne les énumérerai point, mais on abuse de Trouville à propos d'une seule femme.

Le jour de Noël 1876, il écrit à Mme Tennant, sa « chère Gertrude » : « Je vous remercie de détester le Trouville moderne. (Comme nous nous comprenons !) Pauvre Trouville! La meilleure partie de ma jeunesse s'y est passée. Depuis que nous étions ensemble sur la plage, bien des flots ont roulé dessus, mais aucune tempête, ma chère Gertrude, n'a effacé ces souvenirs-là. » Je ne cite que ces quelques lignes. Il y en a d'autres, écrites à la même, de la même encre, écrites aussi à d'autres. Que Mme Schlésinger ait sa part, dans *la Correspondance* et dans *l'Education,* bien, mais elle n'est point la seule, et il est d'une profonde vanité finale de passer son temps à découvrir tels prototypes.

Mme Arnoux est la plus vivante et mélancolique synthèse de toutes les femmes que Flaubert a pu aimer, et aussi de celle, unique, dont il a rêvé sans la rencontrer. Elle incarne des milliers d'âmes féminines qu'une persistante inquiétude sentimentale ne détourne pas de ce que nous sommes convenus d'appeler leurs « devoirs »; mais j'abandonne ce plan de la morale, qui n'a rien à voir avec l'art. Il faudra que j'y revienne, hélas! Mon exclamation est d'autant plus nécessaire que j'ai donné, jadis, dans l'erreur qui nous incite à lire un roman comme un bréviaire de morale. Quelle bêtise! Je n'y mets aucun amour-propre.

Flaubert fut affecté par l'insuccès. Il avait tort, lui qui parlait sans cesse du crétinisme universel. Aucun décret ne fait obligation à des êtres humains, par ailleurs intelligents, d'être sensibles à l'art, littéraire ou autre, mais ils ont tort, eux, de légiférer en une matière où ils n'ont aucune compétence. Jules Renard, qui eut d'équivalentes rancœurs, a dit avec plus de justesse : « Nous avons mis dix, quinze ans, à nous former une espèce de goût, et nous nous étonnons que le public n'en ait pas, lui qui n'y

pense jamais. » Flaubert a lui-même expliqué, à Céard, les raisons de son échec en quelques phrases dont on fait grand état. On ne s'est pas avisé de les retrouver dans une lettre qu'en 1879 il écrivit à Mme Roger des Genettes, qui pourrait bien avoir été incorporée, elle aussi, à Mme Arnoux : « Pourquoi ce livre-là n'a-t-il pas eu le succès que j'en attendais? (...) C'est trop vrai, et, esthétiquement parlant, il y manque *la fausseté de la perspective.* A force d'avoir bien conduit le plan, le plan disparaît. Toute œuvre d'art doit avoir un point, un sommet, faire la pyramide, ou bien la lumière doit frapper sur un point de la boule. Or, rien de tout cela dans la vie, mais l'art n'est pas la nature. »

Je le dis avec tout le respect que je lui voue : Flaubert s'est trompé en formulant cette loi, et je le dis avec d'autant plus de force qu'il s'est donné à lui-même un magnifique démenti. Temporaire, relatif, prolongé, absolu, — dénué d'importance dans tous ces cas, — l'insuccès de *l'Education* tient à ce que la quasi-totalité du public ne trouve la poésie que dans les vers, — même, et surtout, lorsqu'elle n'y est pas, — et ne s'avise jamais de la chercher dans la prose. Il tient aussi à ce qu'on n'a pas le moindre soupçon qu'il y a une littérature de sentiment et d'imagination : poésie multiforme, roman, nouvelle, théâtre, qui ne se propose que de montrer, comme la peinture, que de suggérer, comme la musique, et une littérature d'idées : essai, pamphlet, discours, histoire, etc., qui a pour unique objet de *démontrer* l'excellence d'une prétendue vérité religieuse, politique, sociale.

Le malentendu vient, et viendra toujours, de ce qu'on exige — plus qu'abusivement, — de la première, qu'elle remplisse les fonctions de la seconde. C'est la fameuse question de *l'art pour l'art,* que les romantiques et leurs héritiers directs ont été incapables de justifier, faute d'avoir fait le départ que je viens d'indiquer. On exige du roman — pour ne parler que de lui, — qu'il indique à l'humanité anhélante son chemin de Damas. Quelle effroyable absence de logique! Je demande à savoir en quoi romans et drames à thèse — ce mélange bâtard de

littérature de sentiment et d'imagination et de littérature d'idées, — ont transformé l'humanité. *Les Avariés* n'ont aucunement détruit, dans la plupart des cerveaux (?), la réprobation qui s'attache à la syphilis.

En juillet 1902, Remy de Gourmont avait défini *l'Education* comme « le plus beau poème de la langue française », comme « notre Odyssée ». Trente ans après, à « plusieurs grands lettrés appartenant à des générations différentes », Léon Daudet demanda « quel était le roman du XIXe siècle, de langue française, auquel on accordait la palme, et de la beauté, et de l'influence sur l'élite. » Elle alla à *l'Education*. Remy de Gourmont avait ajouté : « Le sujet, en art, n'a d'intérêt que pour les enfants et les illettrés. » A propos de l'élite, Léon Daudet précisait : « Les gens qui savent de quoi il s'agit, car le reste ne compte pas. » Il va sans dire qu'il s'en faut que ce soit l'opinion la plus répandue, mais l'on n'en peut avoir une autre que si l'on confond art et morale, et c'est monnaie courante, mais qui ne vaut pas un liard-papier. Fissent les dieux que, « courante », elle le fût si bien qu'elle eût disparu de la circulation, mais c'est un vœu plus ridicule encore qu'inopérant, puisque jamais on n'a pu inoculer le sens de l'art à quiconque y est congénitalement réfractaire : il eût été beaucoup plus facile, aux temps des légendes, d'émasculer Priape.

Il n'est que de voir comment ce livre fut accueilli par les contemporains. Villier-Fleury (pour parler comme Hugo), estime que Flaubert « flétrit tout. Il a la rage d'abaisser ce qui s'élève, d'éteindre ce qui brille, la science, le talent, le patriotisme, l'indépendance, la noblesse, la pudeur, la fortune bien acquise, l'élégance courtoise, les grandes vertus comme les petites ». N'en jetez plus, cher monsieur Villier-Fleury! La cour est pleine. Dès l'instant où vous attribuez une telle influence à un livre de Flaubert, n'en avez-vous pas lu, de lui, un autre où figure un certain Homais? Ne lui ressemblez-vous pas un peu? N'êtes-vous pas sa réincarnation? Flaubert a décrit tels spécimens de l'humanité. Que ceux-ci vous déplaisent, votre satisfaction personnelle est-elle un crité-

rium suffisant? Nul ne vous empêche de préférer Raphaël à Téniers et à Courbet, mais on n'a jamais entendu dire que ni Téniers, ni Courbet, n'ait pas connu les secrets de son art, et cela vient de ce qu'on n'ente pas à la peinture des préoccupations de moralité. Vous affirmez encore, du haut et du creux de votre incompétence, que Flaubert « fait parler à tout ce monde une langue qui n'a de variété que par les nuances de l'argot dans une vulgarité commune; il leur fait commettre toutes sortes d'actions étourdies jusqu'à la bêtise, ou saisissantes jusqu'au dégoût. » Comme vous êtes distingué, cher monsieur! Comme vous êtes saint! Comment se fait-il que vous ne soyez pas déjà canonisé? Jamais il ne me viendra à l'esprit de reconstituer ce que fut votre vie privée, mais vous avez vraiment le dégoût bien facile. Quelle importance vous attachez, du moins pour autrui, à l'observation des 6ᵉ et 9ᵉ commandements! Vous avez peut-être lu cette phrase de Joseph de Maistre : « Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin : je ne l'ai jamais été, mais celle d'un honnête homme est abominable. »

Plus compréhensif, Schérer n'en disait pas moins de Flaubert : « Son livre n'est pas un roman : ce sont des mémoires. (...) A force d'être réel, il cesse de nous intéresser. » Nous, qui? Parlez donc pour vous. Saint-René Taillandier écrit : « Un pessimisme qui enveloppe la création et le créateur, une misanthropie qui renferme, implicitement au moins, une sorte d'athéisme, telle est la philosophie de ce livre. » Ce reproche imbécile de pessimisme, on le retrouve souvent, même de nos jours, mais voici d'autres boniments.

Un illustre critique, qui a si bien laissé un nom que nul ne le connaît, Amédée de Cesena, regrette que Flaubert ait trop parlé politique. « Ce n'est pas pour y retrouver les déclamations des réunions publiques que les femmes lisent un roman. » Je voudrais mettre ici cent points d'exclamation. Le romancier doit être un roucouleur de... romances. Hors de là, point de salut. En vertu de quoi les femmes feraient-elles autorité en matière d'esthétique? Seraient-elles de pures artistes? George

Sand, grande amie et admiratrice de Flaubert, lui écrivait : « Les jeunes gens disent que *l'Education sentimentale* les a rendus tristes. » Quel événement! S'il en fut ainsi, c'est qu'ils n'y ont rien compris. Et voici Edmond de Goncourt : « Le type (de Frédéric) ne plaira pas aux femmes. » Encore? quel argument! Charles-Louis Philippe, que rien ne prédisposait à comprendre ni à aimer Flaubert, écrivait, à 23 ans : « Je viens de lire *l'Education sentimentale* de Flaubert, que je ne connaissais pas. Mais c'est à s'en rouler par terre, de désespoir! » Allons! Calmons-nous, et demandons-nous si l'intelligence et la sensibilité de Flaubert ne valent pas largement les nôtres, et s'il n'avait pas le droit de leur donner libre issue.

Il y a aussi les érudits, qui feraient mieux de s'en tenir à leur spécialité, à qui certains libraires feraient mieux, eux-mêmes, de ne pas confier le soin d'éditions dites savantes. C'est le sort qui est échu à *l'Education,* voilà un peu plus de dix ans. Un ancien élève de l'école des Chartes fit le travail. Je sais bien que tous les titres officiels imposent au public : Flaubert n'eût pas manqué d'en rugir, et il aurait eu raison. L'on peut être artiste et n'avoir aucun goût pour l'érudition, ce qui ne fut point le cas de Flaubert. On peut aussi être érudit et n'avoir à aucun degré le sens de l'art littéraire, ce qui est le cas d'une invérifiable quantité d'hommes de science. C'est normal. C'est légitime. Du moins, que ces messieurs, si susceptibles dès qu'on pénètre sur leurs terrains, si prompts à relever erreurs, ou simples peccadilles, ne se mêlent point de parler art. Je retrouve, dans la *Notice,* les reproches, plus que superflus, d'amer pessimisme, de pessimisme général, d'ironie féroce. J'y vois Thureau-Dangin victorieusement comparé à Flaubert, comme si Thureau-Dangin était un artiste! J'y vois les allégations de Du Camp citées comme faisant foi. J'y lis que « Flaubert manquait absolument de sens politique », que, dans *l'Education,* « il y a aussi bien des lacunes ». J'attends que l'école des Chartes les comble, en un style égal à celui de l'auteur. Des commentaires, des notes, rien qui n'ait trait à l'histoire, rien qui effleure, même de loin,

l'esthétique : l'œuvre d'art est inexistante pour l'école des Chartes.

Hors et au-dessus de toutes ces critiques inutiles, qu'est-ce donc qui fait la haute et unique valeur de ce livre?

C'est, d'abord, que, de toutes les données dont la vie le fournissait, Flaubert a su faire matière d'art, même la politique, et voilà ce que ne sentiront jamais chartistes et autres, qui s'appellent légion. Tout s'est fondu dans le double creuset de l'intelligence et de la sensibilité de Flaubert. Tout et tous y sont amenés au même ton et pareillement stylisés.

On n'y voit pas de ces morceaux de bravoure qui font ronde-bosse dans *Madame Bovary* comme dans *Salammbô :* la noce normande, les comices, la représentation au théâtre de Rouen; ils sont trop nombreux dans *Salammbô* pour qu'on puisse les indiquer. Ce sont des descriptions d'une infinie délicatesse, qu'il s'agisse de paysages de Paris, de Creil, de Fontainebleau, ou d'intérieurs. Flaubert a laissé la « grande machine » à la Delacroix pour la manière, précisément, de l'école de Fontainebleau; il « écrit » même telles natures-mortes à la Chardin. Le repas chez Frédéric : « Les lames des couteaux neufs reluisaient près des huîtres », etc.; le repas chez Mme Dambreuse : « Une dorade s'allongeait, le museau tendu vers un quartier de chevreuil », etc. Partout, les couleurs sont moins crues, les phrases, moins sonores, les mots rares, plus rares, si bien qu'on serait tenté d'oublier qu'on lise du Flaubert. Pourtant, on ne s'y trompe pas : c'est bien encore lui, lui toujours, mais qui a créé une note nouvelle, qui rectifie ses « cadences » antérieures. Il y en a de fort belles dans *l'Education,* et trop nombreuses, là aussi, pour que je n'en cite que quelques-unes.

C'est que nous sommes, ici, sur des plateaux moyens, et dont la terre est soigneusement ameublie. Une œuvre d'art ayant sa beauté intrinsèque, indépendante du sujet, ce qui fait sa valeur, ce ne sont ni les péripéties, ni l'ardeur des passions, ni l'éminence des personnages. On a dit, à propos de ce roman, que « nulle part une passion ne

s'épanouira complètement, et c'est pour cela qu'aucun de ses types, malgré l'acuité d'observation de l'écrivain, n'atteindra à la cruelle grandeur d'un père Goriot ». C'est la vérité même. Elle est à l'avantage de Balzac : elle n'est pas au désavantage de Flaubert, car, si *la Comédie humaine* vaut par *l'intensité,* — du moins dans ses livres capitaux, — l'œuvre de Flaubert vaut par sa *densité,* et qui est telle qu'on n'en trouverait l'équivalence dans aucune autre littérature, alors que l'intensité d'un Dostoïevsky prime parfois celle d'un Balzac. C'est Dumas fils, je crois, qui a dit de Flaubert, et je cite de mémoire : « Un géant qui abat une forêt pour faire une boîte. » Il faudrait rectifier par « des centaines de milliers de boîtes », et dire que, d'un arbre, Flaubert n'utilisait que le cœur, parfois l'aubier, et qu'il n'abattait que des *bois durs.* Voilà ce que ne comprennent pas ceux qui sourient de ses veilles forcenées. S'il n'en était sorti que des livres égaux aux plus grands, qui furent écrits d'un trait, — je m'entends bien, — on pourrait dire que Flaubert n'avait pas le don, mais l'affaire est tout autre. S'il a travaillé avec un tel acharnement, c'est que — les dialogues exceptés, et encore! — il n'a pas voulu livrer une seule boîte, un seul paragraphe, qui ne contînt son maximum de substance.

Même chez lui l'intensité existe, mais d'une autre espèce, évidemment, que chez les grands romanciers qui ont laissé courir leur plume. Elle provient, chez eux, de ce que l'action se concentre brusquement pour jaillir, de même que sur un point d'une plaine surgit une montagne; et il y a, de ce point de vue, tels grands romans qui forment massifs où les sommets sont nombreux. Grand écrivain, Flaubert n'aimait que les sommets; grand romancier à sa manière, qui est unique, il ne pouvait s'en satisfaire. C'est surtout dans *l'Education* qu'il les a arasés, à son corps défendant. Nous y sommes sur des plateaux d'altitude moyenne, mais on sent qu'ils se prolongent idéalement en hauteur, et il me semble d'une facilité élémentaire de les reconstituer en ce sens.

Pour facile qu'elle fût, cette reconstitution serait con-

traire au vœu intime de Flaubert, qui a voulu faire large, grand et haut, par le truchement de personnages que trop de gens estiment, non seulement ordinaires, mais ratés. Il y a là péché mortel contre l'esprit, c'est-à-dire contre l'esthétique. Tel peut devenir héros de roman, qui dans la vie brute n'est qu'un pauvre bougre : cela dépend du dynamisme que lui insuffle son père littéraire. Ratés dans un roman! Quel reproche puéril! Comme s'il n'y avait que des réussites dans la vie brute! Comme s'il était permis de conclure du cas des personnages au cas du romancier! Il ne faut pas moins de talent — de génie, à l'occasion, — pour décrire des gens malchanceux, que d'autres à qui tout sourit. D'un point de vue parallèle, il m'est arrivé, jadis, de ne point admettre que Mme Arnoux n'aille pas au rendez-vous décisif qu'elle a accepté. Je me disais : « Quelle prude! Quelle sotte! » Malgré moi, je lui associais Flaubert, son créateur responsable. Je concluais du cas de l'héroïne au cas du romancier. Je ne sentais pas que cet épisode capital — qu'il soit déterminé par le croup d'Eugène ou par tout autre incident, — est beaucoup plus fort qu'un autre, où l'on verrait Mme Arnoux rejoignant Frédéric. C'est *le cœur du bois dur.* Laissons au démiurge qu'est le romancier liberté entière de créer ses personnages conformément à son optique personnelle. L'intensité de l'*Education,* non seulement est toute en profondeur, mais il y a peu de pages où elle n'affleure à ras de cette altitude moyenne. S'il n'y a pas de sommet évident, je n'y vois point, par contre, une seule de ces vallées, parfois désertiques, que m'obligent à traverser Balzac, Dostoïevsky, Dickens, et tels autres. Il en résulte une impression de sérénité, d'assurance, de force concentrée et massive, qui préside aux pensées, aux actes les plus ordinaires en apparence, et qui leur confère une ample et haute signification.

Cette intensité s'affirme avant tout dans le thème central, qu'indique et commande l'épithète « sentimentale » jointe à « l'éducation ». Flaubert le développe et l'orchestre sans fracas de cuivres, simplement avec les cordes et les bois, mais quelle plénitude! Pour emprunter à l'or-

gue une autre comparaison, je dirais qu'on n'entend que les jeux de fond, les anches inutilisées. Pas un grand cri, hormis, vers la fin de la symphonie, la déclaration de Frédéric à Mme Arnoux. Ce n'est point sur ces plateaux insensibles à la tempête qu'un drame romantique se dénouera par le fer, par le feu, par la mort de l'amant fatal et de « l'ange » ou de la « lionne ». Mme Arnoux et Frédéric vivent bourgeoisement, l'une en Bretagne, l'autre à Paris, où ils ne mourront que de mort naturelle, dans l'hiver de leur double existence, survivant à l'automne de leur amour insatisfait; mais le printemps et l'été en sont incomparables. Dans aucun autre roman je n'en trouve l'égal, quant à l'expression, quant à l'inutile et gratuite persistance. C'est là, mieux encore que dans *René,* qu'on voit un jeune homme « enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de *son* cœur ». C'est là qu'il est précipité du haut de l'enthousiasme au fond du désespoir, qu'il remonte des creux aux cimes, pour recommencer quasi sans interruption, avec une constance et une ardeur telles, jusque dans la négation et dans l'ironie, qu'on se dit que Flaubert avait d'inépuisables réserves de sentiment. Là, non seulement il s'est filtré lui-même, mais il a filtré le romantisme et *la Comédie humaine.* Il n'en a gardé que l'essence, dédaignant les accidents romanesques.

Sainte-Beuve a remarqué que Chateaubriand eut trois manières. « Tandis que les talents d'effusion, comme Lamartine, vont se versant de plus en plus et abandonnent les rênes, les artistes comme Chateaubriand se resserrent jusque-là que chaque trait devient heurté et cassant. Telle est la loi naturelle, et comme la formule de cette courbe fatale que décrivent les talents. Fontenelle l'a remarqué déjà à propos du grand Corneille : « Ceux qui ont de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère, contractent aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur. » On peut dire de Flaubert qu'il en eut quatre : ses essais de jeunesse que résume *la Tentation,* puis *Madame Bovary* et *Salammbô,* puis *l'Education,* enfin, les *Trois contes* et *Bouvard et Pécuchet.* Sa troisième manière équivaut à la deuxième de Cha-

teaubriand, qui, « plus sobre, plus définie, dans laquelle il atteint au classique de son génie, est celle des *Martyrs.* » Hélas! Des épisodes entiers de ce poème ne sont plus que feuilles mortes, alors qu'il n'y a pas une ligne de *l'Education* où la vie ne frémisse encore, mais je sais fort bien que les amours d'Eudore et de Velléda dépassent les plateaux de moyenne altitude.

Je n'en insiste pas moins sur la troisième manière de Flaubert, que je tiens pour la plus parfaite du point de vue du style, et il a dit tant de fois que, forme et fond, c'est tout un pour lui! En 1853, il écrivait à Louise Colet : « Peut-être trouverai-je, un jour, un bon *motif,* un air complètement dans ma voix, ni au-dessus, ni au-dessous », et : « Rien de ce livre (*Madame Bovary*), n'est tiré de moi; jamais ma personnalité ne m'aura été plus inutile. Je pourrai peut-être, par la suite, faire des choses plus fortes (et je l'espère bien)... » Je ne doute pas que, ce « bon *motif* », ce ne soit celui de *l'Education,* que, ces « choses plus fortes », ce ne soit là qu'elles sont groupées. Je ne doute pas que ce ne soit là que Flaubert ait donné sa mesure, qui est immense. A leur gré, d'autres la prendront dans tel de ses autres livres, pour les grandes phrases, pour les descriptions, pour les personnages mythiques, et je ne dis point qu'ici ni là elle soit médiocre. *Quot capita, tot sensus.* L'adage s'applique à Flaubert isolé, qui est divers, multiple, « plusieurs ».

Il fut lui-même, intégralement, lorsqu'il se mit en scène — avec quantité de nuances imaginées, mais plus que plausibles, — sous le nom de Frédéric Moreau. Il avait dit : « Madame Bovary, c'est moi. » Il aurait pu dire avec plus de force encore : « Frédéric, c'est moi, et, madame Arnoux, c'est toutes les femmes que j'aime, que j'ai aimées, dont je rêve, ou dont j'ai rêvé. » Ces réflexions seraient inutiles si elles n'étaient appuyées par une réussite d'art telle que *l'Education.* Qu'elle ne s'impose pas au vulgaire, c'est un criterium décisif. C'en est un autre, que l'élite s'y attache de plus en plus, — hé! oui, que voulez-vous! Le nivellement par le bas ne l'a point supprimée, — tout en ne méconnaissant pas d'autres belles

formes nouvelles, mais la nouveauté d'aujourd'hui — qui deviendra elle-même d'hier, — n'entame en rien celle d'avant-hier. Les grandes œuvres recèlent des forces de vie qui leur permettent de ne pas vieillir. Il se vérifie même qu'elles ne paraissent jamais aussi jeunes, aussi neuves, que longtemps après qu'elles sont nées.

HENRI BACHELIN.

SCIENCE ET SECTARISME

—

Si les religions ont toujours gardé un fond de dogmes intangibles dans leur principe, quoique susceptibles pourtant d'une certaine évolution dans leur interprétation, la philosophie a été en butte à plusieurs tendances et, comme science de l'esprit, elle a oscillé constamment entre la religion et la science pure. Jadis, elle se tenait plus étroitement en rapport avec la religion, sans négliger pourtant les connaissances exactes, et elle était arrivée à cette heureuse harmonie qui constituait la « sagesse » antique. Mais, lorsque la science arriva au développement que l'on connaît, elle prit nettement parti pour elle et, non contente de chercher à adapter des systèmes à ses découvertes, elle lui emprunta même sa méthode de travail.

La philosophie du XVIIe siècle, déjà, tendait à appuyer les découvertes de la physique faites au temps de la Renaissance : celles de Képler et de Galilée notamment. Puis vinrent Descartes, Leibnitz et Spinoza, qui préparèrent les voies au cartésianisme étriqué qui s'épanouit au XVIIIe siècle avec des philosophes comme Helvétius, Cabanis, Charles Bonnet et d'autres. Il n'est pas dans nos intentions de suivre la pensée philosophique durant les derniers siècles; nous voulions simplement attirer l'attention sur le parallélisme qui s'est fait de plus en plus étroit, ces derniers temps, entre la pensée scientifique et la pensée philosophique, celle-ci exerçant sur celle-là une influence profonde.

Ainsi, en même temps que la religion, qui avait été le grand soutien moral de la masse depuis toujours, perdait une partie de son autorité, la science, de plus en plus,

gagnait du terrain et, étayée par la philosophie, donna naissance à une véritable croyance à forme mystique qui s'appela le matérialisme.

Les découvertes réellement sensationnelles que les savants donnèrent à l'humanité remplirent celle-ci d'un immense espoir. On allait enfin comprendre, pensait-on, l'incompréhensible; et, si belles étaient les promesses, qu'on se hâta de se débarrasser au plus vite de tout ce fatras de vieilles idéologies, parfaitement ridicules devant une science qui allait tout expliquer; on rougit même d'avoir eu la naïveté de les croire.

Le temps n'est pas bien loin encore où Metchnikoff écrivait :

Une fois que l'on aura accepté que ni les religions, ni les systèmes de philosophie métaphysique, ne peuvent résoudre les problèmes du bonheur humain et que la science positive est capable d'accomplir cette tâche, on aura supprimé les obstacles qui entravent les progrès de l'humanité (1).

S'il restait quelque doute dans l'esprit de l'élite du monde savant sur la toute puissance de la science, le vulgaire, pas plus que l'homme moyen d'ailleurs, n'avaient ces scrupules. On crut de bonne foi que la science allait gouverner le monde, lui expliquer les origines et les fins dernières de l'homme et, par surcroît — car là est toujours le grand problème — lui apporter le bonheur.

Notons en passant que, contrairement à ce que pensent certains, le développement des sciences dites exactes ne semble pas être né du développement de l'intelligence et d'un besoin d'élévation morale, comme le fut la sagesse antique, science purement synthétique. Il paraît plutôt être issu — en ce qui concerne nos pays du moins — des besoins de sociétés surpeuplées, confinées sur des terres trop exiguës où la lutte pour la vie s'exerçait avec une âpreté terrifiante, et coïncidant avec un stade d'activité créatrice, le passage dans quelque « climat cosmique », selon l'expression imagée de Maeterlinck. A

(1) *Etudes sur la Nature humaine*, Paris, 1905, p. 380.

ces sociétés, il fallait des machines pour produire davantage et lutter contre la concurrence; il fallait des moyens de transport rapides pour rivaliser de vitesse avec l'adversaire dans les échanges, des distractions de plus en plus originales pour contrebalancer l'excès du travail et, également, des remèdes aux maladies de plus en plus nombreuses créées par des conditions de vie contre nature.

Jusque-là, les connaissances humaines ne reposaient pas sur des bases absolument indiscutables. On se les transmettait de générations en générations, mais bien des phénomènes demeuraient inexpliqués, bien des croyances indémontrées. Quand on eut enfin des données exactes, quand on put à volonté recréer un phénomène, quand on put, par le calcul, prévoir exactement et sa marche, et son issue, l'esprit humain ne connut plus de bornes à son orgueil.

On commença, par une réaction instinctive, par mépriser tout ce qu'il était impossible d'expliquer dans les laboratoires : premier acte de sectarisme. Puis, on se lança à corps perdu dans la recherche et, comme l'étendue des connaissances devenait de plus en plus considérable, comme une vie entière de travail n'était plus suffisante pour assimiler une science, on la sectionna en autant de parties qu'il était nécessaire pour en rendre l'étude possible. Chacun se spécialisa dans une branche infime où, pour arriver à découvrir encore et toujours — puisque tel était le but — il se consacra exclusivement.

Dès lors, cloisons étanches non seulement entre les sciences générales, mais même entre les branches voisines d'une même science. Prenons par exemple la médecine, et plus spécialement la chirurgie. Cette branche acquit pendant la guerre un tel développement qu'elle en était arrivée à s'isoler presque complètement de la médecine générale. Indispensable dans certains cas, elle crut pouvoir résoudre tous les cas par le bistouri et s'écarta dangereusement des principes généraux, ignorant les découvertes qui n'intéressaient pas directement sa technique opératoire.

Bien mieux, dans cette science de la médecine, nous assistons à la co-existence côte à côte et pourtant sans rapport aucun, de deux méthodes totalement différentes dans leur principe : l'allopathie et l'homéopathie : l'une étant officielle et l'autre pas; la plus ancienne continuant systématiquement à ignorer la plus jeune. Toutes deux obtiennent de bons résultats : pourtant, nombre de médecins allopathes, même parmi les maîtres, continuent à mésestimer leurs confrères homéopathes, et la généralité observe vis-à-vis d'eux une réserve polie un peu méprisante.

La biologie ne voulut à un moment connaître que la chimie et ce n'est que récemment qu'elle dut ouvrir largement ses portes à la physique. Cette dernière, de même, ne comprit que fort tard, quand elle arriva à la structure intime de l'atome, la valeur des hautes mathématiques comme élément d'hypothèses.

Bien loin de nous la pensée de mettre en doute, si peu que ce soit, la valeur de la science, ou même de porter atteinte le moins du monde à son prestige. La science est une création de l'homme qui montre, mieux que tout raisonnement, les hauteurs que peut atteindre l'esprit humain et ses destinées transcendantes, par cet élan admirable de recherche par quoi l'homme se hausse bien au-dessus de sa matérialité commune.

Mais la science doit rester aux savants. Disons plutôt que la vraie science doit rester aux vrais savants, car il y a science et science, comme il y a savant et savant.

Ce n'est pas le développement des sciences exactes qu'il faut incriminer. Il a fait naître un enthousiasme générateur d'efforts qui a porté à son paroxysme l'avidité de connaissance. On doit reconnaître, d'ailleurs, qu'à certains moments, les conquêtes du matérialisme semblaient être si pleines de promesses qu'elles excusaient un peu la foi aveugle qu'elles suscitaient : témoin le système des localisations cérébrales entrevu par Broca et Charcot, et qui semblait être le couronnement de la doctrine. Il ne tendait, en effet, à rien de moins qu'à prouver que l'esprit humain était réellement « créé » par la

matière. Cet enthousiasme est une nécessité de l'esprit humain. On le retrouve à la source de toutes les grandes idées. Il constitue ces étincelles qui jaillissent, à de trop rares intervalles, sur le chemin de la connaissance, comme autant de stimulants qui régénèrent les esprits fatigués. Dans l'obscurité où l'humanité piétine, elles éclairent d'une lueur fulgurante une voie nouvelle dans laquelle se ruent les chercheurs. Le chemin est parfois sans issue et il faut alors revenir en arrière, car l'humanité ne progresse que par rythmes. Qu'importe : les erreurs sont souvent aussi fécondes que les vérités. Ces incursions dans un domaine nouveau ne vont jamais sans quelque progrès; elles sont toujours riches d'expériences, et ce serait parfait si elles restaient dans le petit cercle des intelligences qui les ont faites, entre les mains d'une élite qui sait rapidement en dégager les données essentielles et qui a vite fait d'en sonder toute la vanité.

Il n'en est pas ainsi malheureusement. La vulgarisation des sciences a tôt fait de s'emparer d'une hypothèse et de la divulguer en la déformant souvent, et toujours en la dépouillant de cette réserve prudente dont l'entoure le vrai savant. Il s'ensuit que la masse prend souvent pour des vérités incontestables des hypothèses encore invérifiées dont elle cherche tout de suite le but utilitaire. C'est une des raisons pour lesquelles les Anciens ne voulaient pas que les vérités importantes fussent livrées à tout le monde.

Cette union trop étroite entre le savant et la société avide de nouveautés, qui attend anxieusement de ses découvertes une satisfaction à ses appétits matériels, a parfois pour effet de détourner celui-ci de la recherche patiente et désintéressée, et de l'enferrer dans une voie où, dégagé de cette passion utilitaire, il n'aurait pas songé à s'attarder.

Elle a même contribué à créer une catégorie de savants que nous pourrions qualifier de « savants utilitaires », par opposition aux « savants créateurs ». Cette sous-élite, vite déformée par les appétits qu'elle doit satisfaire, est un des agents les plus actifs de la déformation des con-

ceptions issues d'esprits supérieurs : déformation qui s'applique aussi bien à l'essence qu'au but.

Il y a des gens qui s'entichent d'une idée, remarque Henri Poincaré (2), non parce qu'elle est juste, mais parce qu'elle est à la mode; ceux-là sont de terribles destructeurs, mais ce ne sont... j'allais dire : ce ne sont pas des savants, mais je m'aperçois que beaucoup d'entre eux ont rendu de grands services à la science: ils sont donc des savants, mais ils ne le sont pas à cause de cela, mais malgré cela.

L'espérience matérialiste, issue de cette fausse conception des sciences, est devenue, grâce à ces tendances, une sorte de religion. Aux dogmes prétendus révélés, elle a substitué l'espoir d'un dogme construit pierre à pierre et réellement créé par l'intelligence humaine.

Voilà où réside le danger. La science est tombée de plus en plus dans le domaine du vulgaire, et d'autant plus facilement que les progrès de la démocratie poussent toujours plus à la disparition progressive des élites. La tendance moderne à absorber les élites en vertu d'un principe égalitaire mal compris et exagéré qui a horreur de tout ce qui dépasse et qui coupe infailliblement les têtes qui ne sont pas du gabarit fixé, a asservi les esprits créateurs qui, consciemment ou inconsciemment, ne travaillent plus que pour les besoins matériels des peuples. Tous ces besoins, du reste, ne sont pas condamnables; il en est même des plus élevés, tel celui de guérir et, parmi toutes les sciences, la médecine est l'une des plus admirables. Le but noble de la science n'en reste pas moins la recherche de la vérité en vue du perfectionnement et du bonheur de l'humanité : par là, il est plus moral que matériel.

Au service de la masse, beaucoup de penseurs ont perdu cette liberté d'esprit, cette fantaisie féconde qui est le propre du génie. Solidement maintenus par l'utilitarisme, emportés eux-mêmes par la passion de leurs recherches, ils se sont spécialisés. Chacun, selon ses préférences, a

(2) *Dernières Pensées*, p. 240.

voulu faire tenir le monde dans sa cornue, sous son microscope ou dans ses équations. Il s'est entouré de cloisons étanches au point de mésestimer les travaux de ses collègues. Chacune des branches de la pensée s'est strictement confinée dans ses propres frontières et s'est interdit toute incursion dans le domaine de ses voisines. Il en est résulté un rétrécissement qualitatif des intelligences qui explique cette propension naturelle du savant à tout subordonner au point de vue qu'il a approfondi.

Ce n'est pas des sciences exactes qu'il faut se plaindre : elles représentent les bases encore incertaines certes, mais tout de même solides de la connaissance. Ce qu'il faut déplorer, c'est l'éclosion, qu'elles ont suscitée, de cet esprit follement analytique et sectaire qui a fait table rase de toutes les connaissances acquises avant lui et qui, comme le dit justement Bergson, « a empêché de naître certaines sciences, excommuniées par avance au nom de je ne sais quel dogme (3) ». Cela n'est pas, à proprement parler, la faute de la science, mais de sa liaison trop absolue avec la masse qui l'a divinisée contre sa volonté, et de l'influence néfaste d'une fausse élite qui a mal compris son principe, déformé ses enseignements et qui l'a érigée en doctrine universelle, la substituant, d'un seul coup, à tout un passé d'expérience, alors qu'elle n'était qu'une partie seulement de la connaissance.

Derrière l'élite supérieure, le savant pur, il doit toujours exister une élite secondaire dont le rôle, pour être moins brillant, n'en est pas moins utile. Il consiste à recueillir, à condenser, à digérer en quelque sorte les théories nouvelles, à en arrondir les angles parfois trop aigus et à les incorporer à la masse des connaissances dans la mesure où elles constituent des éléments utiles au progrès tant spirituel que matériel.

Cette élite secondaire, intermédiaire entre celui qui conçoit le général et celui qui applique le particulier, ne tient plus son rôle. Désaxée par cette œuvre destructrice qui, par abstractions successives, a éparpillé tous les éléments du problème et qui se trouve maintenant dans

(3) *Les Deux Sources*, p. 338.

l'impossibilité de les réunir, perdue dans la masse des connaissances à acquérir, n'ayant plus le temps ni le goût de les passer au crible de l'expérience et de la raison, elle a tiré, de résultats insuffisamment certains, des déductions trop hâtives dont la masse s'est emparée avidement et d'où elle a immédiatement sorti des systèmes; car la science ne l'intéresse que par les généralisations qu'elle permet.

A la pratique, ces systèmes se sont révélés faux. Il n'en pouvait être autrement de constatations particulières érigées en doctrine générale avec d'autant plus de violence que, privés des soutiens moraux d'une foi, les esprits, avides de directives, avaient abandonné leurs croyances millénaires et avaient mis tout leur espoir dans une nouvelle religion, la religion de la matière, dont ils laissaient à la science le soin d'établir les preuves et de créer le dogme.

Ainsi, le grand défaut de la science actuelle, de la science vulgarisée — car encore une fois, les vrais savants ne sont pas tombés dans ces excès — c'est que, dans sa fièvre de l'analyse, elle a perdu le sens de l'universel et du général; elle s'est égarée dans le labyrinthe du détail et elle s'est figuré trouver les lois premières de l'être dans quelque élément infime de son ensemble. Si ce travail de dissection fut utile en nous permettant de mieux connaître bien des mécanismes ignorés, et peut-être surtout en nous montrant, à maintes reprises, l'arbitraire et le conventionnel de ses méthodes, il est regrettable que, latéralement à cette recherche féconde, la science, non pas celle qui veut seulement « savoir », mais la vraie, celle qui veut aussi « comprendre », n'ait pas synthétisé, au fur et à mesure, toute nouvelle découverte et ait perdu le sens de la mesure en se désintéressant de l'expérience des temps et de l'ensemble de vérités synthétiques que les grands esprits ont dégagé, depuis qu'il y a des hommes qui pensent, et qui surnage à toutes les tempêtes avec des périodes de brillant éclat, d'autres d'obscurité.

Du domaine de la science, la spécialisation à outrance passa dans le domaine industriel et commercial, et d'au-

tant plus aisément que là elle répondait à un réel besoin. Les applications pratiques des découvertes scientifiques nécessitaient un personnel apte à diriger les machines toujours plus compliquées qu'elles mettaient en service. Le commerce lui-même, en lutte avec une concurrence effrénée, exigea des hommes des connaissances plus étendues dans chacune des branches de son activité; et c'est ainsi que, petit à petit, la méthode de la spécialisation excessive s'est emparée de toute la société jusqu'aux couches les plus basses, rétrécissant partout le jugement, rapetissant l'intelligence, amenant la généralisation d'un esprit sectaire étroit et détruisant le bon sens clairvoyant des masses. Les difficultés de l'existence, l'âpreté de la lutte pour la vie et les conditions avilissantes nées d'une industrialisation aveugle, n'ont fait que faciliter cet amoindrissement des intelligences. Car le sectarisme, au point où nous le constatons aujourd'hui, est le signe infaillible d'un niveau inférieur d'intelligence générale. Et, si l'on ne peut pas affirmer que l'intelligence générale a rétrogradé, on peut dire qu'elle n'a pas évolué en rapport avec le degré de connaissances de ses élites — ce qui revient au même d'ailleurs, car tout ce qui n'avance pas sur l'échelle de l'évolution rétrograde obligatoirement.

Est-ce la rançon du progrès que ce qui le détermine doive un jour l'enrayer? Peut-être. En tout cas, ce déplorable état d'esprit que la science moderne a involontairement contribué à créer, elle paraît peu soucieuse de chercher à y remédier. Est-ce parce qu'elle n'a pas suffisamment conscience de ses responsabilités dans l'état de choses actuel, ou qu'elle se rend imparfaitement compte du rôle de Providence qu'on lui a fait jouer? Sans doute. La vraie science vit trop souvent au-dessus du plan humain. L'autre, sa caricature, ne sait pas sortir de ses horizons bornés.

D'ailleurs, pourrait-elle maintenant redresser le gouvernail? Les masses n'obéissent qu'à un idéal mystique et, si l'inquiétude des esprits met actuellement en danger l'équilibre des sociétés, c'est que le dieu qu'on avait installé dans les laboratoires n'a pas suffisamment prouvé sa

toute-puissance. Que la situation actuelle dure quelque temps encore, et les exploiteurs de la crédulité publique proclameront stupidement, comme quelques-uns ont déjà osé le faire, la « faillite de la science » et édifieront à sa place un autre « veau d'or ».

Cependant, malgré cela, la science peut encore se reprendre. Son prestige est toujours grand; mais la réforme à accomplir est de taille. Il s'agit de réhabiliter la synthèse comme méthode de connaissance, à côté et sur le même pied que l'analyse; il s'agit de limiter le champ des investigations aux possibilités que l'on a de les incorporer immédiatement dans le grand livre du savoir, où il n'y a pas de place pour des vérités contradictoires et où tous les chapitres doivent concourir à élaborer *une* conclusion.

Sans doute, il serait exagéré de dire que la science actuelle n'utilise pas la synthèse. Toutes ses découvertes importantes sont faites de synthèses, mais de synthèses restreintes : les unes n'englobent que les recherches d'une spécialité très circonscrite; d'autres unissent plusieurs branches d'une même science; les meilleures essaient timidement d'établir des rapports entre plusieurs sciences. Cela est insuffisant : l'esprit de fond reste, toujours et avant tout, analytique. Le savant, en général, a peur de la synthèse parce qu'il connaît l'incertitude de ses bases, et qu'il ne connaît que *ses* bases. Il faut qu'il ouvre largement son intelligence à toute connaissance. En dehors de la cellule qu'il examine au microscope, il y a l'organe auquel elle appartient, puis le corps entier dont elle assure la vie. Ce corps n'est pas lui-même un élément indépendant : il abrite des élans, des aspirations et de multiples forces psychiques qui ont une influence considérable sur son fonctionnement; enfin, par une trame ténue de liens invisibles, il participe à la vie d'innombrables autres organismes et de l'univers entier. On ne peut pas connaître véritablement cette cellule en la dissociant d'un quelconque de ces éléments. Lier hardiment les éléments principaux des diverses sciences, accepter *a priori* et jusqu'à preuve du contraire tout ce qui « est »,

reconnaître l'esprit aussi bien que la matière, accepter le sentiment, faire une place à la volonté et ne jamais détruire ce que l'expérience des siècles a créé, mais seulement le modifier, le perfectionner, c'est faire des synthèses qui ne seront pas « la vérité » bien sûr, mais qui seront fécondes parce qu'elles participent d'un Tout qui tend vers l'unité.

En comprenant la valeur de l'esprit synthétique, créateur des intuitions géniales, et en lui permettant une place beaucoup plus large dans son domaine propre, la science donnerait un exemple qui serait rapidement suivi. Si elle ne l'ose, d'autres s'en chargeront et ce sera à son détriment. Si elle y consent, c'est toute une impulsion nouvelle qui serait donnée aux nouvelles générations : de l'air, des idées larges, moins de matières à emmagasiner, mais plus de qualité, moins d'axiomes tout faits, mais plus de réflexion. Les indispensables qualités morales qui seules assurent la cohésion et le bonheur relatif d'une société, ne seraient plus refoulées par des principes doctrinaires, infusés dès l'école et qui avaient l'inconcevable prétention de vouloir nous faire croire que, pendant des millénaires, le monde avait vécu dans les ténèbres et que la vérité allait enfin répandre grâce à eux le bonheur sur l'humanité. Ces principes se sont, à l'expérience, révélés incapables de former la conscience de l'ensemble de la société; il n'y a qu'à jeter un regard sur la mentalité actuelle pour s'en convaincre. Il n'est que temps d'aérer les jeunes esprits qui feront les générations de demain, si l'on ne veut pas que nos civilisations périssent étouffées sous le poids d'un savoir stérile, destructeur d'intuition, de logique courante, de simple sens commun. Après la griserie naïve du début, la science commence à atteindre les sommets où elle perçoit ses limites et où elle entrevoit des horizons nouveaux; elle ne doit plus hésiter à réformer loyalement ses méthodes d'enseignement pour nous délivrer du sectarisme, de l'intolérance, de l'incompréhension et de l'amoralisme dans lesquels nous étouffons.

ROGER MUNSCH.

CHARS ET ANTI-CHARS

—

I. L'EXPÉRIENCE ESPAGNOLE

Par la plume autorisée de Jacques Bardoux, le journal *Le Jour,* du 26 mai dernier, nous a fait des révélations précieuses, sur les enseignements techniques de la guerre d'Espagne. Ses précisions auraient d'autant plus de poids qu'elles émaneraient d'un officier allemand, chargé par son gouvernement de suivre la guerre, pour y juger, dans l'action même, de la valeur des nouveaux matériels militaires.

A vrai dire la plupart de ces informations avaient déjà filtré dans la presse, mais jamais avec autant de précision et de force. Il est donc utile de les noter et d'en faire notre profit.

« Il est vraiment permis d'affirmer, — dit l'expert allemand — que la défense contre tanks a été plus développée et perfectionnée d'une manière plus rapide et plus effective que le tank lui-même. »

Chaque fois que les tanks se sont trouvés en présence de canons anti-tanks de 20 millimètres et au-dessous,.. « ils ont été détruits ou immobilisés, avant de pouvoir atteindre leurs objectifs »...

Des tranchées larges et profondes ont paralysé l'action « des tanks allemands de huit tonnes. »

« L'avion de chasse s'est révélé beaucoup moins efficace que dans le passé; et chaque fois que de modernes avions de bombardement se sont trouvés en contact avec des avions de chasse, ils ne leur ont pas été inférieurs...

« En revanche les bombardements sur des objectifs de moins de 600 mètres de long et 200 mètres de large — ponts, batteries — même effectués avec courage à basse altitude restent sans effets. »

Que conclure de ce rapport technique, dit M. Jacques Bardoux, sinon que l'armée allemande n'est pas au point?

Ses tanks doivent être modifiés; son artillerie anti-tanks doit être allégée; son aviation de bombardement est inférieure; sa chasse surestimée...

Impossible, dans ces conditions et pendant quelque temps encore d'entamer une opération de force... en Bohême ou ailleurs...

§

La guerre d'Espagne a donc cette conséquence imprévue d'éloigner de nous la menace allemande, le matériel allemand expérimenté dans la péninsule s'étant révélé inefficace.

On peut ajouter que si le *matériel* n'a pas la puissance escomptée, la valeur du *personnel* reprend de l'importance. Or, *le soldat français* de la Brigade internationale marxiste montre chaque jour que notre combattant n'a pas perdu ses qualités depuis vingt ans, — quel que soit le drapeau sous lequel il sert, — et qu'il reste le *premier* guerrier du monde. Cela aussi, les Allemands ont pu le constater; et les deux arguments, matériel et personnel, s'ajoutent pour freiner la guerre.

Seulement retarder l'attaque n'est pas y renoncer; à nous de profiter du retard en tenant compte de l'expérience.

Il n'est pas inutile d'appuyer ici sur l'impuissance de l'aviation à finir une guerre en quelques jours ou quelques heures, par ses seules forces qui, selon une théorie venue d'Italie, il y a quelques années, devaient rapidement tout écraser ou neutraliser, réduisant ainsi à merci l'adversaire surpris.

Déjà, la campagne d'Ethiopie nous avait montré que l'aviation *seule* ne peut donner *la décision, qui reste procurée par les opérations à terre,* auxquelles elle doit coopérer. La guerre d'Espagne nous administre le même enseignement, en le renforçant singulièrement, puisqu'elle nous fait voir des villes maintes fois bombardées, Tolède, Madrid, Bilbao et dont la résistance n'a cessé, ou ne cessera, que quand elles sont ou seront *prises d'assaut par la troupe à terre.*

Ce sont donc en définitive les opérations au sol qui décident de la guerre; et *l'avion* à son tour, pas plus que *l'artillerie,* au moyen âge, *le fusil à tir rapide* au XIXe siècle, la mitrailleuse et *le char* au XXe, n'a pu s'octroyer cette suprématie à

laquelle prétend, orgueilleusement et à tort, tout armement nouveau.

Pour développer les opérations au sol, avec les moindres pertes, depuis vingt ans, les Armées se sont plus ou moins cuirassées « afin de ne plus envoyer à l'ennemi l'Homme à poitrine découverte »... Argument sentimental primaire, qui a fait les affaires des marchands de blindages, sans mettre plus que jadis le combattant à l'abri des coups qu'attire immanquablement sur lui le *blindage-cible.*

Et, nous en sommes revenus à la lutte séculaire de l'arme perforante contre la cuirasse. Jusqu'ici, la première, flèche, épée, arquebuse, fusil ou canon, avait eu raison de la seconde. Allait-il en être autrement avec *la cuirasse* propulsée par un *moteur* et promenée à travers champs *sur chenilles?*

Nous retrouvons dans un article du premier numéro de la *Revue de Cavalerie* d'après guerre (Janvier 1921) : *le Char remplace-t-il la Cavalerie?* des arguments qui produisirent en leur temps quelque effet, mais qui, effacés depuis par les longs plaidoyers des Jeunes-Turcs de la motorisation sont aujourd'hui bien oubliés. 1921! c'est si loin.

Il n'est pourtant pas inutile de les exhumer et de les « reconsidérer » à la lumière de la guerre espagnole.

La victoire de 1918 est-elle due au Char? — est-il écrit. — Il y a contribué pour une large part incontestablement; mais, n'est-elle pas due aussi à la puissance écrasante de notre Artillerie, à l'énergie inlassable de notre Infanterie?

Quand le Char parut, le Boche « n'en voulait plus »; il n'eut à enfoncer que des forces défaillantes.

Néanmoins, la retraite générale de l'ennemi fut couverte par des groupes sacrifiés; et, *là où les nids de résistance de mitrailleuses furent protégés par des canons* (de 77), le Char dut souvent renoncer à passer et demander à notre artillerie de lui ouvrir la porte.

C'est une preuve de plus qu'aucune arme n'a jamais eu la suprématie définitive; d'ailleurs, l'oscillation tactique (le mot revient à la mode), provoquée par l'éloignement du canon et l'entrée de la mitrailleuse sur le champ de bataille n'est pas terminée :

Le Char appelle le contre-char.

L'avons-nous assez demandé pendant quize ans, ce *contre-char* dont les motorisateurs ne voulaient pas, que les artilleurs

officiels déclaraient irréalisable et dont nul ne se souciait, parce que « nous avions gagné la guerre » et que le Boche, vaincu, n'avait pas droit aux engins blindés!... Comme s'il avait dû refaire la guerre sans avoir refait son armée!

Enfin, l'arme *Anti-Char* est sortie (1934) et s'est répandue dans toutes les armées du monde. Et, les conclusions de l'expert allemand en Espagne semblent bien nous donner raison : dans le combat singulier du Char et du Canon, *le Canon tue le Char.*

En l'espèce, c'est le canon léger de 20 millimètres qui a tué l'engin blindé léger : char léger ou moyen et auto-mitrailleuse.

Justice est faite de cette théorie qui rejetait le fort blindage et le char lourd, pour se contenter du *blindage léger* qui devait échapper aux coups, grâce à la vitesse. L'excès de vitesse, à la guerre, ne sert le plus souvent qu'à se jeter les yeux fermés dans les pièges. Ce que finalement doit faire le combattant de reconnaissance, c'est aller au contact de l'ennemi, et se battre; alors, *ce sont la protection et la puissance de l'armement qui importent.*

§

Tels sont les enseignements de l'expérience espagnole. Ferraille donc que les fameuses *Panzer Divisionen,* dont nos motorisateurs et nos métallurgistes agitaient l'épouvantail avec frénésie. Les Allemands avaient créé trois de ces divisions, et le matériel pour trois autres semblait prêt : 3.000 engins cuirassés bons pour la refonte; c'est, pour nos voisins, la première bataille perdue depuis la guerre.

Le fait est pour nous instructif, car enfin, si les Allemands se sont lancés à corps perdu dans la fabrication d'une quincaillerie légère et rapide, c'est en « profitant » (?) de nos expériences de quinze années. Nous avions abouti à la *Division légère mécanique;* nos adversaires ont répondu par *trois Divisions cuirassées,* à peine mieux blindées. Maintenant la lutte sur ce terrain, où nous étions battus d'avance, nous avons décidé d'avoir, nous aussi, nos *trois Divisions blindées;* et les Allemands sortirent massivement le matériel de *trois autres Divisions cuirassées...*

Et tout cet effort est brisé par le canon de petit calibre! La *Revue de Cavalerie* (janvier 1921) l'avait bien dit!

Cependant, l'Allemagne a compris la leçon; il n'y est plus question de guerre imminente; on doit refaire des Divisions cuirassées mieux cuirassées; cela nous donne un répit de quelques années, disent les uns, de *quelques mois,* pensons-nous (1).

Et nous? Avons-nous compris?

De ce côté de la Ligne Maginot (car il ne faut plus dire : de ce côté du Rhin), allons-nous continuer à désarmer nos Divisions de cavalerie, *aptes à se battre en tous terrains,* pour les remplacer par des unités inaptes à se mouvoir en terrain couvert, inaptes à passer les rivières dont les ponts sont détruits (parade simpliste), inaptes à se battre contre un ennemi pourvu de *canons anti-chars?* — et, ce dont il n'est pas question en Espagne, *de mines?*

Notre 1[re] Division Légère Mécanique est une erreur.

Allons-nous construire la 2[e]? Et la 3[e]? Et réduire à deux nos Divisions hippo-automobiles?

§

Quand on jette un coup d'œil sur la carte de notre théâtre d'opérations de l'Est, on voit que le front de 800 kilomètres qui s'étend *du lac Léman à Dunkerque,* en passant par Strasbourg, se divise en deux parties topographiquement très différentes; l'une, de 650 kilomètres, — du Léman à Maubeuge, — accidentée et couverte de bois : plateaux du Jura, Vosges, Lorraine, Côtes de Moselle et de Meuse, Argonne et Ardennes; l'autre, de 150 kilomètres — de Maubeuge à la mer, — pays de libre parcours, en apparence, mais pourtant coupé de multiples lignes d'eau, faciles à défendre.

Nous savons bien qu'en Allemagne, comme chez nous, existent des *chars amphibies,* capables de passer une rivière à la nage, et des chars sous-marins, aptes à rouler en eau profonde; mais ces franchissements ne s'exécutent que sur des obstacles non défendus.

(1) En 1936, la production des ateliers allemands aurait été de 200 tanks lourds par mois, chiffre très inférieur à la capacité totale des usines; il n'est donc pas impossible que nos voisins puissent « sortir », tous les deux mois, une division cuirassée de 500 chars.

Alors, nous le demandons, où voit-on l'emploi des *Divisions blindées* et des *Armées motorisées,* si les dispositions sont prises, dès le temps de paix, pour qu'une masse allemande rassemblée à Coblenz-Cologne-Düsseldorf, — sous prétexte d'une commémoration hitlérienne! — ne puisse, *en une nuit,* être à Bruxelles et Namur, *en un jour* à Calais, Lille et Mézières — afin de prendre pied dans nos fortifications frontalières?

L'attaque de notre front fortifié, *si nous ne nous laissons pas surprendre,* ne se fera pas avec des Divisions blindées, mais avec des *Armées,* pourvues de *chars* sans doute, et aussi d'une *artillerie* dont la puissance de destruction sera supérieure à la puissance de protection de nos bétons.

Les *Divisions mobiles,* blindées ou semi-blindées, ne seront utilisées, du côté de l'attaque, que pour se jeter dans les brèches et les élargir. A quoi la défense répondra en colmatant le front, en bouchant les brèches, au moyen de *Grandes Unités mobiles, bien pourvues d'engins anti-chars* : canons d'infanterie, mines portatives, fumigènes, etc. Alors seulement, ayant *fixé* l'adversaire, elle pourra *contre-attaquer.*

Contre-attaquera-t-on avec des Divisions Légères Mécaniques? L'expérience de la guerre d'Espagne le déconseille formellement. On aurait une nouvelle charge de Reischoffen, une autre journée des Eperons.

On ne pourra donc contre-attaquer qu'avec des *Forces de toutes armes,* pourvues de *Chars lourds* — ceux-ci suffisamment cuirassés pour « encaisser » les coups du Canon d'Infanterie, suffisamment appuyés par une Artillerie puissante pour être protégés contre les réactions de l'Artillerie adverse.

Que nous parle-t-on de Divisions dites cuirassées, lancées en avant des Armées, ou de Chars attaquant seuls! La *coopération des Armes,* de toutes les Armes — Infanterie, Chars, Artillerie, Aviation — *dans la Bataille,* voilà le grand problème à résoudre; et non celui d'une Force rapide allant au loin de battre seule — et se faire battre, parce que les *Raids,* loin du champ de bataille, ont été toujours inutiles et souvent mortels,

II. DIVISIONS LÉGÈRES MÉCANIQUES ET DIVISIONS HIPPO-AUTOMOBILES

Les Allemands vont — d'après les enseignements de la guerre d'Espagne — remplacer leurs chars légers par des chars lourds, instruments de bataille. Il est à présumer que les conclusions de nos observateurs militaires, dans la Péninsule, s'acordant avec celles de l'expert allemand et que, abandonnant l'illusion de l'invulnérabilité par la vitesse de l'engin léger, pour accepter la nécessité d'un armement puissant et efficacement protégé, nous renoncerons à aller au feu avec de la quincaillerie de fantasia et la remplacerons par des engins « de combat », armés et blindés : *les chars lourds.*

Mais, nous ne devons pas perdre de vue l'obligation de perfectionner l'armement anti-char, parallèlement au char. *L'anti-char* a dominé le char, en Espagne; il nous faut lui conserver à tout prix cette supériorité, car le char, instrument de la surprise initiale, sera par excellence l'arme de l'agresseur, — donc, point la nôtre.

Réunira-t-on les Chars lourds en Divisions et Armées blindées, pour leur faire jouer le rôle traditionnel de la Cavalerie: Eclairer, couvrir, participer à la bataille, exploiter le succès?

Eclairer? Ils n'y voient pas! Ils ne peuvent fouiller les couverts!

Couvrir? Ils ne peuvent se défendre et doivent être eux-mêmes protégés.

Participer à la bataille? Cela, certes, comme la Cavalerie lourde de jadis, pour enfoncer... avec les autres.

Exploiter? Comment le pourraient-ils, ne s'éclairant ni ne se couvrant?

Eclairer, couvrir, exploiter? Avec des Divisions mécaniques qui se déroulent sur 100 kilomètres de route, renonçant au *secret,* à la *surprise* et s'offrant aux coups de l'aviation? Non.

Nous l'avons vu aux manœuvres de la D. L. M. (2) en 1935, au passage de la Retourne, à Tagnon, et les Italiens l'ont éprouvé en Espagne, à Guadaladjara.

Eclairer, couvrir, exploiter, sur les 650 kilomètres de pays

(2) Division Légère Mécanique.

coupé et boisé de notre théâtre d'opérations de l'Est, en admettant que le front soit rompu et qu'on en revienne à la guerre de mouvement, cela ne se fera pas avec des unités mécaniques, liées aux routes et aux ponts, obligées de s'engager en colonne dans tous les défilés de bois et de vallées où elles sont désarmées.

Que reste-t-il alors aux Divisions mécaniques, comme terrain de parcours? La Picardie, si nous ne savons pas nous accrocher aux terrains coupés et marécageux de Belgique, aux canaux et rivières qui barrent la plaine du Nord. La Picardie, si l'aviation s'avoue inacapble d'écraser, par un bombardement, une masse de chars et de camions impossible à dissimuler.

§

Alors, nous pouvons relire les conclusions de l'article publié, en 1921, par la *Revue de Cavalerie* : le char remplace-t-il la cavalerie?

L'industrie allemande, aujourd'hui en sommeil, mais dont l'outillage, doublé pendant la guerre, est intact, se réveillera et redeviendra aisément plus puissante que la nôtre (3).

La revanche désirée, de l'autre côté du Rhin, ne sera cherchée qu'à ce moment.

A nos chars, le Boche opposera des chars plus nombreux et plus perfectionnés, parce qu'*il préparera son attaque pour le Jour et l'Heure qu'il aura choisis.*

Ce n'est donc pas dans les instruments longs à fabriquer et coûteux que nous trouverons notre sauvegarde, mais dans ceux, plus simples et moins chers, qui peuvent les contre-battre.

Au char d'assaut pesant (et germanique), nous opposerons le *canon sur chenille* puissant et manœuvrier; Boche contre Franc, Force contre Ruse, le problème a déjà été résolu : nous pouvons avoir bon espoir.

Le char *seul* est impuissant, parce que *la rivière, l'escarpement* et *la forêt* lui disent : « Tu ne passeras pas! »

Parce que le *fusil anti-tank* ou le canon de 37 l'attendent (nous avons maintenant le canon de 25, beaucoup plus puissant; nous aurons demain le 47 ou le 57).

(3) Cela s'est produit, depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

Parce que l'*avion* le voit et l'écrasera sous sa charge d'explosif.

Parce que la *mine* invisible l'éventrera.

Il a besoin de toutes les autres armes pour l'éclairer, l'accompagner, préparer son action et le défendre. Aveugle comme Samson et fort comme lui, qu'il ne commette pas l'imprudence d'abandonner ses guides.

La tactique vise à obtenir le maximum d'efforts, par la combinaison des armes.

Vérité de la Palisse! mais si obscurcie par les gens qui courent derrière leur imagination, sans vouloir lui donner le contrôle de l'expérience!

Nous n'avions pas compris l'expérience de la guerre russo-japonaise de 1905 et la puissance foudroyante de la mitrailleuse et, en 1914, toute l'Armée, emballée derrière Grandmaison (4), attaquait partout, toujours et quand même. Il fallut Virton, Maissin, Charleroi, pour nous faire comprendre que le Feu pouvait briser la volonté.

Tâchons de comprendre l'expérience espagnole; et qu'on ne va pas au feu dans des véhicules blindés avec du papier à cigarettes; et que le canon anti-char arrête le char; et que, pour faire passer le char, il faut museler l'anti-char... avec une artillerie supérieure.

Tâchons de comprendre qu'on ne reconnaît pas l'ennemi avec une voiture dite blindée aveugle et rapide, mais avec l'*avion* dans le ciel et, sur la terre, avec des hommes de bonne volonté *utilisant le terrain*, capables de sortir des routes, de progresser dans les régions coupées et boisées, c'est-à-dire *des hommes à pied ou à cheval*, — car reconnaître, c'est essayer de déborder les points qu'on sait tenus, en progressant par les couverts, jusqu'à ce qu'on soit arrêté par d'autres points tenus.

Pour pénétrer dans la bataille moderne, au champ formidablement truqué, il faut des *combinaisons* d'armes. Une arme seule est impuissante : elle entre dans le piège et y reste.

Il y a surtout à vaincre les *systèmes de mitrailleuses*. Afin de trancher ce nœud gordien, une arme solide est nécessaire : *c'est le char*.

(4) Colonel de Grandmaison, de l'Etat-Major de l'Armée, depuis général et tué à Soissons.

Mais, ce nœud tranché, la décision obtenue, la clé de voûte enlevée, l'édifice des combinaisons défensives s'écroule. Pour passer à travers ses débris, plus de souplesse que de force est utile : *la manœuvre recommence.*

Tant qu'on n'aura pas pu faire des fantassins blindés aussi souples, aussi aptes à couler dans le terrain que ceux (non cuirassés) d'aujourd'hui; tant qu'on n'aura pas pu faire une arme blindée pour éclairer et couvrir qui ait, *dans tous terrains,* la souplesse élastique de la *cavalerie* d'aujourd'hui (5), le char moderne devra se contenter, pour l'accompagner, de ces piètres combattants découverts : le *Fantassin* et le *Cavalier.*

§

Le char supprime-t-il la cavalerie?

Il suffit de l'imaginer, *seul,* dans l'espace, pour comprendre que non.

Seul, il ne peut explorer, reconnaître, garder le contact.

Seul, il ne peut couvrir, résister sur place nuit et jour (Guadaladjara).

Seul, il ne peut poursuivre, c'est-à-dire *s'avancer dans l'inconnu* et *s'y maintenir* (Guadaladjara).

Seul, il ne passe nulle part — quand le terrain est difficile et tenu par l'ennemi.

Pour le moment, la cavalerie, armée à la moderne, avec des mitrailleuses et des engins anti-chars, des auto-mitrailleuses et des chars, de l'artillerie rapide et des avions, formidable réserve mobile de feux, doit continuer (puisqu'elle n'est pas remplacée), avec des moyens cent fois plus puissants que ceux de jadis, à jouer son rôle séculaire : éclairer, couvrir, intervenir dans la bataille offensive et défensive, exploiter le succès.

Ses missions, elle ne prétend pas les remplir seule. Elle demande au contraire à être appuyée de près. Derrière sa mobilité, elle veut sentir, dans son sillage, *les chars* qui l'aideront à briser les résistances rencontrées, *l'Infanterie* portée qui l'appuiera ou la recueillera.

Aujourd'hui comme il y a cent ans, comme il y a vingt siècles, il faut de la cavalerie autour de l'infanterie, centre de gravité de la bataille.

Sans elle, pas de manœuvre rapide, pas d'actions justes, pas de

(5) Brigades à cheval, mais aussi auto-mitrailleuses de combat, chars, dragons portés, artillerie tractée, génie motorisé, avions.

victoire complète (les Allemands l'ont éprouvé, en mars 1918, devant Amiens, en mai devant Meaux).

Mais, cette cavalerie qui avait fait ses preuves dans la guerre, on a cru pouvoir la remplacer par une Arme, mobile et blindée, plus rapide, moins vulnérable, plus apte à remplir ses missions.

A priori, on semblait avoir raison : *le Moteur* qui a transformé l'existence et l'activité économique, ne devait-il pas aussi bouleverser l'art de la guerre? Et les militaires allaient-ils, une fois de plus, « retarder », en refusant de s'octroyer les instruments perfectionnés que pouvait fournir l'industrie?

Evidemment, il fallait marcher avec ce qu'on pensait être le progrès; et, pour cela, inventer, construire, expérimenter, comparer, *sans perdre de vue les leçons du passé,* puis conclure; mais non pas suivre certaines imaginations, déchaînées sans contrôler leurs conceptions, et démolir les Armes qu'on possédait, avant d'avoir vérifié la puissance *relative* de celles qu'on fabriquait.

Et l'on a construit des *engins blindés légers,* sans vouloir admettre qu'à ces engins s'opposerait, à bref délai, le canon anti-char. Puis, quand l'*anti-char* parut, on prétendit le négliger, grâce à la vitesse. Et l'on voulait, ainsi, recommencer, sous des blindages insuffisants, les folles attaques de 1914, méprisant le canon de 25 et le canon de 75, comme jadis on avait sous-estimé la mitrailleuse.

Ah! il était beau de voir, aux manœuvres, de grandes vagues d'engins blindés s'étalant sur des kilomètres de front et se succédant sur plusieurs lignes, pour s'abattre sur l'adversaire et... l'écraser — dans le terrain favorable à l'action des motorisés soigneusement choisi par la Direction. Comment Vitesse et Blindage léger ne l'auraient-ils pas emporté haut la main, quand les canons anti-chars adverses tiraient à blanc! Expériences, cela? On aurait pu, sans plus de pertes, recommencer les charges de cavalerie à cheval des manœuvres d'avant-guerre; splendides, mais ridicules parce qu'à la guerre le Feu avait tué la charge depuis longtemps, depuis Reichshofen et même depuis Waterloo.

La guerre d'Espagne vient, à son tour, faire justice de toutes

ces fantasias. Elle montre que l'anti-char actuel perce le char actuel et qu'il suffit de quelques chars arrêtés dans une ligne, pour que les autres renoncent et « se défilent ».

Quel que soit le cran de l'équipage, le simili-blindage ne résiste pas au feu.

§

Une *Division légère,* dans laquelle l'engin blindé n'est représenté que par des Auto-Mitrailleuses ou des Chars légers, est incapable de mener seule un combat contre un ennemi dont l'Infanterie et la Cavalerie sont pourvus de l'armement anti-char normal (6 canons par bataillon).

Il faut donc, pour pouvoir éclairer, couvrir (conduire) la manœuvre vers la Bataille ou bien armer les Divisions dites légères de Chars lourds, — mais, la puissance du canon anti-chars d'Infanterie croîtra plus facilement que l'épaisseur du blindage; et cela tuera ceci — ou bien, *sauver la Cavalerie,* arme d'éclairage, dans les terrains difficiles, coupés et couverts : normaux.

Hélas! *la Cavalerie française à cheval se meurt;* nous précisons : à cheval, mais pourvue, comme l'Infanterie, de tous les instruments de guerre modernes.

Nos dix Divisions d'avant-guerre ont été réduites à cinq après-guerre. La guerre n'était-elle pas gagnée et l'Armée allemande réduite à l'impuissance par le traité de Versailles? Ne tenions-nous pas le Rhin, obstacle infranchissable, s'il est bien défendu? Quelle possibilité, dès lors, de recommencer une guerre de mouvement? Et quelle nécessité d'entretenir dix Divisions de Cavalerie, arme coûteuse, quand on réduisait l'Infanterie à vingt-cinq Divisions? On ramena donc le nombre des Divisions à cheval de dix à cinq, sans même considérer qu'à la mobilisation on pourrait refaire cent, cent cinquante, deux cents Divisions d'Infanterie, mais qu'on n'aurait jamais, en avant ou sur les flancs des Armées, que les cinq Divisions à cheval du temps de paix. *C'était se condamner à aller à la bataille sans manœuvre, c'est-à-dire sans chercher à avoir l'avantage du terrain, du moment et de la préparation.*

Mais qu'est devenue la petite Armée allemande du traité de Versailles? Sommes-nous toujours sur le Rhin? La guerre

maintenant est à nos portes, *derrière la ligne Maginot :* la guerre? c'est-à-dire des *batailles frontales sans décision* ou des *ruptures du front* obligeant à manœuvrer, pour conserver ou ressaisir l'initiative des opérations et imposer à l'ennemi, et non subir, *la bataille suivante.*

Conduire la manœuvre avec des Divisions d'Infanterie motorisée? Nul n'y songe. *L'Infanterie transportée en camions* a été utilisée en 1918 lors des ruptures du front; mais que ce soit en mars en Picardie, en mai dans le Tardenois ou en juin dans les Flandres, ralentie par les embouteillages ou les bombardements, elle est toujours arrivée sur la brèche après les *Corps de Cavalerie* qui avaient pu ainsi préparer son entrée en ligne.

Conduire la manœuvre avec des *Divisions légères mécaniques?* Cela se fait sur la carte où rien n'arrête l'élan des motorisés; ou encore, beaucoup moins brillamment, sur les tapis de billard de la Champagne ou de l'Artois; mais ailleurs, partout où l'on circule difficilement à cause des rivières, des défilés, des bois, ailleurs? c'est-à-dire presque partout.

Ailleurs? Là où l'*Homme à pied* passe seul, pour fouiller ou garnir le terrain, alors que *le matériel,* en arrière, suit les routes, l'homme à pied doit être éclairé et couvert, en avant, par un combattant plus mobile, l'*Homme à cheval;* c'est pourquoi la *Cavalerie* n'a jamais cessé d'être nécessaire que pour ceux qui ont cru à l'éternelle Paix.

Aujourd'hui, la réalité brutale balaie leur grande illusion; qu'ils remontent donc le cours de leurs erreurs jusqu'à la dernière guerre, pour en retrouver les enseignements.

La Cavalerie est nécessaire et nous n'en avons plus que cinq Divisions. Moins encore puisqu'une, deux, trois Divisions mécaniques ont remplacé ou devaient remplacer autant de Divisions de Cavalerie — celles-ci devenues d'ailleurs, des *Divisions hippo-automobiles.*

Deux seulement de ces dernières devaient subsister...

Deux Divisions, pour 650 kilomètres de front — en terrain difficile, coupé, boisé! — regardez vos cartes, Messieurs les stratèges, et vous verrez qu'il faut encore de la Cavalerie.

Mais, notre élevage disparaît, puisqu'on ne lui achète plus

ses produits et 20.000 poulains seulement naissent chaque année, en France, pour 100.000 en Allemagne. Car le pays de la guerre totale entend utiliser au maximum toutes ses forces, en l'espèce, *la machine et l'animal.*

Si l'on veut sauver le Cheval et la Cavalerie, il n'est que temps.

Laisserons-nous, faute de cavalerie, l'ennemi libre de ses mouvements?

Voulons-nous voir des Divisions mécaniques embouteillées dans les défilés et écrasées par les bombes d'avions (Tagnon, 1935)?

Voulons-nous que nos Armées ne soient ni éclairées ni gardées — mais surprises — dans les pays couverts (650 kil.) (6)?

Voulons-nous des engagements à faux et des batailles perdues, sans possibilités, dans les régions difficiles, de ralentir la marche de l'ennemi, faute de *forces mobiles à travers tous terrains?*

Voulons-nous, si nous avons le succès, des *victoires inexploitées*, faute de pouvoir *passer vite et partout;* car on n'exploite pas en s'avançant par les routes qui toutes sont bouclées?

Et retomberons-nous ainsi dans la guerre immobile d'anéantissement qui dure quatre ans, tue ou mutile 5.000.000 d'hommes et ruine un pays pour cinquante ans... ou pour toujours?

La Force des Divisions d'Infanterie, certes; mais, éclairée et couverte par une autre Force, plus mobile, toujours apte au combat, quel que soit le terrain — ce qui n'est pas le fait de la Division légère...

— trop légère pour se battre!

— trop lourde pour passer partout!

III. VITESSE?

Peu de jours après l'article de *Jacques Bardoux* dans *le Jour* du 26 mai dernier, Jean Vandal, spécialiste des questions militaires, a essayé d'atténuer l'effet de cette information, concluant à la faillite du char de combat en Espagne.

(6) Se souvenir des surprises de Août 1914 dans les pays boisés.

« Ne traitons pas, dit-il, la technique à la légère : elle se vengerait. » Et, en cela, il a incontestablement raison. Mais, le développement de son idée nous paraît moins probant.

La guerre d'Espagne, pense-t-il, nous donne « des leçons qui peuvent même être sans valeur, rapportées à l'échelle tactique ou stratégique des masses franco-allemandes, laquelle change tout. »

Nous croyons qu'il y a là confusion de plusieurs idées : la Stratégie et la Tactique sont déjà deux choses; et la Technique (on disait autrefois simplement : l'Armement) en est une autre. *L'Homme* se bat avec l'armement qu'il a su fabriquer. Tactique et Stratégie ne sont que la mise en valeur, par *le Commandement*, de l'action individuelle de l'Homme armé. Et l'on peut, en Espagne, faire des expériences techniques précieuses. Au Tacticien et au Stratège d'en tirer ensuite des enseignements, en ce qui concerne les changements à opérer dans la Tactique et la Stratégie. Une expérience, même de laboratoire, a toujours sa valeur; mais le physicien doit savoir en ramener les résultats à la norme, par les corrections voulues de température et de pression.

« On a constaté, par exemple, que le char blindé à 15 ou 16 millimètres ne résistait pas aux projectiles de 20 millimètres. Il y a longtemps que nos *ingénieurs* le savaient. » Exact! Mais nos *tacticiens* prétendaient que le faible blindage échapperait aux coups par *la Vitesse*. Ils se sont trompés; la vitesse est inopérante, quand le char arrive au contact et qu'il doit *s'arrêter sous le Feu*, pour rechercher *l'objectif* sur lequel foncer. Cela, on le leur avait dit; mais ils ne le croyaient pas. Espérons que l'expérience leur a ouvert les yeux.

Et nos *ingénieurs* savent bien aussi que le canon de 25 millimètres perce 40 millimètres de blindage; et que le char, blindé à 40 millimètres, pèsera 20 à 25 tonnes. Mais le *tacticien-char* croit encore que la cuirasse résistera au canon, parce que les coups ricocheront sur les surfaces fuyantes. A quoi le *tacticien-canon* répond que le char sera « tiré » *de flanc*, au ralenti ou à l'arrêt, le projectile frappant normalement la cuirasse. Alors, le *tacticien-char* imagine de couvrir son engin d'une carapace semblable à celle de la tortue; il a raison, plus de coups normaux, tout ricoche; mais le poids

de la carapace s'accroît et il faut en arriver au char de 30 à 40 tonnes (qui coûtera sans doute 3 à 4 millions!) Et le *tacticien-canon* se retourne vers le technicien, l'*ingénieur,* pour lui demander soit un canon à *tir tendu* ayant plus de *pénétration,* soit un canon *à tir courbe,* pour avoir encore des coups normaux à la carapace, soit un simple *lance-bombes* Brandt, afin de semer devant le char des *mines* qui éclateront sous son poids...

C'est la lutte séculaire du Canon et de la Cuirasse. La cuirasse fixe a été vaincue, soit qu'elle ait été démolie, soit que le moral du défenseur, soumis à trop rude pression, fût déprimé. Le technicien et le tacticien-canon, qui ont dessiné la courbe d'efficacité des coups du canon sur le bouclier, pensent que cette courbe continue à monter.

En revanche, on va peut-être trop loin en concédant que « *le Char* n'est plus un outil de rupture ». *Appuyé par une Artillerie supérieure et suivi par une Infanterie mordante, nous pensons qu'il est toujours l'outil de rupture de 1918. Seul? Non; avec les autres Armes? Oui.*

Et s'il n'est pas l'instrument pouvant agir *seul,* où sera « le danger de masses mécaniques lancées, en exploitation, par quelque brèche, et... la toute-puissance des masses semblables qu'il nous faut posséder », pour les balayer?

Balayage? L'auteur ne se rend pas très bien compte des conditions d'engagement d'une Division mécanique et des *incertitudes* venant *de l'inconnu* du terrain et de *l'insuffisance* des renseignements. Pour attaquer, il faut définir l'objectif; or, quand on sait où il était une heure avant, il n'y est plus. Et, pour « balayer », il faut le tapis de billard de la charge; sinon, on culbute dans le fossé de *Courtrai,* le chemin creux d'*Ohain,* les houblonnières de *Morsbronn* ou les escarpements de *Sedan.* Encore, dans ces charges célèbres, le Cheval, doué d'une adresse instinctive, était-il apte à franchir beaucoup d'obstacles, de lui-même — *automatiquement,* à l'inverse du Char.

§

Ne traitons pas *la Technique* à la légère. Mais ne disons pas que la technique, c'est le *Char. C'est aussi le Contre-Char.*

Et la lutte se poursuit, opiniâtre, entre l'arme de jet et le bouclier, entre la parade et l'attaque.

Et la technique, c'est aussi bien *le Cheval,* moyen de transport du combattant à la disposition de la tactique et de la stratégie.

Le *Maréchal Foch* nous disait un jour ((vers 1921) : « Oui, il faut rechercher le mouvement par tous les moyens : le train, l'automobile, le cheval. »

Train, automobile, cheval sont les instruments « techniques » de la guerre de mouvement. Pourquoi limiterait-on la signification du mot « technique » à la fabrication d'objets inertes par eux-mêmes. *Le cheval* est aussi le produit d'une industrie technique, l'*élevage,* qui ne le cède en rien aux autres industries : le choix des ascendants, du sol, du climat, les soins, la nourriture, la mise en condition constituent une véritable science.

Le *Cheval militaire* est condamné depuis une dizaine d'années, parce que *l'automobile est plus vite.* La cause a été jugée, à priori, sans qu'on ait examiné en quoi, où et comment il était nécessaire d'aller « plus vite ».

Il y a la vitesse de course, la vitesse de tourisme, la vitesse commerciale et *la vitesse militaire de l'automobile.* La dernière est beaucoup plus modeste que les autres.

Nous définirons celle-ci *la capacité de mouvement, à travers tous pays, du combattant de première ligne,* chargé de rechercher l'ennemi, pour le reconnaître, en prendre le contact — qu'il soit immobile, se retire ou s'avance — pour ralentir sa marche ou le poursuivre — en *combattant,* défensivement ou offensivement. De la vitesse, pour faire autre chose, cela ne répond pas aux nécessités militaires; mais il n'est pas question, ici, bien entendu, du transport des réserves en sécurité, sur des routes couvertes, lequel doit avoir une vitesse maximum.

Le problème ainsi posé, on voit que l'*auto-mitrailleuse* est un moyen de transport et de combat insuffisant, parce qu'elle ne peut circuler, à bonne allure, en terrain *inconnu,* et parce qu'elle est, pour le canon de petit calibre, *une cible* trop visible et trop vulnérable. On voit que *le char* ne résout pas mieux la question de la reconnaissance et du combat de

contact, parce qu'il est encore moins mobile, parce qu'il écrasera tous les ponts légers et sera arrêté par des coupures médiocres, parce qu'il ne peut s'immobiliser près de l'ennemi, sans se faire démolir par le canon — d'infanterie ou d'artillerie — parce qu'enfin il coûtera trop, pour être gaspillé en actions secondaires et qu'on devra le réserver pour l'action essentielle, *la Bataille,* — où il sera jeté *en grandes bandes* et non détaillé.

Les motorisateurs font observer que le canon anti-char à opposer aux gros blindages devra être lourd, porté par des chenilles et que, trop visible, il sera la proie du char; ils oublient que le char devenu un *croiseur terrestre* sera visible et tiré de loin, bien avant d'avoir repéré le canon embusqué ou camouflé; dans cette nouvelle lutte, si le volume de l'arme non blindée croît proportionnellement à sa puissance, celui de l'arme cuirassée croîtra comme le carré de cette puissance et les visibilités respectives des deux adversaires suivront le même rapport.

Alors, nous dira-t-on, si l'auto-mitrailleuse et le char ne peuvent être employés à reconnaître, couvrir et exploiter, renoncerez-vous à ces actions? Et la guerre ne sera-t-elle plus qu'une vaste lutte, front contre front, dans laquelle on se contentera de gagner du terrain et s'interdira de rompre la ligne adverse, en raison de l'impossibilité où l'on serait d'utiliser la brèche, pour faire irruption sur les arrières de l'adversaire?

Mais non! De même que le char ne supprime pas le combattant-fantassin — comme on l'avait cru dans l'immédiat après-guerre — de même l'auto-mitrailleuse ne supprime pas le combattant-cavalier. Fantassin et Cavalier sont d'ailleurs combattants identiques, utilisant les mêmes armes « dans le terrain », mais se déplaçant autrement hors du champ de bataille et travaillant dans des phases différentes de la manœuvre.

Et, de même que *le Char* ne pourra entrer seul dans la bataille, mais seulement *appuyé par une Artillerie* capable de neutraliser le canon adverse — d'Infanterie et d'Artillerie — et *accompagné par une Infanterie* capable de nettoyer et d'occuper *le terrain,* puis de précéder *le Char;* de même,

l'Auto-mitrailleuse ne pourra opérer seule, pour reconnaître, garder le contact, retarder ou poursuivre et devra être appuyée par un canon mobile, sur chenille — probablement antichar lui-même — et *accompagnée* d'un combattant non blindé, capable de s'incruster *dans le sol* et de progresser, que *le Terrain* soit libre, coupé ou couvert.

Ce *combattant d'accompagnement*, les motorisateurs, qu'ils soient cavaliers ou fantassins, après l'avoir jugé inutile, ont compris qu'on ne pouvait s'en passer. Et les cavaliers l'ont trouvé sous la forme du *Motocycliste* et du *Dragon Porté* sur chenille. Avec tous ces éléments motorisés, « du même pied », on irait vite — plus vite qu'à cheval!

Voire.

Aller où, pourquoi et comment? Question primaire qu'on ne s'est pas posée initialement.

Aller plus vite est un progrès subjectif.

Etre mieux capable de remplir la mission, là est *le progrès objectif*, le seul qui nous importe à la guerre.

IV. UNE DIVISION TOUS TERRAINS

L'outil doit être fabriqué *pour* l'ouvrage à accomplir et non pas être utilisé au mieux, une fois construit. *La Mission* à remplir eût dû imposer le cahier des charges.

Il n'en a pas toujours été ainsi et l'on a demandé à l'industrie :

— des Auto-mitrailleuses de Découverte (A.M.D.)
— — de Reconnaissance (A.M.R.).
— — de Combat (A.M.C.),

sans que les employeurs, les Cavaliers, aient été consultés sur l'utilité de ces divers instruments (7).

Découverte, Reconnaissance, Combat. Aucun cavalier n'a jamais réclamé une telle classification des armes blindées. Et cette trilogie, logique seulement en apparence, est sortie, armée de pied en cap, du cerveau d'un bureaucrate, comme un éclair de génie.

(7) A la même époque, d'ailleurs, on commettait une erreur analogue, en enlevant aux cavaliers — les *employeurs* — l'achat de leurs chevaux, pour le confier aux Haras — les *fabricants!* — le subjectif était, et est encore, préféré à *l'objectif!*

Elle fut imposée à la Cavalerie qui accepta cette carte forcée et fit l'impossible jour la bien jouer. Mais, après des années d'essai, on est obligé de se convaincre — de ce qu'on avait compris tout d'abord — que la Découverte aboutit à la Reconnaissance et au Combat... et que, pour partir en découverte ou en reconnaissance, il faut un outil *de combat.* Qui n'est pas apte à combattre, ne peut aller « se frotter » à l'ennemi.

Mais revenons à *la Mission* : Explorer, reconnaître, prendre le contact, le garder, retarder...

Aller où? *A l'ennemi;* et non en excursion, à 80 à l'heure, si tant est qu'on excursionne à cette vitesse.

L'ennemi, on sait dans quelle région il est. L'aviation, le S. R. (Service des renseignements) l'ont situé, en gros. Mais, a-t-il bougé et jusqu'où s'est-il avancé; quel est son contour apparent? Toutes questions auxquelles l'aviation ne répond qu'en partie, parce qu'elle ne peut voler en permanence, qu'il y a des conditions atmosphériques défavorables, que des mouvements protégés peuvent échapper, qu'enfin, elle observe mal dans les pays couverts. Toutes questions auxquelles il faut cependant une réponse indispensable à la sûreté du chef (liberté de décision) et à la sûreté de la troupe (liberté d'opération). *Toutes questions qu'il faut poser à une troupe agissant à terre,* mais plus mobile, plus vite que le gros des forces. Troupe qui doit être entièrement mécanisée, selon les uns, hippo-automobile selon les autres. Nous sommes au cœur du problème.

Comment va-t-on à l'ennemi? Prudemment, en sériant les questions, *par bonds.*

Que l'Allemand, — puisqu'au demeurant il n'est pas pour nous d'autre adversaire — ait rompu notre position-frontière, ou que nous allions au-devant de lui, dans un pays dont il aurait violé la neutralité (comme en 1914), *le terrain libre* qui nous séparera de lui ne saurait avoir, au maximum, plus de 100 kilomètres de profondeur. Avant même que nos organes d'exploration soient mis en œuvre, grâce aux moyens de transport automobiles, notre adversaise peut avoir réduit cette marge de moitié ou des trois-quarts.

Le *Détachement de découverte,* la *Division d'exploration*

peuvent, dès leur départ, se trouver aux prises avec l'ennemi; il leur faudra donc, nécessairement, s'ils ne veulent se jeter dans la gueule du loup, procéder *par bonds*, et, plus encore, par *bonds courts*. Par exemple, si nous opérons en Belgique, ces bonds seront l'Escaut, le Dender, la Senne, la Dyle, le canal Albert; bonds d'exploration de 20 kilomètres en moyenne, mais qui seront subdivisés chacun en deux ou trois bonds de découverte, visant les points de passages forcés et les observatoires.

La *vitesse de la découverte* commandera celle de toutes les forces en arrière. Et la découverte, après avoir fait un ou deux bonds de 10 kilomètres, entrera dans la zone des contacts possibles et raccourcira ses bonds, afin de travailler, avec le gros de ses détachements, d'après les renseignements de ses éléments périphériques.

L'expérience montre que la vitesse « commerciale » de *la découverte motorisée* ne dépasse pas 12 à 15 kilomètres, *en temps de paix*, c'est-à-dire quand il n'y a pas à craindre les projectiles de l'*arme automatique* embusquée à proximité de la route, ou la manœuvre par les couverts d'un ennemi qui coupera la retraite...

Quelle vitesse réalisera-t-on, *en temps de guerre?* Tout simplement celle que permettra la nécessité *d'observer*, de fouiller, d'aller chercher et rapporter un renseignement, souvent de le contrôler (car il sera vague) et enfin de *se décider*... ce qui n'est pas le plus facile.

Alors, la *vitesse militaire* du détachement tombera, *sur route*, au-dessous de 12 kilomètres. Elle tend à redevenir ce qu'était la vitesse du *Détachement hippo-auto-mobile*, parce qu'à la guerre les nécessités militaires priment tout et imposent aux actions une prudence, une réflexion, une lenteur qui, pratiquement, réduisent la vitesse des moyens de transport — des trois quarts ou des neuf-dixièmes, suivant la vitesse de fonctionnement des cerveaux de celui qui commande... et de ceux qui exécutent.

C'est pourquoi, toutes autres choses égales d'ailleurs, et à ne considérer que la capacité de mouvement sur route et la capacité de réflexion du chef, on peut poser que le détachement qui ira le plus vite au but sera celui conduit par le Chef

aux réflexes les plus prompts et sera aussi bien hippique que mécanique.

§

Mais, d'autres éléments interviennent qui ne sont pas égaux. On va à l'ennemi au plus vite, c'est-à-dire d'abord par la route. *Cette route sera toujours battue, en un point X, par le canon anti-char adverse,* car il n'y a que 200 routes menant d'Allemagne en France, tandis que des milliers de canons contre-chars existent de part et d'autre.

Les premiers coups de canon seront souvent mortels pour les premières auto-mitrailleuses; mais il faut bien aller à l'ennemi, pour savoir où il est. La difficulté commence à ces premiers coups de canon. Le détachement stope; comptes rendus de l'avant à l'arrière; ordres de l'arrière à l'avant; on s'embusque, on s'observe; enfin une décision est prise. Suivant la manœuvre classique, *on fixera la résistance qui s'est révélée, avec une fraction; on essaiera de déborder avec une autre,* le chef et les observateurs convenablement postés, s'efforceront de voir, pour savoir à qui l'on a à faire.

Si le détachement est *automobile,* il pousse en avant un groupe de motocyclistes ou de dragons portés qui va garder le contact et il débordera avec un autre, en combinaison avec «les blindées». Mise en place des combattants à pied longue, car il faut laisser les machines et commencer la manœuvre à 1 ou 2 kilomètres du feu; or, l'on sait que le motocycliste «colle à sa moto» et que celle-ci laissée près de la route risque d'être enlevée par l'ennemi, s'il avance...

Si le détachement est *hippo-auto-mobile,* les cavaliers, venant derrière les « blindées », au premier coup de feu se sont *dispersés au galop* et se sont jetés dans le couvert le plus proche, qu'on gagne facilement à cheval, mais qu'on ne pourrait atteindre sous le feu, en poussant sa « moto ». Là, le chef observe et ordonne : une fraction à pied, pour battre la route et ses abords, les armes automatiques (mitrailleuse et canon anti-char) en surveillance sur l'objectif, une fraction à cheval débordant par tel cheminement, les blindées appuyant ce mouvement.

Nous sommes *au contact;* alors, la vitesse, l'action réflexe,

l'automatisme, la dispersion qui diminue, la vulnérabilité se retrouvent, comme jadis dans le détachement à cheval; la lenteur, la pesanteur, la vulnérabilité sont le lot des éléments motorisés — au contact, dans l'action, *sous le Feu.*

Si l'ennemi est inerte ou se retire, tout peut s'arranger, pour les deux détachements; mais, s'il est fort et agressif, s'il réagit, s'il avance, le détachement mécanique perd sa liberté d'action... et ses « motos » et ses Motocyclistes ou Dragons Portés; le détachement hippo-auto-mobile, dont les montures sont au plus près des combattants et à couvert, peut, lui, par un cheminement détourné, lâchant la route dangereuse, se dégager facilement.

Mais l'ennemi s'est replié. Va-t-on continuer à le suivre par la route sur laquelle il maintiendra ses armes automatiques, mitrailleuse et canon? Point. Laissant une faible patrouille à la surveillance de la route, le détachement marchera parallèlement à elle, afin de déborder, systématiquement et sans délais, toutes les résistances possibles.

Là encore, il y aura à reconnaître des couverts, maisons ou bois, à les fouiller, à filtrer, à voir sans être vu. Pour ce *travail de justesse, dans le terrain,* lequel sera le mieux outillé du Motocycliste et du Dragon Porté ou du Cavalier?

Nous ne posons pas la question pour l'Auto-mitrailleuse, car celle-ci, convenablement blindée, est l'instrument des uns et des autres. Et, si nous admettons que *le Cavalier* est le combattant le plus apte à reconnaître les pays difficiles et à y mener les actions de contact, il faudra laisser à la cavalerie à cheval *les Auto-mitrailleuses de combat* qui lui sont indispensables; on la renforcera également de *Motocyclistes,* précieux pour assurer ses liaisons intérieures et la transmission vers l'arrière de ses renseignements.

La combinaison de ces trois éléments : le Cavalier, l'Auto-mitrailleuse, le Motocycliste donnera à la Cavalerie *la souplesse* à travers tous terrains, *la puissance* de feu et de surprise, et *la rapidité* de manœuvre qu'elle n'a jamais eues à ce degré, et qui lui permettront dans l'accomplissement de ses missions une précision, un fini, une perfection de la manœuvre inconnus jusqu'ici.

Les difficultés que trouvent les organes d'accompagnement

des Auto-mitrailleuses, et souvent celles-ci même, sont telles que, pour faire mieux, *si le Cheval n'existait pas, on serait conduit à l'inventer.*

S'il n'existait pas, quelle trouvaille que ce mécanisme vivant qui regarde où il met les pieds, franchit les obstacles de lui-même, bondit d'une allure dans l'autre et passe instantanément de l'arrêt à un galop de 400 mètres à la minute, qui fait demi-tour sur place, saute une haie épaisse, disparaît dans un fourré, traverse un taillis ou une forêt, descend un escarpement, passe à gué une rivière, dans 1 m. 20 d'eau et, s'il y en a davantage, se met à la nage, qui, enfin, blessé, avec deux ou trois balles dans le corps, trouve encore l'énergie de faire 300 ou 400 mètres, avant de mourir, pour mettre son cavalier à l'abri !

Vraiment, la mécanique perfectionnée, celle qui est tout à fait *automatique,* et, en outre, intelligente et de plus douée de cœur, c'est bien *la machine-cheval.*

Au demeurant, tant que l'homme ira au feu sans cuirasse, pourquoi le cheval n'irait-il plus? L'un et l'autre, depuis toujours, se sont fait tuer ensemble et l'un pour l'autre; et l'un n'a jamais trahi l'autre.

On ne peut en dire autant de l'assemblage *Homme-Moteur.*

Le lecteur nous excusera de l'avoir entraîné dans des considérations de détail concernant le fonctionnement des détachements. Mais, n'est-ce pas dans l'action du combattant de première ligne — qu'il soit Fantassin ou Cavalier — que se révèle l'utilité ou l'insuffisance des armes ou instruments mis à sa disposition?

Car la tactique et la stratégie ne peuvent édifier leurs combinaisons que sur la valeur du mécanisme de combat, de même que l'ingénieur ou l'architecte construisent leurs ouvrages d'art d'après la résistance des matériaux utilisables. A quoi bon les belles manœuvres et les attaques bien montées, si la Troupe n'est pas capable de mener le combat?

Or, depuis la dernière guerre, dans toutes les armées *heureusement,* aussi bien en Allemagne qu'en France et plus encore en Angleterre, on a établi des théories stratégiques nouvelles avant de s'être assuré du bon fonctionnement au feu de la mécanique de combat. Le *Carden-Loyd* anglais, engin blindé

léger, bon tout au plus pour faire la police aux Indes, a jeté sa poudre aux yeux des tacticiens en chambre, avant d'échouer lamentablement, dans la guerre d'Espagne, devenu char léger allemand, sous le canon anti-char bolchevique.

Inutile, et dangereux! d'entreprendre la grande chasse au fauve, si l'on ne possède que des fusils pour tirer les lapins...

§

Il faut conclure. Nous le ferons nettement.

La Division de Cavalerie type 32 — avec ses deux Brigades à cheval et sa Brigade motorisée (1 régiment d'A. M., 1 régiment de D. P.), avec son régiment d'artillerie tractée, son escadrille, et son bataillon de Génie automobile — est un instrument de prise de contact et de combat, en pays difficile, d'un maniement plus souple et plus puissant que la Division Légère Mécanique.

Seulement, il faut renoncer à aller à l'ennemi avec des engins insuffisamment blindés et confier cette tâche aux Auto-Mitrailleuses *de Combat* ou à des Chars légers de 10 à 12 tonnes (en 1937).

Il faut donner aux régiments de Cavalerie qui, à pied, deviennent des bataillons, autant de Mitrailleuses qu'aux bataillons d'Infanterie (et non la moitié) ou, si l'on ne veut pas alourdir le régiment, créer une compagnie de mitrailleuses automobiles par brigade.

Il faut multiplier les armes anti-chars et en avoir au moins cinq par régiment de Cavalerie ou bataillon (1 par escadron, 1 au P. C., 1 au T. C.)... et augmenter leur puissance parallèlement à l'épaisseur des blindages.

Il faut consentir à la Division l'Artillerie de son combat, sur des fronts plus étendus que ceux des Divisions d'Infanterie, c'est-à-dire lui attribuer au moins la même puissance de Feu qu'à ces dernières : 1 régiment de 75, 1 régiment lourd, tous deux tractés.

Il faut, dans la guerre « actuelle », où le Char ramène le facteur « *surprise* », qui quelquefois, comme à Marengo, est décisif, pourvoir la troupe d'un moyen de défense immédiat : *la mine portative*, dont l'explosion immobilisera le char et dont la simple menace rendra souvent ce dernier prudent.

Il faut encore, à cette unité mobile qui fréquemment aura ses flancs découverts et sera en bute aux attaques des engins blindés, aux surprises de l'aviation, procurer la possibilité de se dérober aux vues et aux coups en s'enveloppant de fumée et doter pour cela batteries, escadrons et même pelotons d'*engins fumigènes.*

Il faudrait, enfin, un instrument dont l'emploi, dans l'exploitation du succès, doit permettre de poursuivre sans arrêt la victoire, mais sur lequel nous ne pouvons donner ici aucune précision, car l'Armée française seule doit le posséder.

L'abandon partiel de la Division Mécanique d'exploration et le retour de la Division type 32, hippo-auto-mobile, semblera aux ardents de la motorisation une régression inacceptable.

A ceux-là nous affirmons que nous n'avons pas trouvé vaines leurs expériences. Ayant poussé la Cavalerie, après la guerre, à utiliser la machine, ayant aidé la Division hippo-automobile à supplanter la vieille Division à trois brigades, nous trouvons naturel que d'autres aient voulu aller plus loin et plus vite, dans la voie de la motorisation et que la Division mécanique ait été lancée. Mais, l'imagination nécessaire au progrès ne se limite pas toujours aux réalités; c'est l'expérience qui fait justice de nos conceptions, et dit si nous avons été assez loin ou trop loin; et, ici, nous avons heureusement *l'expérience espagnole.* Elle nous démontre qu'il faut en rabattre quelque peu de nos idées sur la toute-puissance de l'engin blindé; elle nous rapelle que *le Terrain commande la Guerre;* et le Terrain, hostile aux engins nouveaux, est au contraire favorable aux êtres qui, depuis toujours, le parcourent : l'Homme, l'Animal.

Aux Motorisateurs, nous demandons de ne pas s'en tenir à leur impression première et de réfléchir non aux possibilités des grandes randonnées, mais bien à la façon dont les éléments avancés auront à *se battre* et à *s'accrocher au terrain, quand ils rencontreront l'ennemi.* Là est tout le problème.

Et, si cette étude leur semble rétrograde, qu'ils veuillent bien songer que son auteur est la même personne qui, avant 1914, réclamait pour la Cavalerie *des mitrailleuses* dont nul ne voulait (même pas l'Infanterie), l'augmentation *des munitions, la baïonnette* et était, à Saumur, par les galopeurs inté-

graux, surnommé — titre dérisoire alors, mais depuis 1914 honorable, — « le Père du combat à pied » !

V. UNE VUE D'ENSEMBLE SUR LA MOTORISATION

Sur la partie couverte de notre théâtre d'opérations, ce ne serait pas trop d'*un Corps de Cavalerie à trois divisions*, pour surveiller le front Genève-Strasbourg, et d'un deuxième face au front Strasbourg-Maubeuge; l'une des trois divisions pouvant être, d'ailleurs, une division d'Infanterie motorisée.

La partie découverte, de Maubeuge à la mer, pourrait être surveillée par *un Corps Mécanique* comprenant deux divisions légères mécaniques et une ou deux divisions d'Infanterie motorisée; encore qu'il soit bien difficile d'y dissimuler une telle masse automobile qui devrait, pour cette raison, être pourvue de *moyens fumigènes* les plus perfectionnés. La pratique du fumigène, il faut y insister, doit, d'ailleurs, être généralisée en toute unité, automobile ou non, pouvoir en quelques secondes s'envelopper de fumée, pour dissimuler aux avions sa position et son importance.

Nous voyons que l'état actuel de la Cavalerie est loin de correspondre aux besoins que nous prévoyons. Nous avons encore quatre divisions à cheval; deux sont condamnées à disparaître, en se transformant en divisions mécaniques; il y aurait nécessité vitale à *conserver ces quatre divisions de Cavalerie* (hippo-auto-mobiles).

Une D. L. M. existe; il convient de lui donner un matériel plus lourd et mieux armé. Une deuxième D. L. M. est en voie de création; il faudrait trouver les effectifs de cette grande *Unité spéciale* dans les *spécialistes* de carrière, rengagés en nombre suffisant et non dans la démolition d'une division de Cavalerie qui ferait défaut.

Après la guerre, on a par trop réduit la Cavalerie, sous le faux prétexte qu'elle avait rendu peu de services pendant la guerre. Peu de services? On oublie facilement *la Course à la mer* et les « retapages » du front en mars et mai 1918, où le Maréchal Pétain put dire que « *la Cavalerie avait sauvé l'Armée* » — et dès lors, la France. On oublie surtout que la cavalerie Jouinot-Gambetta, en Serbie, a permis de capturer,

dans *le coup de filet d'Uskub,* une armée germano-turque de 90.000 hommes, brèche décisive qui provoqua l'écroulement du front des Empires centraux. On oublie que, sans l'Armistice, les corps de Cavalerie Robillot et Canavagh, en Belgique, avaient percé le front allemand le 11 novembre, que, le 12 novembre, ils pouvaient ramasser, à *Bruxelles,* leur objectif, 200.000 Allemands en déroute et le double ou le quadruple, les jours suivants, en mettant la main sur *Liége,* clé de la Meuse.

Peu de services! Mais, en 1914 et 1918, sans la Cavalerie, la guerre était perdue. Et, à la fin en Belgique, si l'Armistice n'avait coupé les ailes à *la Poursuite,* non seulement *la Guerre,* mais *la Paix* eût été gagnée, indiscutablement.

Car il est inutile de bien préparer la bataille, si on ne la gagne pas; vain de la gagner, si l'on n'est pas capable de l'exploiter; et *l'on ne sera capable d'exploiter qu'avec des unités véritablement Tous Terrains* — et non avec des instruments qu'arrêtent coupures et destructions, comme l'a prouvé notre avance difficile, en Belgique, derrière la retraite allemande.

§

Nous ne pouvons abandonner ce sujet de la nécessité d'une Arme mobile, autour des unités de toutes Armes, sans parler, au moins rapidement : des *Groupes de Reconnaissance de Corps d'Armée et de Division* — l'ancienne Cavalerie d'Infanterie.

S'il est des organes de Reconnaissance et de Sûreté qui doivent être *Tous Terrains,* ce sont bien les Groupes de Reconnaissance (G. R.). Or, beaucoup sont aujourd'hui mécaniques, constitués avec des Auto-mitrailleuses sur roues et des Motocyclistes, c'est-à-dire des *éléments liés aux routes* ou bons chemins.

Nous voyons là un grave danger, pour la sûreté des grandes Unités qui n'est plus assurée qu'en apparence, « sur la carte ». La surprise « dans le terrain » surgira hors du réseau routier, sur lequel opèrent les motorisés. Peut-on dire, en effet, qu'il n'y a pas de malfaiteurs dans une maison, quand on s'est borné à parcourir le vestibule et l'escalier, négligeant de visiter les pièces?

Il faut que *le Terrain* soit fouillé et tenu par des éléments

tous terrains; sinon, pas de sûreté, pas de renseignements sérieux, pas d'éléments de décision pour le chef, pas de manœuvre juste. Et toutes les conceptions, toutes les exécutions en cours renversées en un instant par *la surprise,* génératrice des paniques.

La Division d'Infanterie, en marche d'approche vers l'ennemi, ne va pas à plus de 4 kilomètres à l'heure. *La vitesse* de ses organes de sûreté importe moins que leur aptitude à travailler *dans le terrain.* Et nous préférons éclairer et couvrir notre Division et notre Corps d'Armée par des G. R. comprenant :

1 Escadron d'Auto-mitrailleuses,
1 ou 2 Escadrons *à Cheval,*
2 Pelotons de Motocyclistes (liaisons-transmissions),
1 Escadron automobile de Mitrailleuses et d'Engins,

que par des Groupes où les Motocyclistes remplacent les Cavaliers.

Le Cavalier est un bon combattant « Tous Terrains ».

Le Motocycliste n'est qu'un médiocre combattant « Tous Chemins ».

Mais, pour avoir des *Escadrons à Cheval,* il faut avoir des chevaux de réquisition; et ceux-ci commencent à manquer, parce que l'Armée et la motorisation civile ont tué l'élevage.

Si la nécessité absolue de fouiller le terrain, pour obtenir *une sûreté réelle,* nous réapparaît, il nous faudra avoir, sur le pays, les chevaux à réquisitionner pour nos Groupes de Reconnaissance.

Seulement, cela n'est pas suffisant. Nos G. R. (ou Escadrons divisionnaires) de 1914 n'ont été aptes à leur service qu'au bout de deux mois de campagne!... quand on n'en avait plus besoin!... Et nous en aurons besoin dès les premières heures des hostilités... Alors?

Alors, *nous devons avoir des G. R. constitués, dès le temps de paix, en éléments actifs et de réserve :* 2, 3, 4 par région, suivant les ressources et les besoins. Dans chaque région devrait exister non pas seulement un *Centre Mobilisateur* de Cavalerie, mais un *noyau actif permanent,* constitué par un

Groupe, comprenant 1 Escadron à cheval et 1 Escadron motorisé (A.-M., Mitrailleuses, Engins, Motos, Transmissions).

Ce noyau actif serait le *Centre d'Instruction* des Réservistes des G. R., à constituer dans chaque département ou groupe de départements, et qui auraient sur place, groupés autour d'un *Centre de rassemblement,* leurs officiers de réserve, leurs cadres, leurs effectifs, leur matériel.

Les chevaux de réquisition seraient affectés, dès le temps de paix, à leurs cavaliers réservistes, qui, détenteurs de leur harnachement, les monteraient une fois par mois et participeraient à des prises d'armes trois ou quatre jours par an. (Nous avons vu cela fonctionner en Rhénanie, en 1924 (!), avec les Reitervereine).

L'amorce d'une telle organisation existe chez nous, dans les *Sociétés Hippiques Rurales* (S. H. R.); mais, elles ont été créées par les Haras et, si elles s'occupent, un peu, d'équitation, ne s'inquiètent nullement d'instruction militaire et de tir. L'Armée doit reprendre la question et l'élargir.

Alors, nous aurons des Pelotons qui pourront, sur un coup de téléphone, se rassembler en deux ou trois heures, des Escadrons qui seront formés, au complet, en une demi-journée, des Groupes de Reconnaissance prêts à partir dans les 24 heures, à s'embarquer avec leur Division, à opérer dès leur débarquement.

Qu'en coûterait-il? Quelques indemnités, primes et prix, pour avoir un organisme vivant, cohérent, utile, au lieu d'une unité existant seulement sur le papier : mort-née.

Alors seulement, il y aura des *organes de sûreté;* et la manœuvre la plus difficile, celle de l'entrée en campagne, pourra être entreprise « en sûreté ». Sinon, nous courrons à nouveau aux surprises de la bataille des Frontières.

§

On effleurera seulement ici la question des *Divisions d'Infanterie Motorisées.*

L'utilité de telles *Grandes Unités* ne saurait être contestée. Les *Corps de Cavalerie* et les *Corps Mécaniques* ne seront jamais que les premiers échelons de la Manœuvre et devront

être appuyés de près par les échelons suivants, pour que soient utilisées les résultats qu'ils auront acquis.

Les Divisions d'Infanterie Motorisées — c'est-à-dire transportées en camions — bien couvertes par les Grandes Unités Mobiles donneront à celles-ci l'appui précis qu'il leur faut et procureront aux Gros de toutes Armes le temps d'intervenir pour développer l'action, amorcée seulement par les premiers échelons.

Mais, pour que les D. I. M. aient la *rapidité de déploiement* voulue, on doit arriver à *motoriser* tous leurs éléments et à leur permettre ainsi la *mise en batterie* rapide de leurs armes lourdes (Mitrailleuses, Canons anti-chars et anti-aériens, Mortiers) qui seront tractées ou portées sur chenilles.

§

Reste à savoir si l'on constituera de *Grandes Unités de Chars* pouvant opérer seules ou encadrées par d'autres G. U.

Tout ce que nous avons dit, ici, de la nécessité de la *coopération des Armes,* dans la bataille, nécessité séculaire qu'illustre à nouveau la guerre d'Espagne, nous fait rejeter l'organisation de G. U. de Chars.

Le Char est une contre-mitrailleuse et sera arrêté par un canon contre Chars, lequel devra être neutralisé par une *artillerie d'appui,* fixe ou mobile. Pour enregistrer, matérialiser l'avance du Char, nous y insistons, celui-ci devra être accompagné par *des Fantassins* qui *occuperont le Terrain,* le nettoieront, dépasseront les Chars et les couvriront. C'est-à-dire qu'il ne saurait y avoir de Grandes Unités composées uniquement de Chars, mais bien de grandes formations de Chars à mettre à la disposition des G. U. combattantes, les Divisions d'Infanterie, de Cavalerie ou Mécaniques — celles-ci constituées de tous les éléments nécessaires au *développement complet du combat moderne, livré contre toutes les armes modernes.*

Si nous remarquons, en outre, que toute l'*Artillerie* peut être tractée, que le *Génie* (ponts, destructions, communications) doit être automobile, qu'une section sur deux des *Trains Régimentaires* de toute l'Armée pourrait avantageusement être

automobile, on voit que, en plus de l'*Aviation,* du *Train automobile,* et du *Service automobile,* nous aurons des consommateurs d'essence voraces.

Ajoutons que l'Intérieur, privé en grande partie de ses chevaux par la réquisition, aura aussi besoin de beaucoup de moteurs, pour éviter l'arrêt de la vie du pays, par la stagnation de l'Agriculture et du Commerce. Des moteurs, donc, encore, des buveurs d'essence.

Et c'est une raison vitale d'utiliser, en France, le véritable carburant national qu'est *le Bois.*

§

On ne saurait, pour le moment, pousser plus loin la motorisation, sans risquer de ne pouvoir l'alimenter et d'avoir une *Armée immobilisée, à la merci de l'adversaire, faute d'essence;* et cette question du carburant, qui conditionne toutes les opérations militaires, doit être traitée avec le plus grand sérieux.

Des approvisionnements pour six ou huit mois se révéleront de suite insuffisants. Comme il arrive aux manœuvres, la consommation sera double de l'estimation; en deux mois, on aura brûlé le stock de quatre; et les opérations à poursuivre seront influencées par la raréfaction du carburant.

Il faut, avec le stock, un ravitaillement assuré. Et il faut que le stock soit *gardé,* pour qu'*une explosion générale de nos réservoirs* — autour desquels gravitent 500.000 étrangers — ne soit pas le premier acte des hostilités.

Qu'on pense à la gravité d'un tel événement. Aujourd'hui, *sans essence,* plus d'Aviation, plus de Divisions Mobiles, plus de Chars, plus d'Artillerie, plus de ravitaillements. C'est la *paralysie générale* du Pays, sans possibilité de résistance; donc, l'acceptation, sans coup férir, de la loi de l'adversaire...

Ayons donc une politique de *l'essence,* mais ayons aussi une politique de *l'élevage.*

La France, peut-être, un jour, devra son salut au *Cheval.*

GÉNÉRAL DAUBERT.

LA HORDE

—

I

Une mélodie alanguie flottait au gré du vent sur le silence las du steppe.

La journée avait duré plus qu'aucune et, sous les tentures imperméables de sa chambre, Ydis, bien que nue et caressant son corps de ses mains trempées aux fraîches eaux de la cruche, avait étouffé sous le poids du plus épais soleil qu'elle eût jamais éprouvé. Elle avait laissé passer, sans vouloir y prendre garde, comme un vain bruit accroissant la chaleur, les gronderies maussades de sa mère sur sa nonchalance et son impudeur. Et même, à ce dernier reproche, elle avait regardé complaisamment sa chair brune, splendidement épanouie et profondément odorante, irradiant — pour quel inconnu? — sa promesse sur les coussins de toile safranée, saturés d'épices aromatiques. Puis sa main pleine de caresses avait calmé sa douloureuse attente et elle s'était endormie, toute vautrée et souriante, dans un abandon reconnaissant.

Elle s'était éveillée comme le soir déjà couronnait de pourpre violette les collines bombées qui, par delà le fleuve et le désert, limitaient l'horizon occidental. Ses compagnes, en passant vers sa demeure, l'avaient appelée de leurs chants : et, toute chaude, avec encore à ses mains moites l'odeur amoureuse et amère, elle s'était vêtue en hâte d'un long voile et encourue vers le rivage.

Elles étaient là, toutes, ses amies, formes menues sur l'immense plan de l'horizon, et leur groupement bigarré

semblait un bouquet d'anémones aux cœurs noirs faits de regards ardents. Elles parlaient toutes à la fois et riaient d'un grand rire énervé qui hennissait parfois comme le désir des cavales. Elles étaient belles, toutes, cependant; mais dans le pays les jeunes hommes étaient rares. Ydis était la plus belle et son père était le plus riche. Et, voyant qu'elle ne se mariait pas, toutes les autres frémissaient, se demandant quelle serait leur attente.

On disait cependant qu'Ydis avait refusé maints partis; et c'était devenu un jeu pour ses compagnes de lui demander chaque soir quel amoureux obèse, au ventre farci de négoce, elle avait refusé dans la journée. Et cette plaisanterie coutumière les détendait dans un long fou rire, en même temps qu'elle les vengeait du triste célibat où les confinaient les hommes de leur race, lourds et stupides, tout occupés de comptes et de calculs et plus soucieux du douaire que de la beauté des filles. Leurs pères ne rentraient qu'à la nuit, prolongeant, après les affaires, leurs discussions dans les cafés où, au milieu de la fumée des pipes, ils arrondissaient leur visage, leur barbe noire, leurs bras courts, et leur ventre tassé sur les jambes croisées. Parfois, après une bonne opération, ils apportaient au logis des faces joviales, des mains hardies et, dans la chaleur de la digestion, ils culbutaient leurs femmes et plantaient des enfants qui leur seraient — les aînés pouvaient le dire — un perpétuel objet de récriminations économiques.

Ainsi s'écoulait la vie monotone, sous l'implacable clarté du ciel, au bord du fleuve aux lentes eaux sombres; et les jeunes filles dolentes n'avaient pas d'autre distraction que de s'asseoir au crépuscule, à l'ombre vaste de sycomores qui penchaient du haut de la berge leurs branches tordues et leurs feuilles, par-dessus le petit sentier en pente douce qu'une plate-forme de terre prolongeait jusqu'aux eaux assoupies. Elles voyaient les femmes du peuple descendre à petits pas retenus avec leur urne vide au flanc, puiser en caquetant, courbées sur les genoux ou accroupies, et remonter, tendues par

l'effort et silencieuses, leur urne pleine et ruisselante en équilibre sur la tête. La rive un peu plus loin s'abaissait et les grandes barques à voiles dépassaient de leurs ponts le quai de terre où les charrois roulants, les pas des portefaix, les courses et les culbutes des marmailles soulevaient un nimbe de poussière brune que doraient faiblement les dernières lueurs du jour. Des bateliers lavaient les planches goudronnées, et les barques, sous le filet de leurs amarres, luisaient, fraîches et sourdes, comme de gros poissons émergés.

Mais, à travers l'écran troué des feuilles basses, en face du tertre gazonné où, couchées ou assises, elles guettaient le soir écrasant le soleil et barbouillant le ciel, ce n'était point la vie commerciale et populaire que les jeunes filles regardaient se dérouler et les distraire, mais l'eau déserte, vert-de-grisée, avec ses froideurs glauques et ses remous poudrés d'or pâle où se nouaient, pour se défaire et se renouer à nouveau, les rythmes secrets et profonds de leurs rêves. Au delà, le désert semblait une immense mer rose dont l'immobilité calmait bientôt les rires et les paroles dans une angoisse peuplée de soupirs. Et les filles, muettes alors, pensaient aux hommes du désert.

A certaines époques de l'année ils apparaissaient sur la berge opposée à la ville et la terre semblait fumer à leur approche, tandis qu'ils descendaient, au galop de leurs bêtes, les étendues sablonneuses, jonchées de roseaux secs. Ils soufflaient dans des conques de coquillage des appels mugissants. Bientôt des barques lancées à leur rencontre les amenaient au port, pêle-mêle entassés, bêtes et gens et quelques-uns restés en selle, dont les chevaux, épouvantés au passage des planches étroites jetées de la rive, bondissaient au milieu de la foule badaude, semant la panique, pour la plus grande joie de leurs cavaliers bruns dont riaient les grands yeux cruels et les dents étincelantes. D'autres conduisaient par la bride des étalons ou des cavales que suivaient des poulains encore à la mamelle; d'autres des chameaux chargés de bagages et de hauts pavillons dont les rideaux

s'ouvraient sur des femmes voilées et des enfants à demi nus. D'autres enfin poussaient des troupeaux de moutons bruns et une forte odeur s'épandait sur le grêlement des petits pas, dans la poussière et le tumulte.

C'étaient alors, à la nuit tombante, de rapides marchés improvisés, et les plus habiles commerçants se hâtaient d'obtenir poulains, moutons, chamelles, ou les tapis, les cuivres battus, les cuirs souples, escomptant la tentation des nomades qui les poussait, malgré la fatigue, à vouloir aussitôt de l'or pour aller dans les bouges proches oublier leur soif ancestrale et leur éternelle solitude.

Parfois les nomades restaient peu. Leurs marchandises vendues, ils repartaient, accompagnés de bénédictions et de caresses; et les maîtres des bateaux s'arrangeaient pour leur enlever dans le parcours, à titre d'indemnité de transport ou de simple larcin, une partie de leur bénéfice. Il s'ensuivait souvent des bagarres et que des bateliers trop avides fussent noyés pendant la traversée ou assommés en débarquant, sur la plage.

D'autres fois, traversant la ville et les jardins, les nomades portaient plus loin leur errant négoce, ou même, en des temps de disette, menaient leurs troupeaux vers les montagnes, en quête de pâturages nourrissants. Ils passaient alors en hordes entières, mal contenues par les chemins et débordant sur les récoltes; et leur passage était accompagné de malédictions.

Ils étaient vêtus de longs burnous que le soleil brûlait de lueurs fauves. Leur visage entouré étroitement de laine blanche ne laissait voir que des yeux vastes et, sous des nez de rapaces, des bouches rouges et luisantes, dans la broussaille des barbes noires. Il y en avait de très jeunes, au visage imberbe comme celui des filles, mais dont le regard farouche et superbe était plus redoutable que les barbes les plus imposantes.

Tel, se souvenait Ydis, celui qu'elle avait remarqué, au dernier passage d'une horde en marche vers les montagnes. Grand et large d'épaules, il dominait, du haut de son étalon blanc, les autres hommes qu'il paraissait commander. Son visage pâle et lisse portait une expres-

sion austère et lointaine et son regard était impassible sur les hommes et sur les choses. Pourtant, comme il passait près d'elle qui se blottissait contre un mur, sans détourner d'un seul mouvement son cheval, il avait ralenti l'allure et planté dans ses yeux un regard profond et magnifique dont elle avait frissonné. Il ne s'était pas retourné, mais il avait senti qu'elle le suivait des yeux, tandis qu'il disparaissait dans la rue étroite, pressant sa horde et ses troupeaux.

L'image du beau nomade alanguissait les siestes de la jeune fille, et c'était pour lui, sans bien s'en rendre compte, qu'elle refusait les épousailles des marchands auxquelles son père la sollicitait. C'était à lui qu'elle pensait ce soir, assise parmi ses compagnes, l'ayant rêvé naguère, en son sommeil voluptueux, dans un rêve secret dont elle n'était pas encore bien réveillée.

Le vent soufflait du fleuve en lentes nappes fraîches, et, bientôt, possédées par sa caresse, les jeunes filles s'étaient tues. Elles regardaient l'eau couler grassement à leurs pieds; elles regardaient, à travers le feuillage, les lourds remous se dénouer, d'or pâle et de gris vert; et, par delà la berge violette, elles regardaient, comme elles immobile et le sang aux joues, l'immense rose nocturne du désert d'où venait le vent.

Et c'est alors que leur parvint, en bouffées éparses, une mélodie alanguie qui soupirait la plainte de leurs cœurs. Cela naissait des eaux ou des roseaux froissés sur l'autre rive où ils croissaient en forêts impénétrables. C'était, non une voix d'instrument, semblait-il, mais de la nature elle-même l'exhalaison morbide et pourtant pénétrante, irrésistiblement attirante. Le son s'enfla, plus continu, et des cris aigus le scandaient comme de longs traits rectilignes. Alors, entre les roseaux écartés, les jeunes filles aperçurent, minuscules sur l'horizon, deux formes humaines dont l'une courait au ras de terre, gambadait et levait les bras dans une exaltation enfantine. La musique se tut et les appels reprirent, à deux voix alternées, une basse d'homme et un strident trémolo d'enfant. Une barque enfin se détacha du port.

Elle fut lente à traverser et si longtemps elle s'arrêta qu'il semblait qu'elle ne dût pas revenir. Enfin, sans qu'elle parût se mouvoir, elle se trouva soudain détachée de la berge, comme un vieux souvenir, à regret abandonné, flotte lentement vers l'oubli.

Quand elle fut proche, les jeunes filles virent ceux qu'elle portait. Assis en face du batelier un grand vieillard maigre et barbu bavardait inlassablement. On entendait sa voix cassée sans pouvoir distinguer ses paroles. Il ne faisait aucun geste et toute son attitude immobile et prudente révélait qu'il était aveugle. A l'avant de la barque, couché à plat ventre sur les planches et ses deux mains pendantes cherchant à toucher l'eau, l'enfant, un garçonnet aux yeux farouches sous une broussaille de cheveux, regardait, la bouche entr'ouverte, la ville qui venait vers lui.

La barque disparut derrière les agrès des gabarres. Mais, au bout d'un instant, sur la pente poussiéreuse on les vit monter tous les trois : le batelier au grand pas nonchalant semblait écouter avec candeur les discours véhéments dont palpitait la grande barbe blanche. Le vieillard marchait en trébuchant, portant très haut la tête, s'appuyant d'une main sur une longue canne et de l'autre s'accrochant à l'épaule du garçonnet qui s'avançait, maussade, baissant la tête, et lançant des grimaces courroucées aux gamins accourus qui le dévisageaient avec indiscrétion. Il était presque nu, une tunique déchirée couvrant à peine son maigre torse. A son côté, pendu à une corde de fibres, un petit tambourin à plaques de cuivre sonnait à chaque pas une note sourde et bruissante. Le vieillard était vêtu d'une longue robe sans couleur, boueuse et terne. Il portait, par une sorte de baudrier, une besace de mendiant et deux flûtes de bois qu'il touchait de temps en temps sur sa poitrine, comme pour s'assurer qu'elles étaient toujours là.

La nuit flottait plus visible entre les pans de maisons et les voiles. Des quinquets s'allumèrent dans les ruelles vers lesquelles le batelier guida le vieillard et l'enfant et toute une suite grossissante de curieux. Ne pouvant plus

les voir, les jeunes filles s'étaient levées. Elles descendirent vers le port, traversèrent des files de barriques, butèrent dans des câbles, tâtèrent les caisses et les ballots et grapillèrent des figues sèches qui débordaient d'une couffe crevée. Sous une lampe pendue à une potence, des grains de riz répandu scintillaient comme des perles longues. Elles entendaient en passant les cancans des bateliers et des commères qui tous s'entretenaient du vieux. Il était célèbre autrefois par ses chansons dolentes ou moqueuses, et les sons qu'il parlait à travers ses flûtes nasillardes tiraient irrésistiblement des cœurs les larmes douces ou le rire exultant. Il entremêlait ses couplets de longs monologues de flûte, et ceux qui les avaient entendus s'en souvenaient encore aux soirs où le vent du désert chantait si haut dans les branchages qu'il semblait aspirer vers lui la vie lasse des hommes pour la bercer et la rafraîchir, ou quand les eaux gonflées se froissaient en grondant, arrachant des plaintes aux navires dont les câbles grinçaient comme une douleur trop tendue.

Mais ceux-là qui se souvenaient étaient eux-mêmes des vieillards, car il y avait bien longtemps que, suivant une troupe de nomades, il avait traversé le fleuve, plein d'allégresse, pour mener au son de ses flûtes la vie des hordes pastorales dans les oasis du désert. Et voici donc qu'il revenait, vieux et aveugle, accompagné de cet enfant qu'on ne connaissait pas et qui semblait frémissant comme un jeune loup captif.

Les jeunes filles suivirent les retardataires. Par des ruelles mal éclairées, où des filets séchaient contre les murs des maisons, elles arrivèrent sur une petite place où se tenait, pendant le jour, un marché d'herbes, de poissons et d'étoffes vulgaires, venus par le fleuve. Il en flottait encore des odeurs vagues, mêlées aux fumées des fritures qu'exhalaient des échoppes, les fourneaux en plein vent où les portefaix achetaient les aubergines, le riz ou les galettes sans levain, et le bol où nageaient des oignons roses dans une sauce d'eau vinaigrée. Devant une échoppe aux tentures rouges, on avait fait asseoir

le vieillard. Le restaurateur empressé avait étendu sous ses pieds une vieille peau de chèvre déteinte. Devant lui, sur des tabourets, des bols remplis de riz, de viande, de poisson, fumaient à petits fils qui montaient agréablement à ses narines. Il se taisait, souriant, ému, et buvait à petites gorgées, avec des gloussements de bonheur, le thé brûlant que sa main tremblotante guidait maladroitement à sa bouche. Accroupi à ses pieds sur la peau de chèvre, l'enfant, sans regarder personne, dévorait indistinctement les nourritures qu'il engloutissait à pleines mains.



Le vieillard, ayant achevé son repas, se leva lentement en s'appuyant sur la brune tête crépue. Il tendit vers la foule invisible ses mains bénissantes et, baissant la tête sur sa poitrine, se recueillit un court instant. Puis il tira de sa gaine l'une de ses flûtes et l'emboucha. Au premier son, très doux, nasillard et prolongé, prenant comme une voix féminine qu'étreint l'angoisse voluptueuse, tous avaient frémi alentour et le silence s'était posé comme une plane d'oiseaux guetteurs sur tous les corps diversement immobiles. L'enfant avait ramené sur ses genoux le tambourin aux plaques de cuivre, et sa petite main maigre y soulevait un tendre et mélancolique bruissement. Alors le chant de la flûte s'essora. C'était une mélodie improvisée, sortie de la terre, semblait-il, et des premiers âges du monde. Dans une pénombre diaphane les formes croissaient à la vie et chacune se libérait dans une lumière toute neuve où elle demeurait attentive. A mesure qu'elles naissaient, s'enchevêtrait le tissu des ondes. Les sons montaient, montaient, palpitaient éperdus, abandonnés comme des bulles, et d'autres les joignaient au sommet d'arabesques étincelantes et pathétiques. Ils se fondaient, tout au sommet du rêve, mais duraient au tiède écho des mémoires en une nappe vibrante et chaude de lumière. Sous la magie de la musique disparaissaient les soucis coutumiers. Les hommes n'étaient plus des automates de société, de rudes rivaux,

des esclaves. Les forces primitives, endormies par l'usage et l'antique servitude des raisons d'être, renaissaient en leur âme déserte et l'habitaient d'un chaud mouvement. L'ordre unanime avait conquis toutes les places et les personnalités n'étaient plus que des nuances à peine distinctes dans la perception du mystère. Une immense confiance planait, tandis que, retombant aux notes les plus graves, la mélodie s'attardait, monotone, à peine balancée d'intervalles très proches, confinant au repos total d'un son unique. Elle se tut. Le vieillard releva son front vers les premières étoiles et la nuit furtivement envahissante. Succédant au prélude panique, sa voix lasse et aride surgit en complainte mineure parmi le blanc ondoiement de sa barbe. Il chantait l'éternel amour, vieux comme le monde, et plus vieux peut-être, si le monde n'était rien qu'un acte d'amour entre les présences divines. Il chantait le jeune désir, brutal et fugitif, bête nomade aux faims brusques, vite assouvies, avide de victimes renouvelées. L'enfant scandait les chutes de la mélopée d'un coup vibrant ou assourdi, où stridulaient en se froissant les tintements des grelots jaunes. Cette ponctuation rythmique s'accélérait avec la fièvre du chanteur et un grand trouble sensuel bouillonnait dans les corps tendus dont les cœurs déchaînés palpitaient plus profondément à chaque coup.

Aux derniers rangs de la foule tassée, Ydis appuyée à une porte avait fermé les yeux. La musique la traversait comme un grand fleuve orageux et fulgurant, roulait aux courbes de son corps ses flots flambants et irrésistibles qui la brisaient, la pétrissaient, disposaient d'elle avec l'impérieuse autorité des caresses. Il lui semblait reconnaître, évoquée pour elle, sa vie future, emportée dans les ouragans et les vertiges, bonne et terrible, atroce et attirante; et malgré elle, dans la solitude apeurée où chacun délaissait son être propre, enfant perdue dans la nuit dévorante, elle tendait, avec des sanglots étouffés, ses bras ardents vers une consolante certitude.

La mélodie avait cessé d'emplir le monde. La nuit perceptible s'insinua entre les hommes, et chacun, dé-

serté du charme, se retrouva lui-même, isolé dans son être clos. Les jeunes filles attardées se hâtèrent, quittant les ruelles tortueuses, distraites peu à peu d'un rêve lourd, dont il persistait dans leur voix comme un émoi roucoulant de tourterelles. Ydis parmi les autres se taisait, toute sonore encore et pantelante de musique.

Mais une sourde rumeur croissait à leur rencontre, un bruit multiple et fou, fait de froissements, de coups sourds, de plaintes animales et d'un vaste bourdonnement. En même temps, se percevait au loin un gigantesque mouvement qui harcelait les ondes, et la terre tremblait sous le poids d'une formidable approche. Au détour d'une rue, les jeunes filles se heurtèrent aux premiers marcheurs de la horde. Les nomades redescendaient de la montagne et traversaient la ville en une immense cohue de bêtes et de gens qui se hâtait vers le désert. En tête, et bien en avant de la tribu, une troupe de cavaliers, encapuchonnés de mystère, disparaissaient déjà vers le port, au pas rapide des petits chevaux qui soulevait, sans bruit, des petits nuages floconneux, dans l'épaisseur de la poussière. Derrière eux, des hommes à pied tiraient par le licol de hauts chameaux tanguant entre les murailles resserrées.

Les jeunes filles passèrent entre les deux troupes, riant et se hâtant pour n'être pas coupées de leur route. Mais une fois sauvées, elles s'arrêtèrent à l'angle de la ruelle, et, blotties dans l'ombre, elles regardèrent. Elles plaisantaient à voix basse sur les chameliers et les pâtres et sur les femmes apparues entre les rideaux des tendelets. Elles admiraient les chevaux superbes et s'attendrissaient sur les jeunes bêtes, les poulains et les agnelets qui trottinaient à pas blessés entre les jambes de leurs mères. Mais Ydis ne regardait rien. Elle se sentait prise à nouveau de l'angoissante étreinte qui naguère, aux chants du vieillard, tordait ses bras dans la nuit indifférente. Elle les tendait à nouveau quand, soudain, l'un des cavaliers du premier groupe fit volte-face et revint au trot vers la horde. Ydis sentit un rouge nuage monter sous sa peau brune et envahir ses yeux,

car elle l'avait reconnu. Elle n'avait pas détendu ses bras et voici qu'il venait vers elle, alerte et fort, dans une jeunesse impérieuse. Son retour troubla les troupeaux. Il y eut un remous de bêtes, et les jeunes filles effrayées s'enfoncèrent plus loin dans la ruelle. Mais Ydis restait immobile, accrochée, comme à un cap de salut, à l'angle obscur d'une maison. Ses yeux alanguis et noyés de larmes luisaient dans son ardent visage, et ses regards qui ne lui appartenaient plus attiraient l'obscur émoi du mâle vers l'offrande sacrée de son corps. Il lui sourit. Il l'avait reconnue, lui aussi. Il mit au pas son cheval blanc, et lentement, tout en gourmandant la lenteur des pâtres, il le faisait avancer obliquement vers l'angle qu'éclairait la forme voilée de la femme. Une terreur l'envahit, faite de pudeur et de contrainte. Elle abandonna l'appui du mur au moment même où devant elle se dressait, dans l'odeur chaleureuse de la bête, la haute statue cavalière. Pourtant elle ne baissa pas les yeux et, tandis qu'elle reculait lentement dans la ruelle, elle voyait le beau nomade au regard immense incliner devant sa beauté sa tête pâle et ses deux mains vides et ouvertes, en signe d'hommage et d'offrande.



Pendant tout le jour, les nomades s'étaient embarqués. Il leur avait fallu presque toute la flotte de la ville pour transporter sur l'autre rive leurs richesses accumulées et leurs troupeaux accrus pendant leur campement de montagne. Ils n'avaient voulu vendre ni tapis ni bêtes jeunes. Hâtifs, presque hostiles, ils emportaient avec eux de lourdes charges, et les troupeaux n'en finissaient pas de mêler leurs cris et leurs piétinements et leurs couleurs roussies de soleil, dans un concert d'odeurs étouffantes. Les marchands, en rentrant chez eux le soir, grommelaient furieusement de tant de belles affaires manquées. Il ne restait plus, disaient-ils, que quelques barques à charger et les dernières prendraient les cavaliers qui, tout le jour, du haut de leur selle, avaient pré-

sidé au travail, dans la chaleur et la poussière. Ydis sortit. La première arrivée au tertre, elle vit, sur les eaux émues, les lourdes barques, enfoncées jusqu'à la flottaison, glisser lentement, à la file, glisser comme à regret vers le désert encore en feu. Le vent tiède hésitait à les pousser, louvoyantes et voiles molles; et l'on entendait de très loin l'ahan des bateliers crispés sur les rames longues qui levaient, rythmiquement, vers le ciel fauve, un geste étincelant d'où ruisselaient des lumières éparses. D'autres barques qui revenaient, allégées et dansantes, croisaient capricieusement leurs sœurs patientes, et les bateliers étendus sur leurs bancs raillaient les camarades qui peinaient, et la fumée de leurs pipes montait comme une ironique nostalgie.

La berge opposée grouillait de foule. On y devinait les préparatifs d'une marche de nuit : les chameaux recevaient leur charge, les troupeaux se groupaient sous le harcèlement des chiens, et les femmes accroupies attendaient, tandis que les enfants couraient et se cachaient parmi les hauts roseaux grisâtres.

Ydis regarda vers le port. Sur les planches frêles qui reliaient les barques, des hommes, courbés sous des fardeaux, avançaient précipitamment. Quelques groupes encore faisaient sur la place des taches sombres. Mais, dressés et sculptés d'or fauve, les cavaliers, immobiles sur leur selle, commandaient d'un geste indolent les équipes. Il y en avait un pourtant, isolé, tout au bord de l'eau, qui cheminait allégrement sur le chemin plat de halage. Son cheval blanc tendait le cou vers le fleuve aux odeurs marécageuses. Soudain la bête hennit et Ydis se leva toute frissonnante, comme si quelqu'un l'avait appelée. Ses compagnes n'étaient pas encore arrivées. Elle se laissa glisser sans réfléchir tout au long de la pente herbeuse, reprit pied sur l'étroit sentier où marquaient dans la boue les pas des porteuses d'eau et, abritée par la berge haute, serrée dans ses voiles et comme ramassée sur son attente, elle marcha à grands pas haletants à la rencontre du Centaure.

Il l'attendait lui aussi, pressant son cheval renâclant

sur le sol sans consistance, qui s'éboulait par larges pans dans l'eau boueuse. Un petit bosquet de tamaris accroché au revers des pentes, à un endroit où le chemin s'élargissait, les séparait quand ils s'aperçurent. Ils se rencontrèrent sous son ombre. Il avait bondi à bas de sa selle et, avant qu'elle sût comment, il l'avait prise, il la serrait fortement sur sa poitrine, et les battements de son cœur, puissants et réguliers, palpitaient longuement en elle, apaisant sous leur rythme fort l'affolement de son cœur d'enfant. Sans mot dire il avait assujetti sur les frêles poignets deux mains rudes dont l'étreinte brûlait comme un souffle de feu; et la tenant ainsi toute droite, appuyée contre lui et défaillante, il la buvait tout entière comme une eau promise, aspirant son âme à pleines lèvres et sans reprendre haleine, ainsi qu'aux jours de grande soif, après les étapes harassantes, il tarissait en un long baiser les maigres flaques des citernes dont les reflets mouraient sous lui comme ces yeux qu'éteignait sa caresse. Il n'y avait plus qu'eux au monde, au bord du fleuve de Paradis. Le silence attendait leur cri de joie délivrée. La terre qu'ils écrasaient sous leur orgueilleuse passion insouciante s'éboulait inlassablement, en grains minuscules, dans l'onde éternelle.

Ils restèrent ainsi blottis jusqu'à la nuit tombante. Alors un long cri retentit du côté du port et ils virent l'avant d'une barque émerger de l'ombre et s'avancer le long de la berge, comme halée vers leur désir. Il se leva rapidement et, l'enveloppant toute de son grand burnous déployé, il monta en selle avec elle; et comme la barque touchait au chemin, d'un seul bond, dont le choc fit ébouler un pan de berge, le cheval comme ailé sauta sur le pont sonore, parmi ses compagnons.

Ydis voyait confusément d'autres hommes accroupis ou couchés dans l'ombre et ceux qui s'agitaient à l'arrière, manœuvrant la voile et le gouvernail. Son amant avait dirigé tout à l'avant sa bête prudente et frémissante. Et, comme du haut d'un promontoire en marche sur la mer du temps, Ydis voyait, dans une immense

montée d'angoisse heureuse, l'eau prompte s'ouvrir caressante au viol bondissant de l'étrave et refermer sur son amour deux lèvres suaves et murmurantes.

Alors, comme une éclosion de son cœur, voici qu'une note alanguie s'ouvrit, corolle obscure, élargissant, avec une douce voix de flûte ses pétales ardents qui dissolvaient la nuit silencieuse. Ydis blottie au creux berceau des bras aimants, fermant les yeux de peur d'éteindre son extase, voyait s'ouvrir devant sa vie des portes immenses sur un foyer de magique lumière. Sous ses paupières serrées des lumières tournaient vers le néant, au rythme des sons altérés que modulait sans fin, dans une ivresse hallucinante, la voix de flûte. Sans penser et sans comprendre, Ydis, écrasée de bonheur, sentait confusément une bénédiction solennelle descendre du génie du vieillard qui « savait » sur la fragilité docile aux forces impérieuses de la vie. Une maternité déjà guidait son instinct. Elle leva les yeux vers son amant. Mais il était muet, formidable et serein, sur l'immaculée splendeur de son cheval entre les étoiles mobiles de l'eau et les clignotements des étoiles du ciel. Il lui parut si surhumain qu'elle baissa les yeux, cherchant une tendresse. Et voyant aux pieds du vieillard l'enfant presque nu qui dormait avec une pose charmante, elle sourit à la moue des petites lèvres, si longuement et si vaincue, que les larmes enfin noyèrent tant d'ardeurs, tandis que s'éteignaient aux échos de la rive les derniers sons de la languide mélodie, sur le silence énorme du steppe.

La barque toucha le fond de sable. Il y eut un réveil sur le pont. Des fanaux furent allumés et les bateliers s'affairèrent à fixer les amarres aux pilotis dont la noirceur surgissait sur l'eau miroitante, tandis que le pilote inclinait le vaisseau pour qu'il offrît la poupe plus large à la terre, afin de faciliter le débarquement. Mais le nomade n'attendit pas. Il poussa son cheval vers l'extrémité de la proue. La bête, ramassée sur elle-même, parut un instant osciller. Puis elle bondit dans les joncs, éclaboussant la nuit d'une floraison d'étincelles. A peine arrivée sur le sol ferme, elle partit d'un galop furieux

qui, pareil à un vent irrésistible, renversait Ydis défaillante dans le solide abri des bras qui l'enserraient. Et le désert tout autour d'eux, amorphe et noir avec d'étranges phosphorescences, s'étendait indéfiniment, comme les espaces célestes où palpitent les nébuleuses.

II

Il l'aima toute une saison. Elle vivait cloîtrée sous la vaste tente aux murs souples qui faisaient autour de son rêve un monde de couleurs et de parfums violents. Il passait auprès d'elle toutes ses nuits. Il parlait peu. Il avait peine à maîtriser pour elle la rudesse brève de sa voix. Il la regardait de ses vastes yeux immobiles où elle cherchait en vain à lire. Et quand elle l'interrogeait sur son amour, il la fixait profondément avec un rire mystérieux. Comme il aimait qu'elle fût nue, elle avait presque désaccoutumé de se vêtir et ne lui demandait jamais les robes précieuses et les parures qu'elle se promettait naguère d'exiger de celui qui serait son époux. Il lui avait donné pourtant d'ardentes gemmes : des bagues où des torsades d'or ceinturaient comme de liens sûrs les saphirs infinis et les émeraudes dormantes, des colliers faits de plaques d'émail où se lisaient des formes amoureuses, des bracelets d'argent, de corail et d'or souple et une lourde ceinture de perles que retenaient ses hanches jolies et d'où pendaient à des fils d'or, pareils à trois gouttes de sang, trois rubis allongés dont la froide caresse brûlait son ventre.

Chaque soir, à la tombée brusque de l'obscurité, le vieux musicien arrivait, guidé jusqu'au seuil de la tente par l'enfant au tambourin sonore. Mais celui-ci n'entrait jamais. Il restait accroupi au seuil et, sous les tentures bien closes, on entendait à peine, comme un roucoulement, le doux bruit de ses mains d'enfant rythmant les chansons et les airs de flûte. Le chef voluptueux avait su remarquer l'irrésistible émoi que propageaient les ondes musicales sur le corps sensible de sa favorite. Il la voyait frémir comme une voile brune sous les souffles

irréguliers de l'inspiration panique, fléchir ou se gonfler et tordre ses beaux bras, et ses mains éloquentes modeler dans le vide un monde de formes suaves. Bientôt l'aveugle musicien abandonnait aux puissances occultes l'effervescence grandissante de ses transes. Le corps muet d'Ydis exhalait mieux qu'un chant la totale aspiration amoureuse. Il se tendait, s'ouvrait comme une bouche dans l'angoisse, dont on ne peut sortir un seul cri. L'amant guettait avec une douloureuse jouissance la montée de l'exaltation, caressant d'une main de plus en plus crispée ces formes sans cesse mouvantes dont l'indéfini renouvellement l'émerveillait. Enfin la mélodie, au paroxysme de sa courbe, tendait une note soutenue comme un grand ciel de cristal pur. Et tandis que, sur la tenue, crépitait au dehors un tambourinement frénétique, le mâle pénétrait avec une ferveur religieuse dans la chair offerte et chantante dont l'extase montait avec des odeurs et des râles et s'abîmait enfin dans un grand cri. Quand ils revenaient à eux, le vieillard avait disparu.

Leurs nuits prolongeaient leur désir qu'ils entretenaient de caresses. Pourtant quand le matin faisait pâlir les lampes aux verres bigarrés, Ydis, à demi-morte et le corps épandu comme un bouquet défait, s'inquiétait du regard nostalgique et désert de l'amant impassible qui berçait négligemment sa fatigue et ses balbutiements reconnaissants. Elle s'endormait comme on plonge, s'enfonçant avec un bonheur plein de frissons dans le vide sans fin où persistaient ses joies. Mais jamais elle n'avait retrouvé dans ses rêves le visage de son amant. Jamais non plus à son réveil elle ne le voyait auprès d'elle.

Elle en avait été attristée les premiers jours et, quand le soir le lui avait ramené, elle s'en était plainte à lui avec une tendre exigence. Mais il avait su dire les raisons que son rôle de chef imposait à l'amour exclusif qu'il lui dédiait. Elle s'était enorgueillie alors qu'il fût si grand parmi les hommes. Elle se sentait reine aussi, et sa ferveur d'enfant s'enivrait de puissance avec ingénuité. De savoir son amant occupé tout le jour au redoutable métier de meneur d'hommes la comblait d'une

satisfaction qu'elle n'eût pas éprouvée d'un amant aux mains subalternes. Sa petite fierté bourgeoise et son hérédité mercantile se complaisaient à l'idée des richesses dont s'accompagnait à coup sûr la puissance redoutée de son maître. Et elle pensait, en souriant, que son père et sa mère pardonneraient son escapade, quand ils sauraient à quel monarque d'hommes, de bêtes et d'étendue elle s'était livrée.

Dès lors sa vie s'était organisée d'un luxe d'habitudes lascives encadrant parfaitement ses plus chères dispositions. A son réveil de chaque jour, elle appelait, en frappant sur un gong léger, la vieille femme, propre et charmante, dont les soins pour elle lui rappelaient sa petite enfance. La duègne apportait des friandises, des fruits glacés, des confitures de roses, des pâtes de dattes et de pistache et des eaux parfumées de sirops aux couleurs de nacre. Ydis croquait, buvait, suçait ses doigts englués de gourmandises, tout en abandonnant son corps aux mains expertes, dont la peau assouplie avait une douceur officieuse. Elle se laissait baigner, parfumer et coiffer avec une nonchalante béatitude. Mais le massage surtout lui était une volupté. Sous les mains grasses et bénignes toute fatigue fondait; le corps allégé prenait place dans un monde aérien où les bavardages de la vieille résonnaient comme le caquet gracieux de mille oiseaux. Un engourdissement de caresses berçait la fleur charnelle. Et quand c'était fini de pétrir les muscles, d'oindre la peau, de rougir les ongles des orteils et des mains, les histoires aussi s'arrêtaient et la frivole ancêtre pouffait d'un rire plein de baisers qui s'égrenaient sur le corps d'Ydis, cherchant les secrètes retraites et les pénombres aventureuses.

Parfois, des femmes d'importantes familles ayant annoncé leur visite, Ydis se laissait revêtir d'étoffes lourdes, soieries éclatantes, précieuses toiles brodées, et parer de bijoux choisis en harmonie ou en crue dissonance avec la couleur de la vêture. Les visites étaient cérémonieuses, contraintes. Les femmes du clan dissimulaient mal leur jalousie de l'étrangère et la haine de

leurs maris, qui grandissait contre le chef. Ydis pourtant ne devinait rien, toute à son rêve. Elle sentait seulement un ennui vorace la ronger fiévreusement, tandis que le silence allongeait les distances entre elle et ses compagnes, comme il espaçait largement la conversation difficile. Mais, le plus souvent, n'attendant personne, Ydis demeurait nue. Elle installait un lit de coussins à l'extrémité de la tente opposée à la porte d'entrée, et là, vautrée à plat ventre, le menton aux paumes, elle épiait, par l'ouverture basse coupée en auvent dans la toile, la vie sans cesse nouvelle du désert. D'abord c'était l'enclos semé d'herbe rugueuse où paissaient les cavales et les poulains de son amant. Elle éprouvait à les contempler une joie de propriétaire. Mais ce jeu lassait vite un si fugace esprit. Plus loin, et séparés des chevaux par des claies, des moutons parqués pour l'abat tassaient près du sol leur dos grumeleux. Et plus loin, jusqu'à l'infini, sur le sable rose plaqué de végétations roussâtres, piqueté çà et là d'arbustes difformes et grêles, des troupeaux parsemaient l'espace, petites formes se mouvant au ras de terre, dispersées ou groupées selon l'ordre imposé par les envols soudains des hautes silhouettes blanches des pâtres cavaliers. Des caravanes découpaient sur le ciel en feu leur frise plate, ou bien des troupes de guerriers exerçaient leurs chevaux capricants aux voltes et aux feintes hasardeuses. Alors, le cœur d'Ydis battait plus vite, car elle le reconnaissait, toujours en tête; et, si lointain qu'il fût, quand il levait sa lance, il en jaillissait au soleil jusqu'aux yeux lassés de l'amante un tendre éclair d'amour, comme un signe fait de la main. Elle épiait la fin des exercices; elle voyait sa volte-face, et le galop qui le grandissait à mesure retentissait en elle, et elle le rythmait en frappant dans ses mains. Bientôt il franchissait les claies des parcs à moutons et lâchait dans l'enclos sa bête écumante que les palefreniers accourus déharnachaient et conduisaient au pansement. Il se glissait sous l'auvent de toile qui se rabattait derrière lui et, tout chaud de soleil et d'odeurs mâles, il l'étreignait d'une étreinte dévorante.

Il ne l'avait quittée que deux fois, partant en chasse. Elle avait pleuré pendant ses absences, dont l'une, la dernière, avait été de trois jours. Mais il était revenu, superbe, avec un tel butin que les acclamations avaient consolé son chagrin et comblé son orgueil. Il avait fait jeter à ses pieds, au seuil de la tente, les dépouilles : les peaux encore saignantes des panthères et des lynx, et des oiseaux entiers avec leurs plumages divers qui chatoyaient comme un tapis. Il y avait aussi des antilopes vivantes, de jeunes chèvres du désert et des gazelles qui regardaient Ydis, effarouchées et attendrissantes. Elle en avait adopté une, toute petite, et l'élevait elle-même au lait, avec les soins et les mots un peu niais d'une jeune mère à son petit enfant. Et elle lui chantait, en la berçant, les chants amers et sensuels qu'elle avait appris du vieil aveugle.

Un jour, des cavaliers vêtus de noir et le visage voilé, accoururent des confins du désert et des montagnes, comme un vol grêle d'oiseaux fuyards. Ils poussaient des cris gutturaux, assourdis par le voile crasseux qui leur couvrait la bouche. A leurs appels frémissants de panique, les hommes de la tribu se groupaient précipitamment. Des ondes d'angoisse et d'effroi cernaient la vie du campement; une rumeur naissait, pareille au lent gémissement que la douleur trop forte fait éclore en un cri.

Le chef était auprès d'Ydis, plus tendre ce jour-là qu'il ne se montrait de coutume. Il jouait avec ses cheveux emmêlés de tresses de perles; il lui parlait de ses désirs et d'un grand voyage qu'ils feraient ensemble à travers des pays peuplés de mirages.

Mais le cri de la foule, tassée au centre de sa contrainte, l'interrompit soudain et, se levant d'un bond, il sortit.

Ydis se précipita à sa suite; mais un long hurlement de la tribu, tendue vers elle, la rabattit comme un soufflet. Pourtant elle épia. Les cavaliers, avec de grands gestes et des halètements rauques, dépeignaient un danger pressant. Le chef silencieux les écoutait. Il avait

un grand pli au front et ses épaules se penchaient sous la lourde réprobation de la foule. Pourtant, il releva la tête et fit un geste impérieux vers l'occident. Ydis n'entendit point ses paroles. Les grands cavaliers saluèrent; et, virevoltant sur leurs sabots durs, leurs chevaux, enlevés violemment, bondirent dans la brèche de la horde écartée. Le chef dit encore quelques mots et l'attroupement se dispersa. Puis, d'un pas saccadé, il revint vers la tente.

Ydis l'attendait, dans une épouvante désespérée. La tribu l'avait-elle bannie ou devait-elle périr? Pour la première fois depuis sa fuite, elle se sentit seule dans son amour et regretta l'appui de sa famille. Quand son amant parut, elle se jeta dans ses bras en sanglotant. Mais il ne s'attarda pas à l'étreinte. Elle devait se préparer et faire vite : la tribu tout entière levait le camp. Les femmes et les enfants avec les vieillards et les trésors, les troupeaux et le matériel, partiraient aussitôt sur les routes de l'Ouest où déjà avaient disparu les cavaliers. Lui, cependant, avec les hommes valides, devait marcher vers l'orient, à la rencontre des barbares. Et il avoua enfin la cause de la fureur populaire : « C'étaient les parents mêmes d'Ydis qui, pour venger l'enlèvement de leur fille, avaient décidé leur peuple à s'allier avec les hommes jaunes; et ceux-ci, soudoyés par l'or et alléchés par les promesses, avaient franchi les passages des monts et envahi les pâturages. Ils avançaient, innombrables et rudes, montés sur leurs chevaux qui dévoraient les hommes et ils ne laissaient rien de vivant sur leur passage. Il allait essayer de les arrêter. S'il ne réussissait pas à les vaincre, alors il viendrait la rejoindre et tous deux s'enfuiraient loin de la horde qui menaçait déjà de les faire périr tous deux. Il n'avait dû qu'à sa prompte décision de défensive de détourner les malveillances et de la sauver momentanément. »

Ydis pleurait avec un renoncement entier de sa conscience. La lâcheté héréditaire, cultivée par les seuls exercices de sa lascivité, la laissait inerte dans la détresse. Avant tout, elle voulait vivre, vivre encore, être

belle et passer facilement des jours de paresse et de volupté. Elle pensait tout au fond d'elle-même qu'elle préférerait rester là, nue et parfumée, et que peut-être, la trouvant, les hommes jaunes n'auraient pas le courage de la tuer. Elle assista, sans rien faire, aux préparatifs des servantes que houspillait en gémissant la duègne aux mains grasses et agiles. Elle se laissa hisser sur un dromadaire, après une émouvante séparation où le chef confia sa vie au serment d'honneur des plus vieux guerriers. Elle était désormais sacrée et rassurée, mais quelle existence de heurts et de fatigues n'allait-elle pas traîner, avec toute la horde hostile autour d'elle, sur les pistes maussades du désert?

Et tandis que la caravane s'ébranlait arythmique et difforme sous les derniers feux du couchant, Ydis regardait longuement, à travers la buée des larmes, le steppe allongé vers le Sud et dont le vent accouru à longues houles d'herbes semblait lui apporter, du fond de son enfance, l'odeur amicale du fleuve et des foyers fumants.

JOSEPH BILLIET.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre Mélèse: *Un homme de Lettres au temps du grand Roi, Donneau de Visé*, E. Droz. — Revues.

Les origines de notre journalisme restent encore ensevelies dans de profondes ténèbres. Nul, en effet, ne s'est avisé de nous apprendre dans quelles circonstances et quelles conditions Jean et Etienne Richer fondèrent le *Mercure françois*, premier en date de nos journaux, comment ils exercèrent leurs fonctions de rédacteurs et quelles relations ils entretinrent avec les pouvoirs. De Théophraste Renaudot on connaît, non sans beaucoup d'incertitudes et de lacunes, la carrière de médecin et de philanthrope; on ignore, par contre, s'il prit en personne l'iniative de lancer la *Gazette de France* ou bien si cette initiative lui fut imposée par Richelieu; la Gazette sortie des presses, on se perd en conjectures sur son fonctionnement, ses ressources financières, son personnel. Tout au plus suppose-t-on, sans aucune preuve, que le père Joseph fournit sa matière politique jusqu'en 1638; par hasard, nous avons su que, sous Louis XIV, le sieur Robinet en rédigea les *Extraordinaires*.

De Jean Loret, gazetier prolixe, mais bien renseigné, auteur, en dehors de son journal la *Muze historique*, de deux agréables recueils de vers, la biographie ne semble avoir tenté aucun historien. Que sait-on, d'autre part, de Robinet, déjà nommé, de La Gravette de Mayolas, de Subligny, de Jacques Laurent et autres folliculaires dont les rimailles allèrent, plus ou moins occasionnellement, alimenter de nouvelles les gens du XVIIe siècle? A peu près rien, et leurs feuilles, contenant par-

fois des faits curieux, ont été, le plus souvent, jugées défavorablement par des analystes trop occupés pour en prendre connaissance.

Que personne ne se soit intéressé à ces derniers plumitifs, figures effacées du journalisme originel, on peut à la rigueur l'admettre; mais on éprouve quelque étonnement à constater que **Donneau de Visé** ait éveillé si peu de curiosité parmi les érudits. L'homme, à sa mort, laissa, en outre d'une œuvre littéraire diverse et nombreuse, qui le classait honorablement parmi les écrivains de second ordre, le gigantesque amas du *Mercure galant*, 500 volumes presque entièrement rédigés par lui au cours de trente-huit années de labeur forcené (1672-1710). Bien mieux que ses prédécesseurs dans la carrière journalistique, il pouvait être considéré comme le père spirituel de la presse moderne.

Or, il est demeuré aussi inconnu que s'il eût, toute sa vie, utilisé un rabot ou une lime à la place d'une plume. On rencontre, en effet, rarement des mentions utiles de son nom dans les ouvrages où on s'attendrait à le trouver cité. Peu fréquentes sont les études qui le concernent. En 1872, Jal, dans *Dictionnaire de biographie et d'histoire*, nous révèle quelques particularités de son état-civil; en 1903, un Allemand, Langheim, dans une thèse publiée à Wolfenbuttel et consacrée à son théâtre, se borne à reproduire les documents biographiques figurant dans le *Mercure galant;* en 1929, A. Grégoire renseigne sur les origines liégeoises des De Visé.

Maigre butin. Les enquêtes de ces érudits laissaient, en effet, Donneau de Visé à demi plongé dans l'ombre. C'est pourquoi nous avons accueilli avec sympathie le petit volume que M. Pierre Mélèse vient, à son tour, de consacrer à notre journaliste méconnu. Nous savions que ce consciencieux historien avait patiemment fureté dans l'immense fatras du *Mercure galant* pour enrichir de documents sa thèse, *Le théâtre et le public à Paris sous Louis XIV*, thèse que nous avons signalée aux lecteurs du *Mercure*. Sans nul doute allions-nous découvrir enfin, dans son livre, l'image définitive d'un homme digne de figurer, au même titre que nos classiques, dans les manuels d'enseignement.

Hélas! ce livre, pourtant riche de faits, nous a procuré

plus de déception que de contentement. La bibliographie en reste succincte. On y cherche vainement des documents biographiques nouveaux qui, pourtant, subsistent encore et qui aideraient à faire connaître l'homme. Sur celui-ci, M. Pierre Mélèse apporte quelques éléments d'ordre psychologique qui nous le montrent sous la figure haïssable d'un vaniteux, d'un « arriviste », d'un flagorneur, d'un perfide, d'un cupide, c'est-à-dire d'un véritable homme de lettres au grand siècle. C'est peu.

Nous craignons que M. Pierre Mélèse n'ait pas saisi d'une façon très nette quelle position unique et quelle importance de premier plan Donneau de Visé occupa de son temps et que l'une et l'autre découlèrent de son œuvre de journaliste, non de ses autres œuvres. Il accorde, en effet, trop de place dans son livre à ces dernières qui furent médiocres à peu d'exceptions près. Il analyse avec un soin minutieux des pamphlets de jeunesse qui ne vaudraient pas la peine d'être cités s'ils n'attaquaient Molière. Il examine une à une des pièces de théâtre parmi lesquelles seules celles qui présentent des images des mœurs offrent un intérêt rétrospectif. Il s'inquiète aussi des nouvelles et des contes à peu près illisibles et même il attribue à son héros *L'Amour eschapé,* trois volumes de proses qui appartiennent à Angélique Petit, précieuse fort pittoresque qui mériterait bien d'être tirée de l'oubli. Enfin, il fait leur part copieuse aux panégyriques lamentables de Louis XIV que Donneau de Visé écrivit pour obtenir l'attention de ce monarque. De sorte que les deux tiers de son livre sont absorbés par l'étude de l'œuvre, quasi négative, de son héros et qu'il s'est trouvé contraint d'écourter l'étude du *Mercure galant,* œuvre essentielle de ce héros.

Car Donneau de Visé journaliste dépasse de cent coudées Donneau de Visé littérateur. Quand Donneau de Visé entreprend la publication du *Mercure galant* il a enfin trouvé sa véritable voie. M. Pierre Mélèse n'a pu établir dans quelles conjonctures l'homme fut amené à concevoir son idée de journal. Cela était, il est vrai, malaisé. Il n'a pas découvert, tâche plus facile à accomplir, le traité qui lia certainement Donneau de Visé à ses éditeurs primitifs, Claude Barbin et Théodore Girard, pour l'exploitation de son privilège. Il nous

fournit une bibliographie du journal, déjà connue par le travail explicite de M. Georges de Courcel, qu'il ne cite point.

Donneau de Visé publia le premier tome du *Mercure galant* en mai 1672 sous la forme d'un in-8° d'environ 300 pages. Il promettait, dans un avis au lecteur, de lancer tous les trois mois un tome nouveau. En fait, il ne put assurer au journal cette périodicité régulière. Il mit au jour six volumes en trois années et il dut, en 1674, arrêter sa publication devant la tiédeur et les critiques d'un public avare d'abonnements.

Il reprit cette publication en 1677. Avait-il alors réuni des fonds ou bien possédait-il, en la personne du sieur Blageart, son nouvel éditeur, un commerçant plus capable de conduire au succès son entreprise? On ne le sait. Toujours est-il que le *Mercure galant,* devenu mensuel, jouit soudainement d'une vogue qui ne tarda pas à s'étendre à la province et à l'étranger. Dès 1678, Donneau de Visé le complétait d'*Extraordinaires,* suppléments trimestriels où il écoulait vers et proses de collaborateurs bénévoles et aussi toute une littérature récréative composée d'énigmes à déchiffrer, de « questions galantes » à résoudre et autres calembredaines *ejusdem farinæ.* Plus tard, en 1688, il substitua aux *Extraordinaires* des volumes de tendance politique intitulés *Affaires du temps* et, de plus, il publia des opuscules historiques qui s'adjoignent à la collection du journal.

M. Pierre Mélèse reproche avec justesse à Donneau de Visé d'avoir paranymphé Louis XIV plus qu'il n'est permis de le faire à un auteur soucieux de sa dignité. De cette idolâtrie intéressée, il donne des exemples caractéristiques. Pour nous, Donneau de Visé s'est surtout montré odieux en exaltant, en des termes d'une ahurissante platitude, dans un volume spécial du *Mercure galant,* comme l'acte le plus éclatant du règne, la Révocation de l'Edit de Nantes et en applaudissant toutes les mesures de coercition prises contre les huguenots après la rupture de ce contrat politico-religieux. M. Pierre Mélèse ne paraît pas avoir remarqué ce volume, suivi d'ailleurs de plusieurs autres contenant, en gerbes abondantes, le actions de grâces, les prières et les poésies laudatives d'innombrables fanatiques à la gloire du funeste despote.

Donneau de Visé reçut le prix de sa servilité : Douze mille

livres de pension, un logement au Louvre, un emploi d'historiographe. Il fut le littérateur le mieux traité par la couronne. De là, peut-être, les haines dont il fut entouré et qui se traduisirent par les diatribes des satiriques, des jaloux et même d'un moraliste, pourtant désintéressé, La Bruyère.

M. Pierre Mélèse ne semble pas avoir examiné dans le détail les textes contenus dans les nombreux tomes du *Mercure galant*, mais avoir borné sa curiosité à ce qui concerne, dans le journal, les affaires théâtrales. Il réserve, par exemple, dans son livre, une large place à la polémique menée par Donneau de Visé contre les tragédies de Racine. Or, si Donneau de Visé, écrivain dramatique fécond, a donné des soins particuliers à la chronique théâtrale, il ne lui a pas accordé un développement exagéré. Elle forme, dans le *Mercure galant*, une rubrique parmi tant d'autres. En dehors d'elle, le journal englobe toutes les matières qui peuvent stimuler la curiosité d'un public universel, lettré ou non lettré.

Nous avons personnellement fait l'inventaire analytique des 500 volumes publiés par Donneau de Visé avec la collaboration, à partir de 1682, de Thomas Corneille (1). Nous avons admiré sans réserve l'étonnante intelligence et la prodigieuse activité du personnage. Aucun fait, digne d'être retenu, de la vie publique ou privée, parisiennne, provinciale ou étrangère qui n'ait reçu son commentaire dans le *Mercure galant*. Donneau de Visé jouissait-il de l'universalité des connaissances et du don d'ubiquité? On l'imaginerait volontiers à le voir présent partout où il pouvait recueillir une information. Il s'était, à l'origine de son entreprise, donné pour mission de colliger un recueil de « documents pour l'histoire du siècle ». Il a accompli avec exactitude cette mission. Le journal prend figure d'encyclopédie et fournit aussi, à qui interroge ses tomes, un panorama des mœurs.

A ses rubriques permanentes, créées dès le début de la publication et concernant la cour, le parlement, les Académies, les salons, le théâtre, les livres nouveaux, les arts et même la mode, s'en ajoutent d'autres commentant les naissances, les mariages, les morts, les événements militaires ou maritimes,

(1) Pierre Mélèse a publié le curieux acte d'association, inédit croyons-nous, des deux écrivains.

les ordonnances et édits royaux. Pas une fête de la rue (entrées de personnages, feux d'artifices, procession, etc...) qui ne soit décrite dans ces pages où figurent aussi, amplement détaillées, les cérémonies d'église. Le *Mercure* donne toutes les pièces curieuses, proses ou vers, qui font quelque bruit dans les ruelles. Il signale les inventions nouvelles, argumente sur les fouilles archéologiques, entretient ses lecteurs des découvertes médicales, réserve une place aux travaux des numismates, publie des mémoires scientifiques, accueille les polémiques entre savants. Sous son toit sont reçus avec faveur les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes dont les créations sont signalées au fur et à mesure qu'elles se produisent. Le *Mercure* loue ou critique, comme il convient, les grandes œuvres et aussi les petites œuvres musicales, les opéras, les ballets, les concerts, les recueils de compositions nouvelles; dans chacun de ses tomes, figurent deux chansons avec leurs airs notés.

La littérature est amplement représentée dans le journal par des contes et des dissertations de tous genres, par des poésies également, en nombre infini, souvent signées de noms illustres (Corneille, La Fontaine, Fontenelle, l'abbé Boyer, etc...) plus souvent, hélas! de noms ou de pseudonymes obscurs. Soucieux de plaire à ses abonnés, Donneau de Visé n'a pu écarter de ses volumes leurs productions lamentables qui diminuent l'attrait de leur texte. Il est devenu leur ami. Il échange avec eux des correspondances. Il les associe à ses initiatives. Il organise entre eux des concours littéraires, il publie les noms des gagnants de ces concours.

En 1678, Donneau de Visé imagine de faire une enquête. Il pose dans le *Mercure* une question sur le sujet de la *Princesse de Clèves*. Les réponses arrivent en grand nombre. Il les insère dans des tomes successifs. Il excelle en matière de publicité. C'est grâce au *Mercure* que les stations thermales font connaître au public les bienfaits de leurs eaux. Par l'entremise du *Mercure*, les commerçants, surtout les commerçants d'objets de luxe, les fabricants d'étoffes d'or et d'argent, de dentelles, etc... signalent à l'attention des coquets les nouveautés en vente dans leurs boutiques.

Quand, en 1710, ayant perdu son collaborateur Thomas

Corneille, Donneau de Visé, devenu lui-même aveugle, disparaît de ce monde, il laisse derrière lui la formule définitive du journal moderne, muni de toutes ses rubriques, illustré même d'innombrables planches gravées par d'excellents artistes, comme Bérain. Il semble singulier que nous soyons allés en Amérique quérir cette formule deux cent cinquante ans après sa création sur notre sol, plus singulier encore que nous ayons maintenu dans l'oubli l'homme subtil et diligent qui nous l'avait fournie.

Revue. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1937. De M. Fernand Baldensperger : *Pour une « révaluation » littéraire du* XVII[e] *siècle classique;* de M. L. Babonneix :*Lamartine « auteur rosse »*; de M. P. Moreau : *Sainte-Beuve latiniste;* de M. Henri David : *Sur le « Don Juan aux Enfers » de Baudelaire;* de M. Léo Mouton : *Un prétendu supplément du « Gil Blas » de Le Sage, l'histoire de Don Rodriguez Vexillario;* de M. L. J. Vaganay : *Autographes de Voltaire à la bibliothèque de l'Université de Tartu;* de M. Henri Guillemin : *Chronologie des « Harmonies poétiques et religieuses »*; de M. P. Barrière : *Notes sur le Romantisme en Périgord;* de M. H. Jacoubet : *A propos de trois vers de « Booz endormi »*; de M. P. Jourda : *Une source possible de « Quaïn »*.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jean Follain: *Chants Terrestres*, Denoël. — Benjamin Fondane : *Titanic*, « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Michel Seuphor : *L'Ardente Paix*, « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Jean Amrouche : *Etoile Secrète*, « Editions de Mirages », Tunis.

Chants terrestres par Jean Follain; oui, terrestres, en ce sens que toute cette poésie allusive est déterminée par le spectacle sans cesse diversifié des choses ou des relations vives, fugitives, réelles, entre les choses d'expérience familière ou quotidienne. Une transposition, un peu une accommodation au mode lyrique des perceptions rapides, pittoresques, vraies à la manière de Jules Renard. Cela chante-t-il sous les doigts de Jean Follain? Sans doute, et de même que cela peint, par suggestions parfois tout juste énoncées, par appositions continuelles de petites touches lumineuses et sensibles. Qu'advient-il, au milieu de tout cela, d'un dessein d'ensemble ou

d'un plan intellectuel? L'impression s'en exhale de l'accumulation des détails; l'abstrait n'est point exprimé, c'est l'effluve qui se dégage et monte, une réflexion peu à peu dont on s'imbibe à la lecture. Néanmoins, quoique j'apprécie fort cette faculté du poète d'élire, de rassembler tant d'éléments à facettes multicolores, je regrette qu'il s'en tienne aux facilités — pour lui seul, je pense — apportées par un don qui lui est personnel. Je n'en conteste pas les ressources indéfinies et abondantes, mais elles se prodiguent à l'exclusion de tant d'autres, auxquelles elles s'amalgameraient, se combineraient, en acquérant ainsi, me semble-t-il, plus de puissance. Je ne me permets de telles remarques qu'en raison de la sympathie qui me fait aimer des tableautins comme celui par lequel le volume débute, *Rencontre du Jeune Frondeur et du Chercheur d'Or* :

Sous le drap épais d'un uniforme de lycéen
dont les ors sont doux
à la lisière des champs
le jeune frondeur épuise une colère rentrée;
le va-et-vient des cruches,
la luisance des feuilles, le caillou entre les deux doigts
destiné à détrôner du taillis le concert des oiseaux
font une tapisserie vivante.
Toi qui t'en vas chercher l'or au Klondyke
avec ton sac brun et tes bottes écarlates
tu passes devant le lycéen.....

Malgré des discords, à mon avis, qui réduisent le prétendu vers parfois à de la prose (*destiné à détrôner..., font une tapisserie...*), cette évocation uniquement extérieure m'enchante ou tout au moins amuse en l'animant mon songe un instant. Je craignais l'amusement éphémère; non, il persiste, c'est un tableau qui prend place dans la galerie de mes souvenirs. Donc le poète, par ses moyens personnels, a fait œuvre de poète, je n'ai pas à peser la valeur du procédé, puisqu'il atteint, l'épreuve le prouve, le but qu'il doit atteindre.

C'est en songeant au lugubre destin du **Titanic** que le poète Benjamin Fondane a conçu la pensée du grand poème cosmique que publient les valeureux *Cahiers du Journal des Poètes*. En voici le début, rien n'est important comme le point

de départ dans ces compositions amples, embrassant d'une manière personnelle les désastres du monde et en recréant par force d'intuition très réfléchie la force universelle, la grandeur et la beauté souveraine ou secrète :

C'est un rêve effrayant et je m'y trouve encore.
— Une chose mouvante et qu'on appelle Terre
coule à pic, lentement, hors du regard de l'être...
A bâbord, le linge sèche comme avant le déluge,
Calme le jeu d'échecs se poursuit, un pion avance,
la danse dans le hall pénètre dans les chairs
avec l'odeur sucrée des tropiques...

Ce n'est pas le secret rapprochement avec certaines façons laforguiennes qui arrête mon attention; je suis plus sensible à cette large présentation, en toute simplicité, de l'événement tragique d'où sortira toute l'aventure intellectuelle que va tenter le poète. Il continue.

Sur le pont qui descend lentement hors du regard de l'être
la lumière est debout, elle a peur de tomber,
les hommes sont debout, ils ont peur de s'étendre,
congrès de fantômes debout,
ils crient...

J'entrevois ce qui pousse le poète à précipiter le débit, à baser sur un vers d'une amplitude inusitée les incidents ou les gestes plus hâtifs, mais, pour la suite, j'ai peur que le besoin, au milieu de cette tourmente, s'impose trop présent, parce qu'il descend aux ressorts familiers, souvent vils, de la conscience humaine terrorisée, d'avilir à l'excès, par l'emploi de formules propres au négoce vulgaire, les soudaines préoccupations d'une âme mise sinistrement en éveil :

ils crient : « Qui veut bien m'acheter?
Tant pour ma liberté, tant pour ma conscience,
tant pour mon corps, ce n'est pas cher,
baisse de prix sur la justice,
quarante sous la sainteté
saison de blanc, Dieu est en solde,
la vente se fait au comptant! »

et le poème aussitôt a beau reprendre en pleine ampleur, le passage qui suit est particulièrement émouvant, une méfiance est provoquée, injuste peut-être, qui persiste, et maints mor-

ceaux du poème la justifient. Si l'on pouvait effacer, non pas assurément ces épisodes nécessaires, mais leur inutile et désagréable présentation, l'ensemble du poème s'élèverait à une hauteur splendide, et seule déjà la conclusion, après la dispersion en diverses parties : *Robinson, Villes, Radiographies, le Poète et son Ombre,* qui aboutit (*Toute l'histoire me suit*) à une fervente considération de ce qu'est l'homme et son destin terrestre, voué, *sans doute,* à la révolte perpétuelle pour échapper finalement, *sans doute,* à ce temps hideux de folie et de haine! Il y a là une puissance incontestable, un mouvement splendidement soutenu de la pensée ouverte aux songes et à de meilleures prévisions.

Une jeune confrère pour qui je professe une grande estime m'écrivit, un jour, pour attirer mon attention sur le livre d'un poète qu'il ne connaissait ni de son nom, ni par son œuvre, et qui, bien que fort différent de ce qu'il cherche et pratique lui-même, l'enthousiasmait par la libre et forte franchise de ses élans et de ses réalisations incomplètes, mais sincères et spontanées. J'avais mis en réserve ce livre qui piquait ma curiosité par quelques apparences d'originalité, l'avis de mon confrère l'accroissait encore. Dirai-je que, à lire avec une attention patiente le recueil de sonnets, **l'Ardente Paix** par Michel Seuphor, cet intérêt de curiosité n'a point trouvé sa récompense? Il serait inexact de le prétendre. Les indéniables qualités qui avaient frappé mon correspondant se rencontrent à chaque page du recueil. Il est pur et sincère, un homme, semble-t-il, repris par la nature et le travail des champs, par la foi religieuse qui répugne aux simagrées de la convention orthodoxe, par le besoin de recourir en toutes choses aux traditions primitives que les excès de la civilisation et ses artifices n'ont point corrompues, c'est, au sens où l'entendait Fagus, un homme du Moyen Age. Cette probité parfaite des mœurs, du vouloir, des aspirations inspire, à coup sûr, le respect. J'admire même qu'il ait répudié de l'art poétique tout ce qui lui paraît tendancieux, caduc, arbitraire. Je ne tiens aucun compte de la désinvolture qu'il se permet d'afficher à l'égard d'hommes comme « Cassou, Jean Giraudoux, Paul Valéry » simplement parce qu'ils n'en usent pas, vis-à-vis de la littérature, selon ses conceptions personnelles, et leur préfère,

selon ses droits, un roman-feuilleton, mais je déplore que la lecture du roman-feuilleton l'ait accoutumé à une façon de s'exprimer brutale et basse, qui n'était le ton ni de François Villon, ni de Rutebœuf, ni des primitifs d'aucun pays. Les sentiments chez lui sont indiscutablement louables quand il parle du travail agricole, de la famille, de la mort, de la religion, mais il les exprime au petit bonheur; je ne lui demande pas de raffinement, il en fait fi, mais une réserve de puissance, solide et pénétrante, qui, à mon sens lui fait trop défaut.

Jean Amrouche, dans son livre nouveau **Etoile Secrète** déclare : « J'ai cru que l'écriture portait en elle une vertu d'exorcisme. Mais rien ne me délivre de mon démon. Il sera toujours libre de s'agiter en moi, de parler, de me dicter des paroles dont j'ignorerai le sens à jamais. Il me faut être convaincu de cette cruelle vérité qu'il n'est pas de délivrance par la parole. A moins qu'il n'existe, au delà du verbe humain, des Maîtres Mots, un langage primordial porteur de vie surnaturelle? »

N'est-ce nier le prestige même de la poésie? Cette puissance de révéler, au delà du verbe humain, les Maîtres Mots, la création consciente à la fois et confiante d'un langage qui rejoint le primordial et ouvre à l'esprit une vie surnaturelle, n'est-ce point précisément le sortilège des grands parmi les poètes, n'est-ce ce à quoi tous nous aspirons et en quoi nous nous confondons d'amour et de joie, fût-elle douloureuse? Rarement certes est-il donné à un poète suprême de réaliser, en un équilibre absolu, la fusion de ce qui provient en lui, sans qu'il s'en rende compte, du mystère subconscient ou d'effluves exhalés on ne sait d'où avec l'ordre, le contrôle suffisamment efficace et discret de l'esprit surhumain en soi qui édifie, coordonne, choisit, règle. Les uns s'adonnent trop peut-être au travail de choix et de surveillance, élaguent à l'excès, purifient, croient-ils, et ternissent, appauvrissent. D'autres, l'admirable et puissant Claudel chez nous, et Milosz en sont des exemples se livrent éperdument, intelligemment toutefois, au vertige qui les emporte, à un tourbillon continu d'hallucination auquel ils ne résistent point, à la manière, si l'on veut, des grands prophètes bibliques et de plusieurs Arabes. C'est à cette race qu'appartient Jean Amrouche, il est prophétique,

vertigineux, halluciné; il se fait le centre de son vertige, et autour de lui l'univers tourbillonne, l'univers pénètre en lui, lui dicte des paroles dont il ignorera le sens à jamais, il ne se délivre pas par la parole, n'ayant été que son instrument, sans le maîtriser, sans l'égaler à soi, sans en pouvoir prendre conscience. *D'un Poète* il chante :

Il a ancré ses mains aux continents immobiles.
Il a tiré de tous ses muscles,
Jusqu'aux craquements de ses os,
Jusqu'aux éclatements dans sa chair,
De toute la force de volcan grondant au creux de lui.

les continents sont demeurés immobiles...

Il y a de la grandeur incontestable dans cette tension perpétuelle au paroxysme, mais à jouer toujours de la même corde, on risque de lasser tôt; l'art, dans son unité composite, exige plus d'éléments contrastés qui se suppléent et se complètent les uns les autres. Il sied à son démon inné d'en adjoindre quelques autres, dont on ait pris la peine de pénétrer le sens.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gaston Chérau : *Séverin Dunastier*, Albin Michel. — Henri Duvernois : *La féerie de la rue*, Bernard Grasset. — Lucie Delarue-Mardrus : *Roberte N° 10.530*, Ferenczi. — Pierre Mac Orlan : *Le camp Domineau*, Gallimard. — Maxence van der Meersch : *L'élu*, Albin Michel. — Paule Régnier : *Cherchez la joie*, Plon. — Mémento.

L'œuvre posthume — **Séverin Dunastier** — de Gaston Chérau, décédé, comme on sait, aux Etats-Unis, est un roman qui reflète les préoccupations de notre époque. Amoureux de la terre, comme il l'était, et épris de nos traditions provinciales, l'auteur de *Champi-Tortu*, de *L'ombre du maître*, de *Celui du bois Jacqueline*, ne pouvait demeurer indifférent aux troubles qui gagnent jusqu'à nos campagnes; mais je ne crois pas qu'il y ait porté la lumière en les étudiant, ici... Cet admirable peintre réaliste était peu doué pour l'approfondissement des problèmes politiques et sociaux, et l'on voit mal quelle signification il a voulu dégager de l'exemple du héros de son récit dont il a fait un apôtre de la paix entre les hommes... Ce garçon, qui est charbonnier, quelque part dans le

Limousin ou le Berry, s'est instruit, formé tout seul, en autodidacte. A la suite d'une brouille avec son père, il achète une roulotte et part travailler ailleurs; épouse la gouvernante des enfants du château; reconquiert sa femme, qui l'avait quitté, puis rentre au pays natal, après avoir traversé un drame et fait des conférences... Gaston Chérau professait une grande admiration pour George Sand; mettons qu'il n'y ait dans sa dernière œuvre, qui a un peu le décousu de celles de la grande romancière, qu'un prétexte à dissertations, à belles descriptions de paysages forestiers, et en plus du drame auquel j'ai fait allusion, à l'évocation d'un accident tragique. Ces tableaux sont à ranger parmi les meilleurs qu'on doive à Gaston Chérau, qui restera comme le plus doué des continuateurs de Guy de Maupassant. Du conteur normand, il n'avait pas le tour rapide, l'ingéniosité ou l'invention, sans doute, l'art de ménager l'effet; mais on trouve, en revanche, dans ses œuvres fortes, un plus sincère amour de la nature; une sensualité plus profonde, et qui s'exaltait jusqu'au goût de la violence, dans l'ivresse animale, féline, de l'odeur du sang.

C'est encore un roman posthume que **La Féerie de la rue,** d'Henri Duvernois; mais celui-ci avait été laissé inachevé par son auteur, et c'est M. Jean Fayard qui a assumé la tâche délicate de le terminer. Je dirai tout de suite qu'il s'en est acquitté avec tact, avec adresse, et qu'il a fait œuvre de critique, au surplus, en lui donnant un dénouement désabusé. A l'aide des notes laissées par le défunt, il s'est « permis de deviner » où celui-ci voulait en venir... Je n'aurais pas, il me semble, *deviné* autrement qu'il n'a fait, si je m'étais trouvé à sa place. Cette histoire des amours innocentes d'un bon jeune homme et d'une excellente jeune fille, fourvoyés dans un milieu déplorable, parmi des êtres à la fois crapuleux et funambulesques, ne pouvait finir, il est vrai, que par une déception comparable au mol écroulement d'une pièce montée, laissée sur la table après le festin, ou à la lente dégoulinade d'une glace abandonnée sur son plat d'argent. Sous sa fantaisie, son ingéniosité, sa verve moqueuse, Henri Duvernois cachait une âme mélancolique. Il riait — souriait — par contenance; mais la conviction ne l'habitait pas que le bonheur existe en dehors des courts instants de la jeunesse où l'illusion supplée à tout.

(N'est-ce pas pour cela que Shakespeare a fait Roméo et Juliette mourir dans leur fleur?) Son attitude n'était pas celle d'un pessimiste ni d'un misanthrope avéré, cependant. Je crois qu'il avait pour les hommes une manière d'affection pitoyable, et qu'il ne leur en voulait pas d'être ce qu'ils sont : des canailles et des imbéciles ou des grotesques, pour la plupart. La méchanceté, seule, lui répugnait, eût été capable de lui inspirer de la haine (à preuve : *Morte la bête*). On a surtout l'impression de vivre parmi des fantoches maniaques dont le destin malicieux tient les fils, dans la société des personnages de son dernier roman : Hippolyte Gorin, qui se fait entretenir par les siens, avec une « planque » sérieuse dans le coffre-fort d'une banque; le faussaire Jules Gorin, qui ne peut se résoudre à prendre sa retraite, et écrit des lettres anonymes pour s'amuser; M. Borcade, fou intermittent et galantin incorrigible, etc... La fleur bleue s'épanouit, ici, néanmoins, comme la pâquerette parmi les vieux souliers et les tessons de bouteilles d'un terrain vague... Il y avait du Banville et du Laforgue, de l'Henri Heine chez Duvernois. Ce réaliste, un peu à la manière de Courteline, était un poète. C'est une des raisons pourquoi, je pense, il ne périra pas tout entier.

Mme Lucie Delarue-Mardrus a une prédilection marquée pour les êtres d'exception, hardis, aventureux, violents même, et pour les descendants des Vikings, en particulier, au visage caractérisé par « ce long et solide menton, qui est — comme elle dit — le blason de la Normandie ». Aussi, commentant, hier, dans *La petite Thérèse de Lisieux*, une lettre du Père Ubald, d'où la sainte sort « étrangement grandie », s'élevait-elle contre la tradition qui fait de cette héroïne de la foi une figure née avec l'auréole, presque insipide, à force de suavité. A cette tradition, j'avoue préférer les déductions d'une critique moins orthodoxe, malgré la ferveur récemment encore prodiguée pour la défendre par M. Lorenzi di Bradi dans son émouvante *Vierge de Lisieux*... Nature « pas commode », Thérèse dut se vaincre et surmonter maints découragements au Carmel pour atteindre à la sainteté. Mais pour en revenir à Mme Delarue-Mardrus, c'est une fillette impétueuse, douée précocement du *courage* propre aux pur-sang qu'elle nous présente, aujourd'hui, dans **Roberte N° 10.530.** Petite aristo-

crate déchue, mais demeurée indomptable, en dépit de la misère extrême à laquelle elle est réduite, Roberte connaît le sort le plus cruel. Placée comme servante dans une ferme par l'Assistance publique, elle croira trouver le bonheur, mais sera amèrement déçue par l'amour. Quelqu'un, par chance, se trouvera là, à point nommé, qui — artiste — aura vécu une vie presque semblable à la sienne, pour la sauver de l'abîme. Dénouement de conte de fées. Mais peu importe; ce qu'il faut retenir, c'est la fougue avec laquelle Mme Delarue-Mardrus a peint son héroïne, l'enthousiasme que lui inspire cette sœur d'élection. On ne saurait demeurer insensible à cette singulière combinaison de réalisme et de romantisme.

Une association de malfaiteurs, de l'espèce la plus dangereuse, puisqu'ils se livrent à l'espionnage, fonctionne à la frontière de l'est, sous la direction d'un tenancier d'estaminet, l'oncle Albert. Mutche, l'as du groupe, aux ramifications infinies, s'est engagé dans les « joyeux » pour vendre des documents à nos voisins de la frontière tunisienne. Il espère tirer assez d'argent de ses trafics, pour pouvoir mener en dehors d'une Europe troublée, une vie paisible et confortable. C'est un « dur », et qui sait conduire les hommes ou se servir d'eux, parce qu'il les méprise. Tout lui réussit, tant qu'il garde la tête froide. Mais cet Achille, doublé d'un Ulysse, a son point vulnérable : la sensualité. Elle l'incite à commettre une faute grave. Il a, aussi, de l'orgueil, et ce sentiment, qui, somme toute, l'honore, achèvera de le perdre. Je passe sur les péripéties dramatiques qui foisonnent dans le nouveau roman de M. Pierre Mac Orlan, **Le camp Domineau,** lequel se passe, partie en France, partie en Afrique du Nord, et où l'on retrouve le pittoresque particulier à cet auteur, sa connaissance de l'âme des enfants perdus, des aventuriers. Les moindres personnages de ce récit sont vivants, encore que les ficelles m'en paraissent assez embrouillées; et Mutch, en particulier, qui joint la ruse à la force, la dureté à la souplesse, est une figure d'un singulier relief. Il y a à l'origine de l'humour de M. Mac Orlan, un goût sadique, comme on sait, une lucidité froide, à tout le moins, qui exclut toute pitié. M. Mac Orlan n'a pas amélioré sa forme; mais ses négligences même (ou son débraillé) l'aident, peut-être, dans leur har-

diesse à créer cette espèce d'impressionnisme de cauchemar par quoi se caractérise son art très original.

« Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert » a dit Musset. Il est vrai, et que les hommes ne réagissent point de la même façon sous les atteintes de la douleur. Il en est qu'elle exaspère, révolte, durcit au lieu de les incliner à la résignation, au désintéressement, de les ouvrir à la sagesse. **L'Elu** (Maxence van der Meersch), c'est celui qu'elle détache des choses de ce monde, comme la maturité fait le fruit tomber de l'arbre. Siméon Bramberger a un fils, que ravage la tuberculose, et qui, trompé par sa femme, se tue. Le pauvre père assiste, ensuite, à la lente agonie de sa propre épouse, et peu à peu, se laisse entraîner par un ami, fervent catholique, sur le chemin de Dieu. Son incrédulité foncière lui a rendu difficile cette conversion à laquelle il ne parvient, d'ailleurs, qu'en domptant son intelligence. L'accès à la vie de renoncement, à la *vie purgative* lui a été plus aisé que l'entrée dans la vie d'humiliation, dans la *vie illuminative.* Mais il est juste, et ne saurait méconnaître la part de responsabilité qui lui revient dans ses malheurs. Il a mal élevé son fils, en l'orientant vers les seules joies matérielles; il a laissé, aussi, le tendre cœur de sa compagne se dessécher, en dehors du rayonnement spirituel auquel elle aspirait. Il comprend la nécessité d'expier... Il y a beaucoup d'émotion, de sincérité dans le récit de M. van der Meersch auquel on ne peut reprocher que son défaut de composition. La première partie ne prépare pas la seconde, en effet; elle l'accable, de surcroît, ou l'écourte. Elle semble amorcer un autre roman que celui auquel elle aboutit. On croyait, au début, à une peinture de mœurs bourgeoises, tout objective, documentaire, à la façon des œuvres de Zola (Siméon Bramberger est ingénieur dans une usine de dynamite), et c'est d'un roman d'idées, sinon d'un roman à thèse, qu'il s'agit. M. van der Meersch révèle, ici, une volonté de renouvellement qu'il faut porter à l'actif de son jeune et déjà vigoureux talent.

On peut rapprocher de celui de M. van der Meersch, le roman de Mme Paule Régnier **Cherchez la joie.** L'inspiration en est la même, en effet, puisque c'est par la souffrance que l'héroïne de ce récit parvient à la foi. Tandis que son frère,

Laurent, cherchait la sublimation dans l'atteinte de la beauté, elle, Bénédicte, aspirait à l'exaltation suprême par l'amour. Laurent revient de la guerre défiguré; Bénédicte est déçue, trahie par l'homme en qui elle avait mis toute son espérance. Une fille lui reste, cependant; mais la pauvre enfant, étourdie par le plaisir, qui n'est pas le bonheur, on le sait de reste, meurt après avoir connu la déchéance... A Bénédicte de tirer la leçon de ses épreuves et à se préparer, ce faisant, à une autre vie où elle connaîtra la félicité que lui a refusé, que ne pouvait pas lui donner celle-ci... L'élévation de pensée de Mme Régnier force le respect; et l'on est conquis par sa ferveur, lors même qu'on trouve son expression un peu lourde ou embarrassée. Ce roman ému, souvent profond, ne décevra pas ses fidèles.

MÉMENTO. — Une jeune veuve, dans un milieu bourgeois, qui l'étouffe. Pour conserver à la famille un château, on complote de la marier à un cousin, de réputation scandaleuse. Ce sera, par chance, le salut pour elle. Le suicide d'un jeune homme épris des idées nouvelles attristera, cependant, l'aube de son bonheur... Tel est, en gros, sans tenir compte de curieux comparses, le sujet de *Les femmes fidèles* par M. Bertrand Defos (Plon). Ce roman, qui se passe à Calais, atteste de solides qualités d'observation. Le début en est un peu long, encombré. Mais il s'allège, acquiert de la vivacité, à mesure qu'il se développe. C'est bon signe. Nul doute que M. Defos, qui est encore inexpérimenté, ne devienne, bientôt, un excellent romancier. — Le roman de M. Jacques Richepin : *Une tête brûlée* (Albin Michel) est fougueux, et fort dramatique dans son romanesque un peu conventionnel, à mon gré. L'héroïne, aux allures de *Vamp,* se révèle sensible, grâce à la séduction d'un *as* héroïque, et mérite l'amitié d'un docteur auquel elle avait inspiré d'abord d'autres sentiments. Une amoureuse équivoque, en revanche, et qui ne recule pas devant un crime, achève de destiner à l'écran l'œuvre, d'ailleurs pleine de conviction, de M. Richepin. — Luc, le doux héros des *Oiseaux de nuit,* par Mme Hélène Colomb (Albin Michel), est devenu fou parce qu'on lui a attribué une paternité dont il n'est pas responsable. D'ailleurs, une malédiction pèse sur la famille de cet être candide. Le malheur en frappe tous les membres, les uns après les autres, jusqu'à l'arrivée du *Deus ex machina.* Noir roman romanesque. — On purgera son humeur en lisant, après lui, *Mes histoires marseillaises,* par Doumel, recueillies par Jean Marèze (Les Editions de France). Plusieurs courent les

rues, c'est-à-dire les cafés et même les salons; mais il y en a de bonnes. Il paraît qu'il faut les entendre dire par leur auteur pour en goûter tout le sel, ou tout l'ail. « Mais cela fait toujours passer une heure ou deux. »

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Volpone, cinq actes de Stefan Zweig et Jules Romain, d'après Ben Jonson, au théâtre de l'Atelier.

Le nom de Stefan Zweig m'évoque toujours les années qui précédèrent la guerre et qui sont inoubliables pour les hommes de mon âge. Je l'ai peut-être rencontré une fois dans ce temps-là, je n'en suis pas sûr, mais je sais bien qu'il était souvent question de lui dans un petit monde que je fréquentais alors, et dont les points de ralliement étaient, d'une part le salon d'une poétesse anglaise, qui se nommait Mina Loy, d'autre part le Dôme, qui n'avait rien de commun avec ce que la Coupole est devenue depuis, et enfin la crémerie Leduc, aujourd'hui disparue, mais qui était bien connue boulevard Raspail, tout près du boulevard Montparnasse. J'en ai déjà parlé ailleurs, et n'ai point épuisé un sujet où il faudra bien revenir un jour plus longuement.

Un de mes amis de ce temps me fit un jour cadeau d'un petit livre consacré à Verlaine. Son auteur était précisément Stefan Zweig, et je crois bien qu'il me le donnait plutôt pour me faire connaître Zweig, dont je voyais la signature pour la permière fois, que pour m'aider à développer mes connaissances ès-matières verlainiennes.

Cette étude était la trentième d'une collection que Paul Remer dirigeait chez les éditeurs Schuster et Loeffler, de Berlin et de Leipzig, et qui avait pour titre d'ensemble : « La Poésie ». C'est un petit livre mauve, élégamment cartonné (*elegant Kartoniert*) qui se vendait 1 mark 50. A quelle époque exacte avait-il été écrit? La seule date qu'on rencontre dans le livre est celle de la dédicace à Verhaeren (*in Liebe und Bewunderung*) Paris-novembre 1904.

A ce moment Zweig, qui doit avoir vingt-deux ou vingt-trois ans, a déjà publié, outre deux anthologies, l'une de Verlaine, l'autre de Verhaeren, un recueil de vers : *Cordes d'argent*, et

un roman : *L'amour d'Erika Ewald.* Mais il est déjà notable dans le Montparnasse d'alors, si différent de celui d'après-guerre.

Tout cela donne une impression de civilisation que rien n'a fait voir depuis. Je ne saurais dire comme je suis touché par l'existence de cette collection allemande de monographies où se voit rassemblée la poésie universelle. A vrai dire, sur trente titres, deux seulement touchent la France : le *Verlaine* de Zweig et un *Victor Hugo* d'Hoffmansthal. Mais ce coup d'œil jeté par-dessus les frontières intellectuelles prouvait en vérité l'existence de cet état d'esprit européen dont on a beaucoup plus parlé depuis (quand il eut cessé d'être une réalité), qu'à ce moment précis où il semblait prendre une certaine consistance.

Si j'évoque ici tout cela, ce n'est pas pour la seule satisfaction, bien vaine et bien mélancolique, de me retourner en esprit vers un temps auquel je dois plusieurs de mes plus beaux souvenirs. Pensant assez bien connaître, puisque je lui appartiens, la génération de Stefan Zweig, et les goûts, et les curiosités et les préoccupations qu'elle avait dans l'esprit, je me suis toujours demandé si cet écrivain n'avait pas été dirigé vers le **Volpone** de Ben Jonson par Aubrey Beardsley, qui composa pour ce texte de si beaux ornements décoratifs. Peut-être paraîtra-t-il bien vain que l'on songe à se poser des questions de ce genre. Je nourris quant à moi une singulière curiosité à l'égard des mobiles qui déterminent les artistes, et j'aime fort savoir, quand la chose est possible, ce qui les a poussés à proposer certains buts à leur activité. On sent bien que quelqu'un qui aurait eu vingt ans de plus que Stefan Zweig, un homme de l'âge de Barrès, par exemple, aurait pu être entraîné par Taine vers la littérature anglaise. Les contemporains de Stefan Zweig et les miens virent leurs curiosités allumées plutôt par Marcel Schwob, puis par cet étrange Beardsley à qui sa culture hasardeuse fit illustrer un choix d'œuvres si singulièrement établi. J'avoue que, pour ma part, ma curiosité fut dirigée par lui sur certains ouvrages, et je ne sais par exemple si je me fusse préoccupé jamais de Pope ou de Ben Jonson si Beardsley n'avait pas illustré *La Boucle enlevée* et *Volpone* précisément.

A vrai dire, *Volpone* méritait bien d'exciter une pareille curiosité. Soit qu'on ait songé à le lire il y a trente ans dans ce qu'il en existait de traduction, soit qu'à propos des représentations de Dullin on ait pris contact avec lui dans l'adaptation de Zweig à qui Jules Romains conféra une si heureuse physionomie française; c'est un ouvrage surprenant où s'agitent et se démènent une série de types que l'abominable de leur humanité mène aux confins de la caricature.

Le grand mérite de l'adaptation Romains-Zweig, c'est qu'elle respecte avec la plus exacte fidélité les caractères que fait voir la comédie originale. Elle a rendu le dessin de l'intrigue plus net et ramassé la conclusion pour la faire plus saisissante. En un mot, elle a agi à peu près à la manière de nos classiques quand ils transposaient un thème que leur fournissait l'antiquité. Ainsi qu'ils le conformaient aux convenances de l'esprit français, elle conforme *Volpone* aux convenances de l'esprit moderne.

J'imagine que l'esprit moderne goûte dans *Volpone* précisément ce qui y attirait Beardsley. Une sorte d'allégorie, plutôt qu'une peinture réaliste, de l'ignominie. *Une fameuse gorgée de poison,* comme disait Rimbaud : la vérité sans l'exactitude, par conséquent quelques-unes des voies par où l'esprit pénètre dans une atmosphère poétique. Volpone, l'escroc qui dépouille ses dupes par l'appât de sa mort et de son testament, Mosca, son parasite déshonnête et sans scrupule, qui le seconde dans ses entreprises, ne sont pas des types pris dans la vie, mais de grands bouffons lyriques qui évoquent des manières d'être, sans en reproduire aucune. Ce couple semble échappé du Satyricon et de Pétrone. Il a l'impudeur, l'effronterie, la mauvaise foi des groupes que l'on y rencontre. Et l'on respire dans toute l'œuvre un fumet de décomposition, un arome de décadence, qui devaient singulièrement convenir au palais blasé de Beardsley.

C'est une heureuse chance, et dont il faut se féliciter, que tout cela soit devenu une fort bonne pièce française, prompte, joviale, malgré le mépris dont elle est gonflée, divertissante, riche en situations singulières. Volpone est une figure assurément digne du théâtre classique. Il est tapi dans son lit, où il simule la maladie, comme une araignée au milieu de sa

toile. Il gémit, il se plaint, et le voici tout à coup qui fait le mort afin de mieux voir les turpitudes qui s'agitent dans le fond des âmes.

Or, l'autre jour, à la Comédie-Française, lors d'une représentation du *Malade Imaginaire,* mon esprit s'arrêtait soudain sur la scène où Argan fait lui aussi le mort, et je m'interrogeais sur ce moyen théâtral : faire le mort. D'où vient-il? A quoi a-t-il déjà servi? Dans quel esprit l'a-t-on employé? Il me semble que dans le roman de Renard il arrive à Renard, comme à Volpone, de faire le mort. C'est à l'un des compagnons qui fait le mort que, dans la fable de La Fontaine, l'ours dit qu'il ne faut pas vendre sa peau avant de l'avoir tué.

C'est un thème antique qui mérite bien qu'on y songe à loisir. Nous tâcherons d'en retrouver l'occasion.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Léon Robin : *Platon,* Alcan, 1935. — Pierre Guérin : *L'idée de justice dans la conception de l'univers chez les premiers philosophes grecs. De Thalès à Héraclite,* Ibid. 1934. — Marcel de Corte, *Aristote et Plotin,* Desclée De Brouwer, 1935. — Dr René Allendy : *Paracelse, Le médecin maudit,* N. R. F., Gallimard. — P. Mandonnet, O. P., *Dante, Le théologien,* Desclée De Brouwer, 1935.

M. **Léon Robin** a vécu en Platon sa vie entière, méditant sans cesse les textes, et confrontant avec eux les interprétations, variées à l'infini. Voici en 330 pages les résultats de son expérience, présentés avc une extrême sagesse, qui n'accepte aucune opinion parce qu'elle est traditionnelle, mais qui s'abstient toujours aussi d'innover pour le plaisir de quitter les chemins trop rebattus. L'interprétation proposée, quoique à tout propos personnelle, demeure ainsi très classique; mais l'auteur n'a-t-il pas, par son enseignement, contribué à établir ce classicisme? Il fournit d'ailleurs, par exemple, en sa très utile bibliographie, les moyens de nous orienter, nous lecteurs, si nous le souhaitons, vers des exégèses différentes. Libre à nous de prendre ces pages si pleines soit comme un résumé, soit comme un point de départ; elles présentent, de toute façon, des repères d'importance capitale.

P. Guérin, lui, entre dans la carrière philosophique, mais

guidé par MM. Robin et Jean Wahl, les meilleurs maîtres français en la matière. Si tels furent ses guides, son premier inspirateur paraît avoir été L. Gernet, dont il adopte l'interprétation des origines helléniques. Les deux notions-mères que l'on trouve à la base de la notion antique de justice : *diké* ou le droit strict et *thémis* ou la conscience morale, remontent au fonds religieux à partir duquel se constitua la philosophie. Ce que deviennent ces notions chez Homère, Hésiode, Anaximandre, les Pythagoriciens, Parménide, Héraclite : voilà le contenu de l'enquête. Ordre, le « principe » d'Anaximandre; ordre, l'idéal pratique du pythagoricien; déterminisme, l'être de Parménide; Logos, la réalité selon Héraclite; autant d'aspects de la justice prenant toujours plus une valeur philosophique.

Helléniste péripatéticien, **M. de Corte** a déjà consacré deux ouvrages au Stagirite : l'un à propos de sa théorie de l'intellect, l'autre un examen du commentaire de Philopon sur le 3e livre du traité *De l'âme,* dont il prépare édition, traduction et commentaire, pour refaire l'œuvre de G. Rodier. *Aristote et Plotin* ne consiste qu'en quatre études détachées (vrais et faux dilemmes aristotéliciens, réponse au R. P. André Brémond; la causalité du premier moteur; — la purification, puis la dialectique selon Plotin). Mais elles sont pleines de substance et l'évidence de deux courants philosophiques différents doit en résulter pour tout lecteur attentif. L'école belge détient un rang enviable parmi les zélateurs de l'aristotélisme.

« Depuis que l'idéalisme de Platon, expression occidentale des grandes pensées de l'Inde et de l'Egypte sur l'unité du monde et sur l'évolution universelle, avait été trahi par son élève Aristote, ...la vraie philosophie avait presque disparu d'Europe. » Ainsi prend position le Dr R. Allendy en face des deux courants que signalait le livre précédent. Nous ne sortons pas, bien au contraire, de la tradition platonico-plotinienne en signalant à présent l'ouvrage consacré par l'érudit psychanalyste, aussi philosophe que praticien, à Paracelse.

La Kabbale fut l'intermédiaire entre l'ésotérisme néo-platonicien et celui de Paracelse, qui s'apparente plus ou moins directement aux Rose-Croix. L'hermétisme alchimique comporte un monisme assimilant le microcosme au macrocosme

et supposant une évolution progressive, le contraire se pouvant muer en son contraire. A suivre cette lignée on discerne un courant vitaliste que le succès temporaire des Cartésiens devait masquer, mais qui rattache à Hippocrate van Helmont, Stahl, l'école de Montpellier, enfin Hahnemann l'homœopathe. Paracelse fut le principal doctrinaire de la filiation. Au début de son livre le **Dr Allendy** se plaît à interpréter l'existence de cet « homme sans femme » comme obsédée par une « fixation à sa mère », selon la perspective du psychanalyste; à la fin du volume, comme l'existence d'un révolutionnaire, marxiste avant la lettre : signes du temps présent. Mais tout le corps de l'ouvrage, par sa documentation solide et ses jugements mesurés, quoique très personnels, se compose d'une étude fort objective en même temps que très vivante. Cette fois encore l'auteur a servi l'histoire des idées en servant l'histoire de la médecine.

Un autre sommet de l'occultisme : l'Alighieri. Le P. **Mandonnet** apporte à son propos des suppositions fortement charpentées, à la lumière desquelles l'obscurité du grand mystérieux s'éclaire et se justifie tout ensemble. La poésie dantesque est fiction : toujours elle transpose en mythe la vérité qu'elle exprime; et un génie prodigieux se joue à dire autre chose que ce qu'il énonce, à travers les subtilités de la scolastique et les sortilèges de l'art. Faute de clefs, le lecteur s'enchante, mais reste extérieur à la *sentenza vera*. Plusieurs, ici, nous sont proposées : le Dante a été clerc, mais renonça — quand mourut Béatrice, symbole de la théologie révélée — à la cléricature. Alors d'autres Dames — qu'il serait insensé de prendre pour des femmes — régnèrent sur son cœur : non seulement la Poésie, qui lui était apparentée depuis toujours, mais la Philosophie, maîtresse non moins austère qu'impérieuse. D'où « ce monument d'apologétique et d'apostolat qu'est la *Divine Comédie* ». Désormais « clerc marié » (clericus uxoratus), il présenta, sous l'armature de sa puissante dialectique, l'enseignement thomiste qu'il avait dû recevoir aux écoles de Santa Maria Novella. « Dante est foncièrement un moraliste, impatient d'agir sur le milieu qui l'entoure pour réformer la vie des hommes. » Moraliste qui prêche avec passion la vertu chrétienne. Les velléités d'indépendance qui

avaient marqué son attitude de renégat, furent donc presque aussitôt étouffées par l'intimité de sa vocation : Dame Philosophie ne pouvait être à ses yeux une rivale de Dame Théologie. 100 pages sur la technique poétique et une autre centaine sur le thomisme de Dante, y compris un appendice sur la notion dantesque de « ruine » : autant d'utiles contributions à la « dantologie » dont il faut savoir gré au P. Mandonnet.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Philipp Frank : *Le principe de causalité et ses limites*, **traduction J.** du Plessis de Grenédan, Flammarion.

Il a été souvent question, dans cette chronique, des publications de Philipp Frank, qui succéda à Einstein dans la chaire de physique théorique de l'Université allemande de Prague. Récemment (1), nous avons analysé son ouvrage *La fin de la physique mécaniste* (Hermann), publié presque simultanément en allemand et en français, donc conçu bien après **Le principe de causalité et ses limites,** dont nous nous occupons aujourd'hui.

Plus encore que la relativité, les quanta ont bouleversé la plupart de nos idées générales; une mise au point était nécessaire, tant à cause de la difficulté du sujet que de « l'abus qu'on a fait des nouvelles conceptions concernant la causalité, avec l'arrière-pensée de les détourner en faveur de théories aux tendances les plus rétrogrades et les plus antiscientifiques (p. 7) ». Bien plus, cette mise au point a été comprise à contresens — dans un sens spiritualiste, — mais nous verrons que la pensée de l'auteur, — précisée à nouveau par lui-même — ne laisse subsister aucun doute.

Le thème dominant de cet exposé est qu' « *il n'y a pas de philosophie en dehors des sciences spéciales* » (p. 23).

Les idées de la philosophie scolaire, que l'on apprend *seules* dans les Universités ou les ouvrages des philosophes, proviennent de la période animiste de la pensée humaine, où leur ensemble formait alors une construction logique satisfaisante (p. 255). Ce ne sont souvent que des arguments, par lesquels on entend démontrer que les progrès de la science ne pourront jamais ébranler les données

(1) *Mercure de France*, 15 janvier 1937, pp. 359-361.

de la « saine raison ». Autrement dit, comme la « saine raison » n'est pas autre chose que le résidu de la science des époques passées, la philosophie tend, par là-même, à prouver qu'il n'y a pas de progrès scientifique. Qu'on se rappelle les nombreuses tentatives faites par les philosophes pour montrer que la théorie de la relativité était incapable d'ébranler les données traditionnelles sur le temps et l'espace, c'est-à-dire, en définitive, les préjugés de l'école primaire (p. 257). Plus un physicien ou un biologiste refuse de s'occuper de philosophie, que ce soit par respect ou par dédain, et plus on est sûr qu'il admet « pieusement » les conceptions philosophiques les plus rétrogrades. C'est même dans les manuels élémentaires de physique purement expérimentale qu'on trouve les assertions métaphysiques les plus étonnantes (p. 30).

Et l'auteur cite (p. 31) une formule « très juste » du regretté mathématicien Hans Hahn (2) :

Tout ce dont on peut parler sensément est affaire de science positive. Faire de la philosophie, ce n'est pas autre chose que de démasquer, comme étant des pseudo-propositions, les propositions qui prétendent avoir un sens supérieur à celui de la science positive.

Au contraire, les philosophes universitaires se préoccupent de trouver à la science de « prétendues limites », car, ajoute Frank, « borner la science a souvent été considéré comme le dernier mot de la perspicacité scientifique et le critère du souci d'une exactitude rigoureuse » (p. 251). Mais « il est évident qu'il faut d'abord s'être rendu compte de la contradiction interne qu'il y a à admettre des limites à la connaissance, pour arriver à se passer complètement d'un monde réputé inconnaissable » (p. 253).

Une « théorie scientifique » n'est autre chose que « la meilleure façon de ranger provisoirement les données de l'expérience » (p. 234). Le principe de causalité n'est nullement « un énoncé portant sur un ensemble de phénomènes naturels » (p. 268) : c'est plutôt une règle pratique, une règle technique qu'un principe théorique.

Qant aux *causes finales*, « elles ne servent au fond qu'à dissimuler le véritable problème » (p. 77); en les faisant intervenir, on oublie que, de toutes les fins, seules celles qui sont

(2) *Ibid.*, 15 juin 1935, pp. 596-598.

poursuivies par un être conscient peuvent avoir un sens (p. 86). Sur le *vitalisme*, Philipp Frank prend exactement le contre-pied de la position adoptée par Alexis Carrel (3) : « L'idée de finalité ne peut pas servir à établir une distinction entre la biologie et la physique (p. 127); l'hypothèse d'un plan n'a aucun sens (p. 78) ». Et cependant, que de finalistes considèrent leur doctrine « avec une certaine fierté, comme étant la seule qui soit adaptée à la description des phénomènes vitaux, contrairement à l'idée causaliste, qui ne pourrait servir qu'à la matière brute! » (pp. 129-130).

D'ailleurs, Frank n'en est pas moins hostile aux idées « extrêmement superficielles » (p. 121), « exprimant tout au plus des attitudes sentimentales » (p. 122) du matérialisme dialectique :

> Celui-ci admet à la fois qu'il y a des lois à part pour les phénomènes vitaux et que les organismes vivants résultent de la matière inanimée. Ces organismes doivent donc être engendrés par le jeu des lois physicochimiques. Ensuite, on affirme que cette catégorie de lois se change, à un moment donné, en une autre de nature opposée et, cependant, sous le régime des lois nouvelles, les lois physicochimiques continuent à rester applicables. Mais si les lois biologiques ne diffèrent pas spécifiquement des autres, il est impossible de mettre en évidence le moment où se produit la transition d'un régime de lois au régime de lois à forme opposée (p. 120).

Reste l'adhésion au spiritualisme, que certains ont cru découvrir dans *Le principe de causalité et ses limites*. Les quelques phrases suivantes, écrites spécialement par Philipp Frank pour préciser sa position et expressément approuvées par lui, seront ensuite corroborées par des extraits de son livre :

> *Mes allusions à une intelligence surhumaine ne sont là que pour renforcer mon argumentation contre la philosophie métaphysique; je dis souvent, d'une façon quelque peu paradoxale et ironique, que*

(3) De *L'homme, cet inconnu*, le biologiste Etienne Rabaud écrit : « Il ne faut pas songer à suivre le fil du développement... Et, après avoir appris, dans un cliquetis de mots, qu'il ne faut pas confondre les *concepts d'individu et d'être humain*, on finit par deviner que le salut de l'humanité réside dans on ne sait quel spiritualisme, que ne désapprouverait pas M. Homais et qui seul permettrait de reconstruire (?) l'homme. » (*Cahiers rationalistes*, mars 1936, p. 101.)

cette philosophie est d'autant plus antiscientifique qu'elle se prétend plus scientifique, et qu'elle est d'autant plus scientifique qu'elle affiche un anthropomorphisme plus simpliste. Par raport à elle, la théologie rationnelle est relativement logique!

La croyance à des démons semblables aux hommes est une hypothèse magique, préscientifique, qui, ultérieurement, fut remplacée par des théories modernes, plus adéquates. Cependant, l'existence d'un être vivant, *qui serait doué à la fois de facultés surhumaines et d'un organisme animal, peut être considérée comme une hypothèse scientifique, en ce sens qu'il serait possible d'en déduire des conséquences vérifiables expérimentalement; seulement, l'expérience nous montre que ces conséquences ne se produisent pas. Enfin, la supposition d'un esprit se cachant d'une façon immanente dans le monde et qui n'aurait rien de commun avec les animaux ordinaires, ne conduit même pas à des résultats contrôlables : ce n'est pas une hypothèse scientifique.*

Et, pour bien définir à quoi se résume le prétendu « spiritualisme » de Philipp Frank, nous reproduirons les phrases suivantes du *Principe de causalité :*

On peut toujours formuler les lois naturelles (4), de façon à les rendre compatibles avec le phénomène qualifié de miracle (p. 69). L'explication la plus ancienne de la naissance des êtres vivants, très naturelle dans la période animiste, a consisté à dire que ceux-ci ont été fabriqués suivant un plan, par une intelligence supérieure; de même que l'homme fabrique ses machines suivant un plan. Plus tard, ce démiurge, plus ou moins anthropomorphe, a été remplacé par la *force vitale* ou par l'*élan vital,* qui n'en sont que les pâles copies (pp. 178-179). A l'heure actuelle, on ne se détourne aucunement de l'idée de causalité au profit de conceptions telles que celles de *plan,* de *finalité,* d'*âmes atomiques.* Toutes ces idées n'ont rien de scientifique. Elles ne sont autre chose que des survivances sentimentales de la période animiste (p. 278).

Au moyen âge, ajoute Frank (p. 262), la *philosophie* était « la servante de la théologie; aujourd'hui, on veut souvent faire de la science la servante de la philosophie » :

Dans un certain nombre d'écrits de Pierre Duhem, l'énergétique est expressément qualifiée de retour à la scolastique médiévale, et l'on souligne son importance pour la défense de la foi religieuse

(4) Anatole France écrivait de même (*Le Jardin d'Epicure,* pp. 213-214) : « Une argumentation suivie sur un sujet complexe ne prouve jamais que l'habileté de l'esprit qui l'a conduite. »

(p. 62) ! Cet accouplement de sentiments à des expressions scientifiques est parfaitement arbitraire (p. 63). Au lieu de chercher à connaître le monde réel, c'est-à-dire à décrire nos perceptions à l'aide d'un système de phrases logiquement construites, on se laisse mouvoir par des mobiles sentimentaux, et l'on cherche à démontrer l'existence du libre arbitre ou plutôt à le *sauver* (5). Plus un philosophe semble réussir dans cette tâche, et plus sa doctrine est qualifiée de *noble* et d'*élevée* (p. 149). Mieux vaut travailler avec acharnement à perfectionner sans cesse le grand instrument appelé *science* que d'accepter de se laisser, toujours et toujours, consoler par de belles paroles sans portée (p. 13).

Les idées générales d'une époque, celles d'Aristote ou de Descartes, ont toujours été en harmonie avec la science de leur temps. Il n'est pas de meilleur guide que le petit livre de Philipp Frank pour s'initier aux idées générales qui dominent la science d'aujourd'hui.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Histoire générale de la Médecine, de la Pharmacie, de l'Art dentaire et de l'Art vétérinaire, publiée sous la direction du professeur Laignel-Lavastine; M. Bertrand Guégan, secrétaire général. Tome I, Albin Michel, éditeur.

Voici une publication fastueuse dont il faut féliciter l'éditeur et ses collaborateurs. La Médecine, dans son sens le plus compréhensif, englobe toutes les disciplines relatives à la santé et à la maladie de l'homme et des animaux. Cet ouvrage constitue la somme de l'humanisme médical, qui joue un rôle considérable dans l'histoire de la Civilisation. On ne se connaît bien que quand on connaît sa propre généalogie. Et il en est pour les sciences comme pour les individus. Tel grand prix de Salon est la fleur éclatante du travail souterrain des racines. L'artiste célèbre ne serait pas sans le charron qui lui apprit à œuvrer de ses mains, sans le tailleur de pierre en qui renaissent quelquefois les rêveries de l'ancêtre berger, sans le professeur de sous-préfecture qui, au cours gratuit du soir, corrigeant ses dessins, lui révéla sa vocation. Ainsi du particulier, ainsi du général. Leçon de tonicité qui nous donne la conscience de notre

(5) Nous avons maintes fois rencontré des exemples de cette tendance (notamment, *Mercure de France*, 15 juillet 1936, pp. 379-384).

force. Leçon de modestie qui met à leur place élevée ceux par qui nous sommes. Importance de notre Art, fait de précision et de doute, se servant des théories comme la voile du vent, allant hardiment ou louvoyant, arrisant sous le grain, fasillant pour mieux s'adapter.

Les philosophes ont besoin de nous et prennent volontiers allure de neurologues. Les écrivains ont la prétention de faire de la clinique. Je n'ai pas besoin de développer, car je tomberais dans l'erreur d'écrire un essai en marge d'un volume dont j'ai à parler, et dont je parle avec quelque retard parce que je l'ai lu page à page... et il y en a 682, de format in-4°. Non plus besoin de rappeler l'importance des médecins dans la littérature d'aujourd'hui. Tout cela se résume dans cette phrase du professeur Laignel-Lavastine : « La pensée médicale est un élément aussi nécessaire à l'équilibre de la pensée humaine que l'activité médicale est nécessaire à la conservation de la civilisation. »

Le monument admirable, dont M. Albin Michel est l'entrepreneur digne des architectes, veut être — et son ambition se justifie — un instrument de culture générale. Il comprendra trois gros volumes, très largement, et parfaitement illustrés.

Le premier, dont je rends compte, raconte l'histoire de la médecine depuis la préhistoire jusqu'à la décadence de la médecine latine. Parallèlement à l'histoire de la Médecine dans l'Antiquité, sont exposés, pour la même époque, l'Art dentaire, l'Art vétérinaire et la Pharmacie. Le tome II comprendra la médecine médiévale, celle de la Renaissance et l'histoire des diverses branches relatives à la médecine, à la chirurgie et à la pharmacie humaine et vétérinaire. Le tome III sera consacré à l'histoire de la Médecine selon toutes ses autres modalités.

Cette division de l'histoire de la médecine, dit le directeur de la publication, évitera les répétitions. Envisagée selon les époques et les peuples, elle décrit surtout la vie médicale, l'activité des médecins dans les relations sociales, le rôle des maladies, particulièrement des épidémies dans le cours de l'histoire, et la place de la médecine dans les conceptions magiques, religieuses, philosophiques et scientifiques, contemporaines des époques étudiées.

L'histoire de la médecine, étudiée selon ses diverses modalités, expose surtout la pensée médicale, son extériorisation technique, ses applications thérapeutiques, la biographie des grands médecins, la genèse de leurs découvertes. Dans chaque domaine seront mis en évidence les points principaux. Les détails seront centrés autour de ces points, de manière à éviter les poussières de faits et à dégager quelques vues synthétiques d'intérêt non strictement médical, mais largement humain.

Et, pour agrémenter la lecture de ce livre, une iconographie abondante, prise souvent à des sources encore vierges et techniquement traitée par les procédés les plus fidèles, non seulement facilitera la compréhension du texte, mais par une évocation de l'ambiance transportera le lecteur aux époques révolues.

Et le professeur Laignel-Lavastine ajoute, avec une reconnaissance bien placée pour être éclairée :

Cette réussite est tout entière due au génie de prospection de Bertrand Guégan, qui a su trouver, réunir, faire reproduire et présenter des documents de premier ordre, dont beaucoup totalement inconnus et qui font de la partie iconographique de cette histoire un musée d'art médical de tout premier ordre.

§

Le docteur Félix Regnault commence par « la Paléopathologie et la Médecine ». Il nous montre par la préhistoire et l'ethnographie les degrés de l'affinement successif de l'homme à partir de l'état rustique. L'homme de Néanderthal, qui devait se battre sans cesse, dans un climat froid et humide, contre des animaux énormes, est d'aspect bestial avec des maxillaires formidables. Dès l'âge du renne, plus facilement nourri de troupeaux et de poissons, sa denture se réduit et son crâne se développe. A la période néolithique, apparaît, avec un régime abondant et varié, le type actuel. L'homme, peu à peu, devient moins apte à supporter la fatigue, le travail et le froid. En même temps, la civilisation contribue à diminuer la résistance à la maladie en s'opposant à l'action de la sélection naturelle et en permettant aux mal venus et aux chétifs de vivre. L'étude des races actuelles sauvages confirme cette évolution. Celles dont les aliments sont pauvres sont prognathes et fortement dentées. Celles dont la

nourriture est facile à trouver et diverse s'éloignent du caractère rustique.

Des « Assyriens et Babyloniens », dont sera tributaire le monde grec, le docteur Georges Contenau nous révèle à la fois l'imperfection d'une pratique sacerdotale et une certaine logique. La sécheresse d'une littérature médicale ou paramédicale qui ne fait que consigner les résultats d'une pratique de durée immémoriale, sans tenter d'explication, peut s'excuser par l'existence d'un enseignement oral, réservé aux seuls initiés, et qui, pour cause, ne nous est pas parvenu.

De la « Médecine des Egyptiens », le docteur Fournier-Bégniez nous montre combien est sévère le jugement qui, jusqu'à la dernière décade, l'a fait considérer comme essentiellement magique et charlatanesque. En réalité, elle a joui dans le monde antique d'une renommée considérable : Hippocrate, Pline, Dioscoride, Galien, lui ont beaucoup emprunté. Son bilan est sérieux : opérations chirurgicales simples, remèdes efficaces, hygiène, prescience du rôle du sang en pathologie, esprit d'observation dans quelques papyrus, surtout dans l'admirable papyrus d'Edwin Smith, où s'affirme une méthode scientifique déjà mûre.

La « Médecine grecque » tient dans cette somme la place de premier plan qu'elle mérite. Le docteur Gaston Baissette lui consacre quatre chapitres : *a*) les origines; *b*) les présocratiques; *c*) les écoles médicales et cliniques; *d*) Hippocrate; et, plus loin, *e*) l'école d'Alexandrie.

Le docteur Gilbert Médioni, après Hippocrate, étudie : les dogmatistes; les empiriques; Asclépiade et les méthodistes; les écoles pneumatiste et éclectique.

Enfin, le docteur Félix Brunet nous parle des médecins grecs depuis la mort de Galien jusqu'à la fin de l'empire d'Orient.

On suit avec un intérêt soutenu le développement de ce magnifique humanisme médical digne des autres génies helléniques, depuis les Asclépiades qui, après avoir invoqué seulement le dieu, réunis en collège, passèrent des méthodes purement psychothérapiques à la diététique et à la thérapeutique, et, de prêtres, devinrent médecins. Les plus célèbres

défilent, chaque astre étant à sa place, au sommet ce génial Hippocrate qui commande encore par ses doctrines, ses observations, ses succès et sa déontologie, la médecine contemporaine. Cet exposé est une merveille. L'époque, les types, les mœurs revivent. Le génie méditerranéen s'affirme. Hippocrate marque l'aboutissement des longs efforts de la pensée grecque. Il s'appuie sur les découvertes du passé pour développer les nouvelles découvertes. Il sait ne pas contrarier la nature et sa merveilleuse défense humorale contre le mal. S'il met en valeur le rôle de l'esprit, il insiste sur celui de notre physio-chimie réactionnelle. Tout se tient. Nous recouvrons aujourd'hui ses idées de termes techniques, pas toujours heureux, dans notre manie des néologismes. Son vitalisme est matérialiste. Le monde n'est pas double, matériel et spirituel. On conçoit l'effort que doit accomplir le médecin lettré, et par surcroît neurologue, pour ne pas s'étendre. Mais les limites d'une rubrique obligent. Jamais je ne l'ai tant regretté.

Le docteur Paul Seidmann consacre deux importants chapitres à la « Médecine latine » et à « Galien ». L'influence sur Rome de la science grecque fut considérable. Galien, cet immense génie qu'une boutade exprimant le scepticisme dans notre Art oppose à Hippocrate, harmonisant les discussions des écoles, maintenant les principes de la médecine hippocratique, la débarrassa de ses scories et aboutit à un système qui donnait sa juste valeur à la conception anatomique. Essentiellement anatomiste, pour lui l'anatomie et la physiologie constituaient la base de toute recherche clinique ou thérapeutique. Galien semble universel aujourd'hui. On ne peut aborder son œuvre sans connaître l'ensemble des sciences médicales. Galien, nous dit Seidmann, est le type du savant d'autrefois, d'esprit encyclopédique, à qui l'étude des diverses sciences touchant à son Art ne paraissait même pas suffisante. Il eut l'ambition d'être omniscient.

Le docteur Jean Filliozat nous apprend que la « Médecine indoue », qui souffre aujourd'hui encore de la concision extrême de ses principaux traités, du silence de ses savants et du charlatanisme de certains de ses vulgarisateurs, que nous comprenons chaque jour davantage grâce aux progrès

de la philologie, mérite une place importante dans l'histoire de la pensée et de la science.

Le même historien nous parle de la « Médecine des Iraniens ».

Le docteur J. Sanjurjo d'Arellano expose ce que nous devons à la « Médecine arabe ». Ses praticiens furent de remarquables cliniciens et d'excellents thérapeutes. Certaines de nos « découvertes » récentes, comme la réflexothérapie, dont tant d'exploiteurs se servent, comme les abcès de fixation, leur appartiennent. La supériorité des médecins arabes sur tous les autres praticiens, dit mon confrère, était si évidente, si formellement reconnue de tous, et conserva longtemps un tel prestige, qu'au xve siècle, lorsque les Arabes et les Juifs furent expulsés d'Espagne, les citadins et les villageois, bravant la colère du ciel et les édits royaux, cachaient chez eux les médecins maures ou juifs, estimant qu'ils ne pouvaient se passer de leurs soins. Il ne faut surtout pas oublier que lorsque l'empire romain fut scindé de telle façon que toute communication fut à peu près supprimée entre l'Orient byzantin et l'Occident envahi par des barbares qui ne comprenaient pas la langue grecque, la science arabe joua le rôle de la circulation collatérale salvatrice. Elle fut le véhicule qui rétablit la liaison spirituelle entre l'Orient hellénisé et les jeunes nations héritières des Latins. Après le « miracle du génie grec », le monde bénéficia du miracle de la science arabe.

De l'important chapitre consacré par George Soulié de Morant à « la Chine et au Japon », je donne l'extrait suivant sur l'acuponcture, devenue une « actualité » médicale. C'est, en effet, la science française qui devait expérimenter et introduire dans la médication classique la véritable pratique chinoise.

En 1928, ayant étudié la question en Chine et dans les traités chinois classiques, je communiquai au docteur Ferreyrolles les idées maîtresses de la méthode et l'influence de quelques points. Il fit des expériences qui réussirent. Les docteurs Thérèse et Marcel Martiny entreprirent alors l'étude complète de la doctrine avec tous ses moyens, en me demandant de les assister et de surveiller avec eux l'application des règles auxquelles plusieurs

milliers d'années d'expériences avaient conduit les Chinois. En même temps, quelques médecins des hôpitaux, en particulier le docteur Flandin et le docteur Ferreyrolles, se mettaient à l'étude en partant des données que je leur fournissais. Ils firent des expériences heureuses dans leurs services. Les succès obtenus étonnaient par leur caractère souvent instantané. Le bruit de l'avance ainsi prise par la médecine française se répandit à l'étranger. Plusieurs médecins des Etats-Unis, d'Espagne, d'Italie, de Turquie, etc., se firent envoyer les textes et les articles que j'avais publiés, tentèrent et réussirent des cures qu'ils ne pouvaient obtenir par nos méthodes. A l'heure actuelle, quatre hôpitaux de Paris ont des consultations ouvertes d'acuponcture (hôpital Saint-Louis,hôpital Léopold Bellan, Saint-Jacques et Hahnemann). Le nombre des médecins qui étudient et exercent l'acuponcture en France est déjà respectable et s'accroît d'année en année.

Suivent trois importants chapitres, de même valeur, sur la « Pharmacie dans l'Antiquité », par Maurice Bouvet; « l'Art dentaire dans l'Antiquité », par le docteur Raymond Boissier; « la Médecine vétérinaire dans l'Antiquité », par le professeur Emmanuel Leclainche.

Je le répète, une telle œuvre, fastueuse, aussi claire que complète, agréable, élégante, honore l'Edition et la Médecine françaises.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Emmanuel Mounier : *Manifeste au service du Personnalisme*, Editions Montaigne. — Georges Servoingt : *Le Bluff de l'U. R. S. S. à l'Expo*, L'Espoir français. — Mémento.

M. Emmanuel Mounier, qui a déjà écrit un intéressant volume *De la propriété capitaliste à la propriété humaine,* dont j'ai dit ici un mot favorable (15 février, page 151) et dont l'ami Saint-Alban a peut-être eu tort de se moquer un peu (15 juillet, p. 383), donne dans la Collection Esprit des Editions Montaigne un **Manifeste au service du Personnalisme** qui mérite de grands éloges. Mais qu'est-ce que le personnalisme? C'est, nous dit l'auteur dès sa première page, toute doctrine, toute civilisation affirmant le primat de la personne humaine sur les nécessités matérielles et sur les appareils col-

lectifs qui soutiennent son développement. Ceci alors suffit à situer son action en opposition avec toutes les tendances contemporaines, lesquelles ramènent tout à ces nécessités matérielles, la politique courante ne consiste-t-elle pas à faire travailler moins et gagner plus, et rien d'autre? et à ces appareils collectifs, la mystique sociale à la mode n'est-elle pas basée sur la prédominance du collectivisme sur tous les individualismes, même les meilleurs? Totalitarisme étant le mot d'ordre du jour, personnalisme devrait être celui de demain, et même personnalismes au pluriel, car l'auteur veut qu'on respecte les libres développements dans le cadre de la civilisation humaine.

Cette attitude est tout à fait approuvable. Elle est le contraire non seulement de celle des politiciens, mais même, nous dit-on, de celle des doctrinaires qui sont trop rationalistes, trop rigides, et de celle des moralistes qui sont eux aussi trop théoriciens, trop étrangers aux réalités historiques. Seulement, ne s'expose-t-elle pas à des critiques en se situant sur le terrain métaphysique? La grande vraie morale s'impose à tous les hommes, sauf aux insensés et aux chenapans, mais la métaphysique, même la plus respectable, pourra trouver des esprits qui ne la respecteront pas. Pascal, dans une phrase d'un balancement admirable et définitif, a dit : « Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain point seulement. » Au lieu de se choisir une base métaphysique, notre auteur aurait été plus prudent et plus attractif en préférant un fondement concordial et ce plaisantin de Saint-Alban aurait été, du coup, ravi.

Avec raison M. Emmanuel Mounier montre que le monde moderne n'est qu'une immense conjuration contre la personne : le bourgeoisisme, le fascisme et le marxisme la haïssent également. C'est exact à condition de ne pas prendre ce mot également trop à la lettre; le bourgeoisisme, en tant que doctrine d'égoïsme, ne respecte pas suffisamment la personne, mais il ne l'opprime pas; le fascisme l'opprime, mais en respectant les principes généraux d'une civilisation humaine; le marxisme nie même ces principes, il n'admet ni la famille, ni l'association, ni l'entr'aide; des trois mots liberté, égalité, fraternité, il ne conserve que le second, et encore en lui don-

nant un sens esclavagiste qui est tout le contraire du sens libéral de la devise révolutionnaire, puisque la dictature du prolétariat rétablit justement le privilège que la Révolution avait voulu détruire. En face de cette triple négation de son idéal, M. Mounier dessine alors le schéma un peu abstrait, un peu doctoral, de cette civilisation personnaliste qu'il déclare d'ailleurs source possible d'une civilisation communautaire, et il étudie les structures maîtresses du régime qu'il veut établir, et enfin il établit les principes d'action pratique. Tout cela n'est pas toujours très clair ni très précis, ni peut-être même très juste, et révèle beaucoup d'illusions (dire que le personnalisme gardera la collectivisation et sauvera la liberté en l'appuyant à une économie souple au lieu de l'adresser à l'étatisme, n'est-ce pas de l'idéologie par trop gratuite?) mais enfin c'est si beau et si rare d'entendre un réformateur social se prononcer contre la haine, contre la violence, contre la primauté du matériel! et admettre, même en rechignant un peu, le libéralisme, ce bon vieux libéralisme, qui, quand on le marie à la morale, à la bonté et à l'amour, est pourtant le seul fondement de la civilisation humaine, je dis bien le seul, car la métaphysique est autre chose, étant plutôt son couronnement. Toutes les civilisations en effet se hiérarchisent en dignité suivant l'excellence de la religion qu'elles ont adoptée et qui les a alors pétries.

Justement si l'on veut voir ce que donne une société négatrice de la religion comme de la morale, et de la liberté comme de la bonté, on n'a qu'à regarder la Russie, même celle du Trocadéro et à lire le numéro spécial que l'*Espoir français* a consacré au **Bluff de l'U. R. S. S. à l'Expo.** Tout le monde connaît ce Pavillon des Soviets, avec ses deux grands diables sur le toit, dressés dans un élan qui ne manque pas d'ailleurs d'allure, l'homme levant un marteau, il est vrai de la main gauche, et la femme brandissant une faucille et alors comme la lune. Mais on connaît moins les dessous, et d'abord que ce pavillon n'est pas payé, les ouvriers ont été réglés tant que le pavillon était en construction, mais une fois qu'il a été fini, Moscou n'a plus rien voulu savoir, ce qui est charmant. Ensuite que ce pavillon, à l'inté-

rieur ne contient guère que des phrases et des chiffres ainsi que des portraits de Lénine et de Staline, mais qu'en fait de produits exposés, tout se réduit à quelques autos, tracteurs, tissus et poteries d'une médiocrité lamentable. Et enfin que presque toutes les inscriptions mirifiques, phrases et chiffres, qui couvrent les murs sont fausses, ou trompeuses, et doivent être rectifiées ou expliquées. Par exemple le chiffre des salaires dans l'U. R. S. S. est de 71 milliards de roubles, chiffre énorme, mais comme le nombre des salariés est de 26 millions, cela ne fait jamais qu'une moyenne de 2.700 roubles par an, 225 par mois, et comme le pouvoir d'achat du rouble est égal à celui du franc, il en résulte que le salarié russe moyen gagne 225 francs par mois, heureux quand il les touche! et heureux, si les réclamant quand on est en retard il n'est pas emprisonné, déporté ou fusillé! Encore ce chiffre de 225 francs par mois est-il supérieur à la réalité; la plupart des paysans n'en touchent que 150. Comparativement pour la France les chiffres sont 12 millions de salariés et 105 milliards de francs, ce qui met le salaire moyen à 8.000 francs. Un autre écriteau donne pour la production des chaussures en 1937, 170 millions, mais ce sont des prévisions; le chiffre de 1936 n'a été que de 142, or la population russe étant de 166 millions, il n'y a pas eu de paire de chaussure pour chaque habitant, alors qu'aux Etats-Unis la surproduction était telle que chacun aurait pu en avoir une par semaine. Et espérons d'ailleurs qu'il s'agissait de paires et non de souliers isolés. Car pour la voie ferrée de Moscou à Vladivostock, le chiffre porté sur un tableau, de 20.860 kilomètres est si supérieur au chiffre exact, 9.974, qu'on a dû compter non la voie mais le rail, et en effet, ça fait plus riche. Et tout est à l'avenant. Pour la circulation sur ces chemins de fer on ne parle pas de tonne simple, mais de tonne kilométrique, la tonne multipliée par la distance, en sorte que 100 tonnes expédiées de Moscou à Vladivostock comptent pour un million de tonnes. Pas plus difficile que ça. On parle du Métro de Moscou, splendide, dit-on. Sait-on la longueur de son réseau? Pas même 12 kilomètres. Celui de Paris, pour une population analogue, en a 144, avec 638 millions de billets délivrés (on ne donne pas ceux de Moscou). Et les taxis? Paris en a plus de 14.000. Sait-on combien Mos-

cou en possède? 320, dont certainement seuls les Commissaires du peuple peuvent se servir! Et, l'on continuerait sans fin. S'ils le pouvaient, les 166 millions de Russes fuiraient leur paradis pour venir dans notre enfer, mais les frontières sont gardées! Et ici si l'on veut avoir des détails, qu'on lise les reportages de Jean Fontenoy dans le *Journal* des 11 septembre et suivants : *Zig-zags sur la frontière rouge!* C'est vraiment odieux, mais pour nos communistes c'est délicieux.

Mémento. — Armand Cuvillier : *Proudhon*, Editions sociales internationales. Une collection de textes choisis dans l'œuvre du grand polémiste social, précédée d'une étude substantielle de cent pages sur l'évolution de sa pensée; l'auteur serait plus marxiste que proudhonien et il est d'ailleurs d'esprit révolutionnaire, allant jusqu'à parler des héros de la Commune. Jolis héros, en vérité! — Sidney Hook : *Pour comprendre Marx*, Gallimard. Le livre écrit en 1933 comprend deux parties : *A la recherche de Marx* et *La philosophie de Marx*. J'ai si souvent écrit sur Marx et sur Proudhon que je renvoie à mes dires précédents Marx terrible dialecticien d'esprit radicalement faux et Proudhon âme saine mais déformée par la haine politique, tous les deux ayant rendu beaucoup moins de services à l'humanité que le savetier du coin de rue. — Lévy-Bruhl: *Morceaux choisis*, Gallimard. Un livre très précieux, contenant les plus remarquables des études de ce philosophe sur la Mentalité primitive. Tout penseur un peu considérable devrait être l'objet d'un travail semblable, Que d'études importantes dont le souvenir se perd! — Jean Lasserre : *Paris Misère*, Arthaut, Grenoble. Livre soigneusement illustré comme tous ceux de cet éditeur, et plein de documents navrants sur les bas-fonds de la société parisienne. — Marie Mauron : *Mont-Paon ou Messieurs et chers administrés...* Editions Denoël. Un très amusant et très savoureux livre dont les Anglais ont eu la primeur à l'*Oxford University Press :* des impressions vécues d'une institutrice secrétaire de mairie dans un petit village de Provence du côté de Saint-Remy et d'Arles. Livre à retenir. — Dans *La Vérité aux Français* d'août, la suite de l'*Enquête sur le Communisme*, avec un vigoureux article d'André Lebey : *Le bolchévisme ne passera pas*. Le titre est malheureusement ambigu. Il y a des maladies, aussi, qui ne passent pas, et il se pourrait que le bolchévisme fût une de ces pestes. L'article en question n'émane pas d'un vil libéral, mais d'un socialiste très ardent et très important, il est vrai très intelligent aussi. — La *Revue moderne de médecine*, du docteur Félix Regnault, donne une intéres-

sante étude de René Lobstein sur *l'Engourdissement intellectuel dans l'Allemagne hitlérienne.* — Dans l'*Espoir français* du 3 septembre, un graphique dressé d'après les documents officiels montre les contrecoups du gouvernement du Front populaire : le coût de la vie haussant plus que les salaires et le pouvoir d'achat du franc baissant. — La *Chronique de la Société des Gens de lettres* reproduit l'avis du Comité du 19 juillet sur la proposition que j'avais faite d'une « Fraternité des Auteurs et des Lecteurs » à créer pour remédier à la mévente du Livre (article : *Comment maintenir la magistrature de l'esprit français, Mercure* du 15 juillet, page 445). « Le dessein et l'activité de cette organisation dépasseraient les cadres de la Société des Gens de lettres; et la Commission, tout en rendant hommage à la suggestion de M. Henri Mazel, ne peut la retenir. »

HENRI MAZEL.

PRÉHISTOIRE

Henri Breuil : *Œuvres d'art magdaléniennes de Laugerie-Basse, Dordogne;* Actualités scientifiques et industrielles N° 382; Hermann, 8°, 30 p., ill. — Cdt E. Octobon : *Classifications néolithiques avec exemple de continuité dans la morphologie des pièces; ibidem,* N° 383, 41 p., ill. — G. Baldwin Brown : *The arts in early England,* vol. VI, part II, *Anglo-saxon sculpture;* éd. par E. H. L. Sexton; London, Murray, 8°, xvi et pp. 93-318.

Tout ce qu'écrit l'abbé Henri Breuil dépasse la portée monographique du titre de ses mémoires et articles; il a, chose devenue rare, le don de la généralisation à partir de séries de faits directement observés; et il sait distinguer la dominante générale de la variante locale. Sa brochure sur les **Œuvres d'art magdaléniennes de Laugerie-Basse,** fondée sur les objets œuvrés donnés à la Société préhistorique française par A. Le Bel, débute par une description précise et détaillée de ces objets, avec bons dessins de l'auteur à l'appui. On retrouve ici des têtes de cheval; des animaux passants ou accroupis selon la forme du manche en os; des superpositions décoratives de type connu. Mais ce qui suit, à savoir une conférence sur l'*Evolution de l'art pariétal dans les cavernes et abris ornés de la France* (conférence non indiquée dans le titre de la brochure) est d'un intérêt général; elle doit être lue par ceux d'entre mes lecteurs qui, sans être précisément des spécialistes, ou sans être engagés dans des fouilles locales, tiennent à savoir où en est actuellement l'un des problèmes

les plus complexes et les plus attachants non seulement de la préhistoire française, mais aussi de l'histoire universelle de l'art.

Breuil commence par dresser un relevé de l'art pariétal grotte par grotte, avec des évaluations critiques qui lui permettent ensuite d'établir une « vue perspective d'ensemble » sur l'évolution de cette forme d'art. Il y aurait, dans l'état actuel des découvertes, deux cycles : l'un Aurignacien avec des mains et des méandres; le second, Magdalénien, avec des dessins linéaires d'abord simples puis empâtés, ensuite avec des figures noires hachurées, puis modelées; enfin des remplissages à teinte plate; et finalement des décors polychromes.

Parallèlement se sont développés plusieurs stades (ou écoles) de gravure et de sculpture; cycle riche pendant l'Aurignacien, assez pauvre d'abord pendant le Solutréen; très riche de nouveau avec le Magdalénien. « Ces deux ensembles forment deux blocs assez différents pour que l'origine de la transformation l'un dans l'autre demeure un problème à éclaircir » (p. 30). Breuil ajoute qu'il y a eu « dans l'Est (Tchécoslovaquie, Jura souabe) un foyer d'art qui a dû se propager vers l'Ouest dans le Solutréen et y déterminer une forme d'art nouvelle ».

Mais c'est encore un exemple de ce besoin perpétuel d'aller chercher chez d'autres le pouvoir de création ou d'arrangement; alors que chez ces autres, on raisonne de même; et qu'on finit par faire le tour du globe sans jamais trouver un lieu d'origine que non seulement le bon sens, mais aussi l'observation directe permettraient de regarder comme indigène. On finira par démontrer ainsi que Descartes nous est venu de Chine et que Lao-Tseu est venu de Grèce. Pourquoi nos Solutréens évolués et nos Magdaléniens commençants n'auraient-ils pas donné naissance à des artistes individuels, ensuite maîtres d'école comme naquirent dans un petit coin, sans antécédents, Watteau, Ingres, Papin et mille autres dont l'apparition est un fait de mutation culturelle inexplicable? Breuil s'en tient à la théorie des évolutions et des emprunts; lui-même n'est-il pas, par ses origines de famille, la preuve que le fait de science et le fait d'art est à la fois imprévisible et non catalogable (néologisme horrible, mais qui vaut pour l'art à toutes les périodes)?

Intéressant est que dans la même collection, Octobon en arrive à chercher dans la **Classification néolithique** le caractère constant à propos de pièces dont j'ai trouvé une trentaine de bons exemplaires en surface sur le plateau de Longboyau et qu'on a tour à tour nommées navettes, tranchets à encoches, racloirs convexes, pièces à double encoche. Je préfère tout compte fait, malgré Octobon, « scies à double encoche » parce que je les ai emmanchées et liées avec des fibres et scié ainsi un arbre de quinze centimètres de diamètre en travaillant alternativement sur la droite et sur la gauche.

Il est vrai que dans cette série, Octobon range des pièces, exactement dessinées par lui, qui ne me paraissent raccordées au type de Saint-Julien-du-Sault qu'à condition d'admettre des évolutions typologiques sans tenir compte des lieux de récolte ni des matières premières, ni de la flore locale, bien que plus loin (p. 31-35) il soit le premier à reconnaître : 1° qu'on doit étudier les objets en série; ce qui est du bon sens et non pas même une thèse; 2° que dans n'importe quelle station paléolithique ou néolithique, 80 % des outils sont frustes et 20 % à peine « dignes de figurer dans des vitrines d'amateurs ». Mon expérience dans cinq ou six grottes de la Vézère, dont une entièrement inexplorée, a été pire : sur mille éclats non pas frustes mais retouchés, environ dix seulement étaient « dignes d'une vitrine »; pour le plateau de l'Hay, sur environ 5.000 pièces trouvées en surface, 250 forment une très belle collection typologique; mais à mon sens, comme pour Octobon, le reste, dit atypique, est tout aussi intéressant.

Que surtout le lecteur ne se laisse pas désabuser par les conseils critiques des pp. 40-41 : sur le papier, les difficultés apparaissent plus grandes qu'elles ne sont avec les pièces dans les mains. Le classement des pièces néolithiques est aussi difficile qu'il le serait avec un tombereau de timbres-poste ou de monnaies de toutes les époques et de tous les pays déversé pêle-mêle; mais l'œil et la sensibilité digitale établissent vite les distinctions; et même dans les pièces néolithiques atypiques, on voit se former des séries. Le danger est de vouloir leur donner un nom local, alors que ces pro-

duits techniques sont universels précisément parce qu'ils ne sont pas destinés à un seul et même usage, comme le sont une pointe de flèche ou un burin.

§

Avec l'ouvrage vraiment admirable de Baldwin Brown, achevé par L. Sexton, sur **Les arts dans l'ancienne Angleterre,** il semble que nous sautions d'un bond beaucoup de siècles; pourtant le raccord au Néolithique peut-être, en tout cas au Bronze (si la civilisation dite dolménique est bien de cette période) est évident. Les croix anglo-saxonnes en pierre, étudiées dans ce volume sont nettement des menhirs; sur quelques-unes de ces pierres, la croix est aussi visiblement surajoutée qu'elle l'est sur de nombreux menhirs de notre Bretagne. Dans quelle mesure la décoration de ces monuments mégalithiques est indigène au sens préhistorique; indigène au sens historique; introduite par les Angles et les Saxes; soumise plus tard à des influences irlandaises d'une part, scandinaves de l'autre, est l'un des problèmes les plus complexes de l'histoire des arts anciens en Europe. Ajoutez des influences indéniables romaines et romano-byzantines; les chocs en retour dus aux relations internationales des chrétiens; les origines orientales de nombreux évangélisateurs des Iles britanniques comme de la France; les copies possibles d'après des manuscrits à lettrines et à miniature...

De sorte que l'examen des bonnes photos de cet ouvrage et la lecture des descriptions détaillées de chacun des monuments considérés ne fournit que difficilement des idées générales. Le mal n'est pas grand : nous admettons peu à peu que classer dans des cadres rigides, construits *in abstracto*, les choses les plus mobiles du monde, à savoir les formes esthétiques, n'est digne ni de la philosophie, ni de la science. Et que dans des conditions technologiques identiques, les possibilités de variations ne sont pas illimitées.

Ici, il s'agit de travail sur pierre avec tendance à l'inscription dans un carré; d'où le fait à première vue étonnant que les sculptures d'un monument lithique conservé au musée de Gloucester (pl. CXI, p. 285) sont à peu de choses près de l'art mexicain, et plus particulièrement maya; que certaines croix

funéraires à sommet discoïdal (pl. CV) pourraient bien être transportées dans des cimetières basques sans paraître déplacées; que les deux pierres debout de la pl. XXXV semblent des pierres phalliques du Japon; et que les correspondances entre ces croix dites saxonnes et les croix normandes anciennes étudiées par Coutil, superposées à des dolmens et des menhirs, sont comparables aux correspondances de quelques-uns des monuments anglais avec les statues-menhirs du Gard et de l'Aveyron.

Par contre je ne connais pas en France de parallèles à cette série de monuments que les paysans nomment « dos de cochon », à tort, car ces pierres tombales décorées d'écailles sont en réalité la représentation stylisée d'une maison avec ses tuiles plates (ou peut-être des tavaillons). L'exemplaire bien décoré de la pl. CXVII repose sur des pattes d'ours grossièrement sculptées, ce qui prouve à la fois l'oubli du sens primitif de ces pierres tombales et la tendance à introduire de nouveaux motifs décoratifs basés sur une erreur d'interprétation.

Une carte, face à la page 102, montre la répartition dans les divers comtés d'environ 1.500 monuments dits anglo-saxons. Le maximum est de 450 dans le Yorkshire et de 150 au nord dans le Durham; mais l'extrémité la plus méridionale, la Cornouaille, en fournit 100 et le Devon à côté seulement 2, les comtés du centre (Oxford, etc.), zéro. Cette diffusion dans la Cornouaille est très importante pour qui veut étudier nos arts populaires bretons comparativement.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Le R. P. Bessières : *La Bienheureuse Anna-Maria Taïgi, mère de famille* (Desclée). — André David : *La Retraite aux Hommes chez les Dominicains* (Gallimard).

Voici l'une des vies les plus extraordinaires — et les moins explicables pour l'incroyant — que l'on puisse rencontrer : celle de **la Bienheureuse Anna-Maria Taïgi,** qui mourut, voici exactement cent ans, dont l'héroïcité des vertus fut proclamée en 1906 par Pie X, et qu'en 1920, Benoît XV a rangée, *en tant que mère de famille,* parmi les bienheureuses, en la don-

nant pour protectrice spéciale aux mamans, et pour « patronne » à l'Union catholique féminine.

Or, c'était la première fois, depuis que la voix du peuple n'élit plus toute seule les saints, que l'Eglise envisageait de canoniser une femme mariée qui n'eût pas fini, comme veuve, dans un couvent. Non, évidemment, qu'il n'y ait pas eu de saintes parmi celles qui suivirent la voie ordinaire; mais elles n'ont pas été reconnues publiquement comme telles : on sait que, pour mener jusqu'au bout un procès de béatification, il faut beaucoup de temps et d'argent, Rome apportant un très grand scrupule, une très grande sévérité dans ces débats; c'est assez pour décourager une famille qui pourrait d'ailleurs craindre de pécher contre l'humilité en s'illusionnant, peut-être, sur une aïeule, qu'elle n'a pas connue, — qui peut aussi manquer d'argent et n'avoir pas les moyens moraux dont disposent les ordres religieux pour attirer l'attention du monde sur une morte.

Il a donc fallu les dons extraordinaires de cette femme du peuple illettrée (elle ne savait même pas lire), épouse d'un pauvre domestique-portefaix, pour qu'elle eût les honneurs d'obsèques solennelles (corps exposé pendant deux jours à la vénération des fidèles, dans l'église Santa-Maria de Rome, moulage du visage, foule de pèlerins) et pour que l'enquête juridique fût ouverte quinze ans après sa mort, du vivant de son mari et de ses enfants.

C'est que trop de miracles s'étaient greffés sur cette mort, et c'est aussi qu'un témoin quotidien de son existence, un prêtre, dom Natali, avait été établi à demeure auprès d'elle pour noter les prodiges de cette vie extraordinaire. Ne nous y trompons pas : ces prodiges ne constituent pas sa sainteté, ils se contentent de la contresigner : ce qui est significatif pour nous — et c'est pourquoi le Pape l'a béatifiée « en tant que mère de famille », en la donnant comme protectrice spéciale aux mamans, — c'est qu'Anna-Maria fut l'épouse indulgente et parfaite d'un mari grossier et coléreux, qui lui donna sept enfants qu'elle éleva admirablement malgré la gêne, en repoussant toujours l'argent qu'auraient pu lui rapporter ses dons prodigieux; ce qui compte pour nous dans cette nouvelle Légende dorée, c'est l'autre face qu'elle nous montre,

pas éblouissante, et si Annette y reste effarante, c'est par *l'héroïcité* des humbles vertus, en cette existence courante d'épouse, de maman, de ménagère, — son existence de pauvre femme tiraillée entre tant de tâches matérielles et spirituelles, pareille à la nôtre (sainteté en plus) à celle de nos mères, à celle qu'auront nos filles! C'est par là qu'elle nous touche, la conseillère de tant de cardinaux, d'évêques, de grands seigneurs, d'hommes politiques, que le Pape fit consulter plus d'une fois, que la reine d'Etrurie appelait « son amie », à qui la mère et l'oncle de Napoléon Ier demandèrent des consolations, et qui laissait tous ses grands visiteurs pour s'empresser auprès de son grognon d'époux quand celui-ci arrivait, las de sa journée de travail, dans leur pauvre logement.

Si les plus hauts dignitaires venaient ainsi consulter cette femme du peuple, c'est que Dieu la favorisait de révélations, de prévisions justes (au point qu'elle a pu prononcer ces mots formidables, contresignés par ses dons, ses prédictions, ses guérisons miraculeuses : « Non seulement je crois au Dieu de la révélation chrétienne, mais je l'ai vu, *je l'ai vu,* chaque jour, pendant un demi-siècle...) c'est qu'elle avait reçu du ciel cet incroyable don d'une sorte de « soleil d'or » où, a-t-elle expliqué, elle *voyait* l'univers, ce qui lui permettait de savoir l'avenir, de connaître les pensées des gens et de pouvoir ainsi guider les hommes politiques et les princes de l'Eglise qui recouraient à ses lumières. Et cela, insistons sur ce point, au milieu de la vie la plus humblement active, à laquelle elle ajoutait, malgré ses charges de famille et les difficultés domestiques, des soucis de charité. Harassée de besognes, harcelée par ses visiteurs, mangeant à peine, dormant à peine (et, pendant toute une période de sa vie, ou enceinte ou nourrice) aux petits soins pour le violent et autoritaire mari (d'ailleurs fort épris d'elle, car elle fut très séduisante) pour des parents atrabilaires, des enfants parfois difficiles (sans compter, plus tard, une bru franchement insupportable!), tourmentée par des voisines vulgaires et jalouses, s'offrant en expiation pour les péchés des peuples, et avec cela tendre, gaie, vivante, avec tous les dons méridionaux de la race italienne, quelle figure, n'est-ce pas?

Le R. P. Bessières vient de la faire revivre, inoubliablement,

dans cette *Bienheureuse Anna-Maria Taïgi, mère de famille*, qui est le premier grand livre consacré en France à celle que Rome canonisera, peut-être, cette année, pour le centenaire de sa mort.

§

Un jeune Israélite de Paris, élevé, comme tant d'autres de sa race, sans religion, — et d'ailleurs plein de dons et de charme, en outre favorisé de la fortune, — pourquoi se refuserait-il au plaisir, à toutes sortes de plaisirs, quels qu'ils fussent? M. André David nous le dit bien dans son petit livre émouvant sur *la Retraite aux hommes chez les Dominicains* :

Elevé dans la négation de toute religion, Dieu sait les chemins coupables que j'ai parcourus! Si nier Dieu est tout de même une façon d'admettre son existence, le supprimer, c'est n'avoir plus aucune raison de s'arrêter sur la pente du vice.

Mais l'avait-il supprimé comme il le croyait, et n'était-il pas marqué d'avance par Lui, l'enfant qui, lorsqu'il arrivait en vacances chez ses grands-parents en Normandie courait (après une première visite à la ferme et à la mare!) dans la petite église du village, et que sa mère trouva un jour à genoux dans sa chambre; comme elle lui demandait ce qu'il faisait là, il répondit qu'il voulait devenir prêtre. Etrange disposition dans ce milieu! Et, plus tard, après l'armistice, vers la vingtième année, le petit littérateur parisien, faisant son service militaire, aimait d'aller à la messe, à la bénédiction, il pleurait « sans concevoir exactement ses faiblesses, son dénuement et *même la sincérité de son repentir* », car, nous dit-il : « âme mystique dans un corps païen, je me nourrissais encore au fruit des sept branches du mauvais arbre et je n'étais pas prêt à renoncer à mon esclavage. » Plus tard, en Algérie, dans le bled, il sentit Dieu. Mais toujours la vie le reprenait et l'entraînait, malgré les touches divines, parmi lesquelles il faut compter une messe de minuit, « après un dîner libertin », pendant laquelle il entendit prêcher le P. Sanson, « balayant toutes ces âmes incompréhensives sans les laver et soulevant dans une trombe d'images les cadavres en smoking et les colliers de perles, tous les noyés de la vie roulés dans la tempête de Dieu. »

Puis, vint un jour, chez l'homme proche de ses trente-cinq ans et déjà meurtri par des deuils, où il sentit son dénuement « incommensurable ». Il est allé en retraite chez les Dominicains. L'auteur ne nous en dit pas davantage : converti, sait-il pourquoi, comment il s'est converti? non, sans doute. Il a cédé à une Volonté plus forte que la sienne et qui lui jalonna les étapes, à Paris, à Rome. Il raconte ici son bonheur à « son frère l'incrédule », il explique la vie des moines à Sainte-Sabine, au Saulchoir, il découvre les beautés de la liturgie, il ébauche un portrait de Lacordaire, il chante naïvement son Credo :

> Oui, je Vous ai trouvé dans le fond de mon âme
> *Parce que je sentais qu'il fallait Vous chercher...*
> . . . .
> Je ne peux me passer, Dieu, de votre existence :
> Rien, si Vous n'êtes pas, ne m'est essentiel.

Maurice Barrès, amateur d'âmes, et qui n'était pas simple, eût aimé ce petit livre un peu précieux parfois, émouvant parce qu'un être de bonne foi s'y cherche et s'y trouve, et offre sa paix à ceux qui sont encore troublés :

> Toi qui as goûté au meilleur et au pire, à la fortune et au dénuement, à la gloire et à la honte; toi qui as aimé, souffert, trahi et que l'on abandonna; toi qui ne gardes plus du baiser que sa saveur de cendres; toi qui as tout quitté et tout perdu, ne désespère pas (...) Si tu ne sais pas prier, laisse éclater ta misère, pleure simplement, tu as encore de vraies larmes à verser; et laisse faire la justice de Dieu.

On ne saurait mieux dire.

Mémento. — *Un aiguilleur d'âmes : le Cardinal Mercier* (Aubanel aîné), par Marguerite Perroy. C'est surtout l'apôtre sacerdotal, le directeur de conscience que Mlle Perroy, spécialiste de ce genre d'étude, présente ici avec sa chaleur habituelle. — *Marguerite-Marie messagère du Christ*, par Colette Yver (Ed. Spes) : une remarquable biographie de la sainte confidente du Sacré-Cœur, par celle qui a si bien étudié déjà Catherine Labouré. — *Le bienheureux Grignion de Montfort*, par Louis Chaigne (de Gigord). Un poète et un critique très fin a voulu faire revivre pour nous l'apôtre du règne de Notre-Dame, et il nous prouve qu'un véritable écrivain sera toujours le meilleur biographe. — *Madame Elisabeth de France*, par Yvonne de

la Vergne (Téqui). Un livre sérieux, documenté, attentif mais auquel j'avoue, cependant, préférer le portrait de la sainte tracé, voici quelques années, par Mme Jean Balde.

HENRIETTE CHARASSON.

LES REVUES

Esprit : fragments d'élégies de Charles Desse, poète. — *Cahiers du Sud :* « le Bourreau », drame moderne, image de l'Allemagne telle que l'a faite le régime actuel. — *Europe :* le souvenir de Georges Chennevière; une strophe et un poème de lui. — Mémento.

On ne lit jamais sans y prendre de l'intérêt les « cahiers de littérature prolétarienne » que la revue **Esprit** insère en « supplément » dans chacun de ses fascicules. Celui du 1er septembre contient des élégies dont la première débute ainsi et continue avec un égal bonheur :

Au jardin de ma mère il y a des lilas,
Des roses, des lilas, des roses il y a
Comme dans une simple et très vieille chanson.

L'auteur, Charles Desse, est ainsi présenté par la revue : « représentant, auteur de *Fil à Fil,* roman ». Une mention suit : « mort l'année dernière ». Ces quatre derniers mots s'appliquent à un vrai poète. Il était de la famille de ceux que M. Francis Jammes, par le haut exemple de sa fraicheur et la belle simplicité de son expression, encourage à chanter les joies et les peines de leur vie.

Mon aïeule je viens à toi dans le pays du souvenir;
Je te revois les mains croisées, la face triste,
Résignée courageusement jusqu'à mourir.

Donne-moi tes mains où couraient en améthyste
Le réseau des veines tordu comme un rameau
Jusqu'aux doigts minces où tremblait le vieil anneau.
Leur laborieuse maigreur, leur transparence
Me troublent toujours comme au temps de mon enfance.

Ainsi commence la seconde élégie de Charles Desse.
La troisième :

Partir! Aller ailleurs se faire une autre vie!

dépasse de loin l'anecdote ou le tableau. Si l'on songe, la lisant, que son auteur n'est plus, on regrette la disparition

d'un être de choix, doué comme de très rares le sont dans la multitude de ceux qui écrivent :

Ne désirer soleil ni bonheur dans la vie,
C'est peut-être cela qu'on appelle sagesse...
Et voici que pourtant a passé ma jeunesse
Ainsi que ce printemps tout attristé de pluie.

Voici bien les trois quarts déjà
De ce qui forme une existence.
Je regarde en arrière et pense :
Quoi donc, ce n'était que cela !

Ce peu de souvenirs en somme,
Ce rien : le bonheur, le malheur!
J'éprouve une duperie comme
Si l'on avait fait à mon cœur
Une rare et belle promesse
Qu'ensuite l'on n'eût pas tenue;
Et il m'en vient une tristesse,
Une tristesse de cocu.

. . . .

Dans la ville grise
Où je suis venu,
Je ne réalise
Qu'une ombre de plus
A la foule vaine,
La grisaille humaine
Lourde de soucis.

Quel mirage bête
Nous retient ici?
Quel destin de pitre
Impose ceci :
Regarder la fête
Qui n'est pas pour nous
Derrière la vitre
En tendant le cou.

Je sais de quoi sont faits les demains ironiques
Pour ceux qui comme moi ont raté le départ.
L'effort est consumé; voici l'heure critique
Des « à quoi bon » et des « trop tard ».

Je sais qu'il est trop tard pour qu'une femme vienne
Enlacer sa vie à la mienne,
Trop tard pour mériter quelque faveur du sort;
Par un chemin discret j'irai jusqu'à la mort,
Satisfait de presser les mains de ceux qui m'aiment
Et de mener à bien de modestes poèmes.

§

Les **Cahiers du Sud** (août) publient la « dernière partie » d'une pièce de Par Lagerkvist traduite par Anna Lisa et Barthélemy Taladoire, qui a pour titre : *Le Bourreau.* Le théâtre représente une taverne. On y danse à la musique d'un jazz de nègres. Le public est fort ému de la présence, au centre de la salle, du bourreau, assis à une table et vêtu de rouge. « Il est rudement chic dans ce costume rouge, hein? » dit une femme à une autre. L'entretien continue :

La Seconde. — Rudement, oui.

La Première. — Et regarde cet air brutal...

Une troisième. — Moi, je trouve qu'il a l'air d'un mac.

La Première. — Tu es folle. Jamais de la vie (*Léger temps*). C'est un bel homme, tout de même.

La Deuxième. — Pourquoi tient-il toujours sa main sur son front?

La Première. — Cette question! Comment veux-tu que je le sache?

La Troisième. — Il est épatant, en tout cas.

La Première. — Je crois bien.

La Deuxième. — Dis donc, qu'est-ce que cela peut bien être comme existence, bourreau?

La Première. — Fantastique, ma chère! Rends-toi compte...

Le voisinage du fonctionnaire à la hache fait croire à l'imminence d'exécutions. Un homme affirme : « Ce sont toujours les meilleurs qui restent ». Une mère dit au bourreau : « Mon fils sera certainement ravi de faire votre connaissance. Il aime tellement le sang, le cher enfant! » Et l'auteur de donner là-dessus cette indication à l'interprète : « *Elle s'écarte et cherche les siens d'un regard maternel.* » A qui douterait encore que l'action a pour lieu l'Allemagne du Reichsführer Adolf Hitler, nous offrons la lecture du dialogue ci-après :

Un Consommateur (*assis à une table, à l'avant-scène*). — Au

contraire, monsieur, la violence est l'expression la plus haute, non seulement des forces physiques, mais aussi et surtout des forces morales de l'humanité. Voilà ce que nous avons fini par rendre parfaitement évident. Et celui qui ne croit pas comme nous, eh bien, nous le convaincrons justement en nous servant de cette violence : de cette façon, il ne pourra pas ne pas y croire.

Un Autre. — Oui... je comprends...

Le Premier. — C'est, en tout cas, ce que nous espérons...

(Leurs voix se perdent un instant, couvertes par les sons du jazz qui s'est remis à jouer; puis on les entend de nouveau).

Le Premier. — Comme je vous le disais, nous poserons comme première exigence — indispensable celle-là — la castration de tous ceux qui refusent de partager nos opinions. Simple nécessité pour assurer le triomphe de nos idées : vous comprenez bien que nous ne pouvons pas laisser cette contagion se répandre jusqu'aux générations futures... non, nous connaissons nos responsabilités.

L'Autre. — Evidemment...

(Leurs voix se perdent, puis...)

Le Premier. — Mais, cher monsieur, vous êtes encore ridiculement prisonnier des idées reçues! Comprenez-moi bien : il n'existera jamais d'autre façon d'envisager le monde que la nôtre; nous en avons fini et bien fini avec toutes ces rengaines.

. . . .

Nous sommes ici, en ce moment, installés, buvant du champagne; disons, pour être justes, un simple verre de bière; des bourgeois, des ouvriers, des gens plus haut placés, tous mêlés, tous égaux. Et tous pensent exactement la même chose — c'est-à-dire ce que nous pensons nous-mêmes. Tous ceux qu'on laisse en liberté, d'ailleurs, pensent comme nous.

Le Second. — Certainement.

Le Premier. — En un mot, vous avez sous les yeux le spectacle unique, inouï, d'un peuple rassemblé en un seul corps, au sein duquel ne tarderont pas à rentrer les fils prodigues. Car il est bien entendu que nous viendrons à bout des réfractaires, — un peuple qu'une confiance inébranlable fait se masser devant les cachots pour guetter, à chaque minute, le cri qui lui apportera, de l'intérieur, la preuve d'une conversion nouvelle.

Le Second. — C'est émouvant... Quelle foi!

Le Premier. — Non, monsieur, l'univers n'a jamais assisté à un tel spectacle. C'est le miracle d'un recueillement unanime et des hommes attendent, parfois, au garde-à-vous, les plaintes des nouveaux initiés, si grande est la vénération qu'ils éprouvent devant ce mystère où se joue la grandeur d'une race. Spectacle pathétique!

On ne peut imaginer cela que chez nous. Il n'y a pas au monde un seul peuple capable de rivaliser avec le nôtre.

UN MONSIEUR (*dans un groupe, à une autre table*). — Oui, il est de toute nécessité que nous ayons un Dieu à nous, et le plus vite possible : nous ne pouvons pas, décemment, demander à notre peuple d'adorer un Dieu qui serait en même temps celui de races inférieures. Notre peuple est très religieux, c'est entendu, mais il exige un Dieu pour lui seul; la notion d'un Dieu unique constitue, à l'égard de nos idées, une insolence qui relève de notre code criminel.

UN AUTRE (*même groupe*). — Parfaitement!

Et plus loin, on lit :

LE MONSIEUR. — Cela saute aux yeux ; il nous faut une guerre. Guerre est synonyme de santé. Un peuple qui ne veut pas de guerre est un peuple malade.

UN CONSOMMATEUR. — Sans aucun doute. La paix n'est bonne que pour les nourrissons et les infirmes : ceux-là ont besoin de la paix. Mais un homme adulte et vigoureux...

UN AUTRE. — La tranchée, voilà le seul refuge qui convienne à un honnête homme. On devrait habiter des tranchées, même en temps de paix; toutes ces habitations civiles ne sont bonnes qu'à émousser les énergies.

Entrent « deux hommes plutôt jeunes, bien vêtus, d'aspect sympathique et plutôt ordinaire ». Ils sont immédiatement acclamés par l'assistance : « Vivent les assassins! » Ils chassent des consommateurs pour occuper leurs sièges. Ils sont fatigués de ne pouvoir passer inaperçus. L'un regrette :

Si nous avions pu prévoir les ennuis du métier d'assassin, je crois que nous n'aurions jamais fusillé ce bonhomme. Il paraît d'ailleurs que c'était un bon type.

On tire sur les noirs du jazz, parce qu'ils prétendraient souper dans la salle, au milieu des blancs!

Le Bourreau qui est là, c'est l'Exécuteur symbolique qui, de tout temps, a tué sur l'ordre du plus puissant. Naguère, il a mis Jésus en croix. Or, Jésus revient. De nouveau, il annonce « la paix sur la terre ». Cela le livre à l'homme rouge qui l'emmène, le flagelle, le remet en croix, assiste à l'agonie et à la mort. Il raconte cela aux clients de la taverne. Saisi d'un délire, il se proclame lui-même le Christ :

Je suis votre Christ! Parce que j'ai sur le front cette marque! Parce que je porte avec moi votre vrai message : guerre partout et gloire aux hommes de mauvaise volonté. (*Un temps*). Votre Dieu ne répondra pas! Il est devenu de pierre, il est mort. Il y a des siècles qu'il est mort! Mais moi, votre Christ, je vis! Je suis la pensée de sa pensée, et la chair de sa chair, je suis le fils qu'il a engendré avec vous, au temps de sa toute puissance, quand il savait encore ce qu'il voulait faire du monde. Je suis le premier et le dernier vivant — pour que vous puissiez vivre! Je vais droit devant moi, au milieu de vous, chaque jour je vous rachète dans le sang et vous ne me crucifiez pas!

§

La majeure partie d'**Europe** (15 septembre) assemble pour « le souvenir de Georges Chennevière » les témoignages de ses amis des années d'apprentissage et des premières luttes. M. René Arcos évoque l'homme et le poète « mort jeune, presque inconnu » et cite de mémoire cette strophe bouleversante du *De Profundis* de Chennevière combattant :

Du fond des trous qui sentaient l'urine et la boue,
Où la lueur qui vient de l'âme était si frêle
Qu'elle semblait s'éteindre en passant les prunelles;
Du fond des trous où chaque jour, comme un paveur,
Enfonçait plus avant nos têtes dans le sol;
Près d'un gouffre béant qu'elle a presque repu,
Notre cri de détresse est monté jusqu'à vous,
Mais vous mangiez de notre gloire à pleine bouche,
Et vous n'avez pas répondu.

M. Georges Duhamel intitule « Georges Chennevière, âme musicienne » des pages belles d'amitié et d'admiration pour l'amoureux de musique en qui Albert Doyen (hélas! mort aussi) rencontra un précieux collaborateur pour les *Fêtes du Peuple*. Après, MM. Luc Durtain, Jules Romains, Charles Vildrac et M. L. Bidac, puis M. André Chennevière, le fils du défunt, rendent hommage au poète de *Pamir* et de la très admirable *Légende du roi d'un jour*.

Il disait à son petit garçon :

Tu vois, fiston, je suis sûr de ce que je fais; mais on ne s'apercevra de ce que je vaux que lorsque je serai mort. Je travaille pour plus tard.

« Plus tard! Est-ce maintenant? » demande avec mélancolie M. André Chennevière. Il faut que ce soit maintenant. Ainsi doivent penser les compagnons de jeunesse de Georges Chennevière, mort il y a dix ans et qui en vécut 43, dont les quatre années terribles : 1914-1918. Nul doute qu'ils ne s'emploient à servir la mémoire de l'inspiré qui, entre tant de poèmes d'une grande beauté, écrivait celui-ci, le 27 mai 1926 :

TOI

Mais ni ces feuilles, ni ces fleurs,
Ma bien-aimée,
Dont mes mains lointaines s'efforcent
De te parer,
Ni ces vers, d'où fuit comme une eau
Ce que j'y verse,
Ne valent la vérité nue
De ton amour
A qui toute parure est vaine.
Accepte-les pourtant, ces vers
Fanés déjà :
Ce qui n'y est plus peut se lire
Dans mon regard.
Acceptes-en surtout l'hommage,
Et garde-les,
Comme entre les pages d'un livre
Des fleurs qui sèchent.

Je t'écris en mai, dans un pré
Bordé d'ortie et de sureau,
Où la brise a le goût du miel.
Un merle siffle dans la haie.
A travers la verdure et l'ombre
Luit la chair troublante des roses,
Et tant de lumière m'inonde
Que je ne sais si le soleil
Est dans le ciel ou dans mon cœur.

§

Mémento. — *Yggdrasill* (25 juillet et 25 août) poursuit, dans ce magnifique numéro double, son œuvre d'information des poésies étrangères par un ensemble d' « Hymnes manichéens » que présente M. Henry Corbin dans la traduction de M. E. Benveniste et par des œuvres représentatives de « la Poésie hongroise », commentées et

traduites par MM. Sauvageot, L. Molnos-Muller, E. Bencze, M. Gaspar et R. S.

La poésie française est heureusement représentée par MM. Thomas Braun, Raymond Schwab, Louis Brauquier, Jean Lebrau, E. Lochac, R. Fernandab, R. Boggio, A. Bernier, R. Vivier, Mmes M.-J. Durry et Y. Ferrand-Weyher — et par deux sonnets posthumes de Louis Mercier, encore un très grand poète à qui nulle gloire n'est venue et dont l'œuvre honore les Lettres françaises.

« Poésie d'abord » est le titre d'un noble article de M. Armand Guibert. M. Michel Puy traite avec bonheur ce sujet : « Les jeunes poètes romantiques et les chansonniers », où il montre ce que Victor Hugo a pu devoir au Désaugiers des *Complots d'une nuit de la Garde nationale*.

M. Guy Lavaud signe de ses initiales seulement une présentation de M. Michel Seuphor qui sous « un autre nom » a publié « sept à huit livres en Belgique », « bataillé dans des revues d'avant-garde », vécu à la ville et, aujourd'hui, cultive la terre. Son commentateur l'apparente à Adrien Mithouard, injustement oublié comme poète. Le rapprochement avec *Le pauvre pêcheur* apparaît dans quelques-unes des pièces publiées dans *Yggdrasill*. Aucune d'elles n'est indifférente. Il y a là un art volontaire aux moyens cachés qui rappelle la ferveur et le métier longuement appris des tailleurs d'images, anonymes sculpteurs de bois, artisans inspirés des chaires, des lutrins, des autels, des bancs-d'œuvre de nos vieilles églises.

« Concision et Poésie » est le thème d'un bon article de M. Jean Tortel discutant la préface de M. Jules Romains à son poème : *L'homme blanc*.

M. G. W. Higgins écrit sur Dante Gabriel Rossetti, son grand-oncle par alliance, des souvenirs qui vont cruellement contre la légende du préraphaëlite éthéré.

L'Idée libre (Septembre) : « Tu es pierre ! » par M. Jean de Pulligny. — « L'Eglise et la liberté de conscience » par M. Jules Claraz. — « La Question juive » par M. Jean Bossu.

La Revue hebdomadaire (18 septembre) : Début de « Marnave », une pièce de M. Georges Bozona. — « Rôle et personnalité de John L. Lewis » (le leader syndicaliste aux Etats-Unis) par M. P. Tredant. — De M. P. de la Roche : « En marge du Congrès de Nüremberg. »

Les Primaires (septembre) : « L'infirmier », un remarquable récit de Mme la doctoresse Pelletier. — « Le fleuve », un beau poème de M. Albert Thierry.

L'Archer (juillet-août) : une belle lettre inédite d'Antoine Bourdelle. — « Poésies de Prosper Estieu », par M. P. U.

L'Homme réel (juillet-août) : « Idéologues et banquiers » par M. A. Dauphin-Meunier. — Une substantielle étude de Mme Léonie Dolléans sur le « Théâtre symboliste » d'Eugène O'Neill, le dramaturge américain.

La Revue Universelle (15 septembre) : suite des souvenirs de M. Emile Baumann. Fin de « Les grains de la grenade » de MM. J. et J. Tharaud.

Etudes (5-20 septembre) : M. R. Jouve : « Pour des loisirs qui soient un bienfait ». — « Infirmières chez les Chaouïas », notes de Mme F. Verdé de Lisle sur sa mission sanitaire. — « Le Christ à l'Exposition » par M. Paul Doncœur.

Le Mois (10 septembre) : Articles de MM. Pierre Descaves, Florian Delhorbe, G. Margouliès, sur le conflit sino-japonais. — Suite du « Destin de la Russie », de M. W. Weidlé. — « Le théâtre nazi » par M. Peyrebère de Guillontet.

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : « Delcassé parle », par M. Henri Leyret, un douloureux chapitre de l'histoire du gouvernement et de l'Elysée national au cours de la grande guerre. — « Au pays de la Duse » par Mme Marie-Edith de Bonneuil.

L'Europe nouvelle (18 septembre) : « La raison du succès » par M. Pierre Brossolettre. — « Thomas Masaryk » par M. J. Berthet. — « Bombes à Paris » par M. Pierre Dominique.

L'Alsace française (10 septembre) : « Alsaciens, personnages de romans » par M. Georges Bergner. — « Au paradis de l'Antipode » (Samoa) par M. Paul Jolidon.

La Révolution prolétarienne (10 septembre) : Documents sur la disparition de Nin, secrétaire du P. O. U. M. de Catalogne. — « Les écrits et les faits » par M. Victor Serge, renseignements sur l'U. R. S. S. stalinienne publiés par un trotskyste. — « Où conduit-on la C. G. T.? » par M. Chambelland.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

A qui les prix littéraires de fin d'année? (*Toute l'édition*, 18 septembre). — Gaston Chérau vu par Rosny aîné (*La Dépêche de Toulouse*, 14 septembre). — Jean Pellerin et Jean-Marc Bernard vus par Carco (*Marianne*, 8 et 15 septembre). — Le cent-septième anniversaire de Mistral (*L'Action française*, 8 septembre). — Papier Japon (*Le Temps*, 14 septembre).

A qui le Goncourt?
A qui le Femina?
A qui le Renaudot?
A qui l'Interallié?

Toute l'Edition pose la question.

La chasse aux tuyaux pour les quatre prix littéraires de fin d'année est ouverte, souligne M. R. (Marius Richard). Nos courriéristes et échotiers littéraires, déjà à l'affût, pourront exercer leur flair, leur perspicacité, leur diligence d'informateurs sur les listes des candidats que nous sommes en mesure de leur fournir dès à présent...

Combien longues ces listes... Le collaborateur de *Toute l'Edition* s'est adressé aux éditeurs, et quel éditeur n'a pas ses poulains?... On sait combien courue l'épreuve de chez Drouant.

Il manquera à la journée des prix littéraires, cette année, quelque chose. Ou plutôt : quelqu'un. Nous ne verrons pas Gaston Chérau, toute haute stature, toute belle prestance, — et ses tourteaux au fromage. Président des Dix, M. J. H. Rosny aîné trace dans **la Dépêche de Toulouse** un portrait de Gaston Chérau :

Je venais de quitter l'hôtel Massa, à l'issue de la brillante réception en l'honneur d'Edmond Haraucourt, octogénaire, par la Société des gens de lettres. La nuit était tombée. Par la rue Cassini, j'avais rejoint, avec mon petit-fils, l'avenue de l'Observatoire et atteint les boulevards du Montparnasse et de Port-Royal. L'étendue est peuplée là de souvenirs du vieux Paris : *la Closerie des Lilas,* Bullier, et le jardin du Luxembourg où rêvèrent des générations de jeunes hommes, littérateurs, savants ou politiciens en herbe.

Je marchais à pas lents, un peu recueilli, toute ma vie, depuis cinquante ans, mêlée à ce site, lorsque Chérau surgit à l'improviste dans la pénombre. La rencontre avait je ne sais quoi de romantique qui s'accordait avec ce qu'il allait me dire.

— Je vais vous faire mes adieux, cher maître.

— Vos adieux?

— Oui, je vais aux Etats-Unis où je passerai plusieurs mois à faire des conférences... alimentaires!

Alimentaires? Evoquant la destinée de Gaston Chérau :

Elle fut plutôt triste, précise Rosny aîné. Depuis des années, il vivait la vie du littérateur qui n'arrive pas à satisfaire pleinement ses besoins, du débiteur poursuivi par des lettres comminatoires et des papiers timbrés. Je le sais de la meilleure source, je veux dire de lui-même. Deux ou trois fois, à la suite de tribulations, il m'a dit :

— J'ai été sur le point de me suicider.

Rosny aîné ajoute :

Je crois que c'était sincère. Comment il en était arrivé là, je l'ignore, mais quant aux embarras d'argent, même s'il n'en avait jamais parlé, nous ne pouvions manquer d'être renseignés.

Son magnifique talent ne suffisait pas à produire le nécessaire pour les siens et pour lui-même.

§

A voix basse, pourrait s'appeler cette page des souvenirs de M. J. H. Rosny aîné. Sous ce titre M. Francis Carco poursuit le récit de ses années de jeunesse, dans **Marianne.** Voici, sous sa plume, un Jean Pellerin esclave de la drogue, un Jean-Marc Bernard rivé à la chair d'une certaine femme.

Parlant de Jean Pellerin :

Baudelaire que nous avions lu et compris ensemble, à Lyon et, plus tard, à Grenoble, dans nos petites chambres de soldat, était resté le poète qu'il admirait le plus. Et pourtant l'initiation à l'opium par le maître des *Paradis artificiels* assombrit la fin de sa vie.

Certains prétendent que les doses qu'absorbait Jean Pellerin n'ont jamais pu causer de mal à personne : elles ne dépassaient guère par jour une vingtaine de pipes. Or, nous n'étions point là pour les compter ni pour juger de leur grosseur. Un ami, qui fumait avec lui, m'a confié que la drogue, loin de le calmer, l'exaltait. C'est un cas que j'ai pu constater moi-même, chez bien des gens. Ils ne tiennent plus en place. A la troisième ou quatrième goulée, une volubilité fébrile s'empare d'eux. Il faut qu'ils parlent, qu'ils s'agitent. Les cigarettes s'ajoutent aux pipes. Tout à coup, on les voit courir à une table de travail, noircir hâtivement plusieurs pages, noter une phrase, une rime puis, retournant s'étendre près de la lampe, tirer sur le bambou et refaire ainsi, toute la nuit, la navette entre leur natte et leur bureau.

— Jean cavalait comme ça jusqu'à l'aube, me raconta le camarade. On ne pouvait pas l'en empêcher. Ses malheurs lui sont venus de la drogue.

— Oui, mais il en est mort?

— Vieux, l'opium ou le picon! répondit-il. Tu penses! D'ailleurs Jean ne buvait pas. Il avait le dégoût des ivrognes. Et puis...

Il murmura :

Le premier frisson du matin.
Une cloche qui tinte.

Le songe est mort. Le feu s'éteint.
La lampe s'est éteinte.

— C'est vrai, dis-je. Un grand poète!

— Le seul, avec Toulet, qui n'ait pas raconté de stupidités sur la « boule ».

— Toulet et... Baudelaire?

— Naturellement!

Parlant de Jean-Marc Bernard, Dauphinois :

Nous étions un matin d'août, dit Carco. Jean-Marc, qui m'avait invité à déjeuner, me parut soucieux. Il ôta son vieux panama et s'épongea le front. Je descendais du train de Grenoble où j'avais employé le début d'une permission à m'ébattre en la compagnie de Jean Pellerin et de deux jeunes et fort aimables personnes qu'il s'était procurées.

Et Jean-Marc Bernard d'exposer rapidement à Carco :

— On ne moisira pas longtemps à la maison. Tu présenteras tes respects à ma mère, puis nous irons jusqu'à Valence.

— Pourquoi diable, à Valence?

— Ne me demande rien, ne me questionne pas.

Et, m'entraînant vers la maison modeste où le couvert était dressé, il expédia les présentations, me fit asseoir. Une gêne, une contrainte indéfinissable pesèrent sur tout le déjeuner. Au moment du café, Jean-Marc ne me permit qu'à peine de passer dans sa chambre dont l'apparence austère et la froideur me saisirent d'étonnement.

— Allons, appela-t-il... Tu viens?

La vieille dame, qu'il embrassa d'un air bougon, nous regarda prendre la direction de la gare. Elle devait avoir l'habitude de ces départs précipités car, durant que nous nous hâtions, Jean-Marc ne se retourna pas une fois. Il avait tiré de sa poche un billet de retour en troisième classe et, nerveusement, le pétrissait.

A ce moment :

— Tu sais bien... Berthe, finit-il par me dire, la Berthe de mes poèmes.... Alors, tu vas la voir. Je l'ai prévenue.

Le ton qu'il avait pris pour parler de cette femme me surprit. Je regardai Jean-Marc.

— Qu'est-ce qu'elle fait? m'informai-je.

— Elle dirige une boîte.

— Tu veux dire un...

— Oui, répondit-il pensivement.

Carco, plus loin, écrit :

Que les amis et les admirateurs de Jean-Marc me pardonnent!

Ne distingue-t-on pas à l'exclamation que l'auteur d'*A voix basse* s'inquiète, aperçoit que, peut-être, il est allé trop loin dans les confidences? Fût-ce pour mieux comprendre, relisant les ouvrages de Jean-Marc Bernard, combien celui-ci « a souffert d'aimer une créature totalement indigne de lui », avions-nous besoin de savoir que le poète de *Sub tegmine fagi* avait une liaison là où Villon volontiers l'eût accompagné? Et était-il bien utile que le souvenir de Jean Pellerin s'enveloppât des fumées de l'opium? Etait-il bien nécessaire, aussi, si notre Rosny aîné me permet la question, que le portrait nous fût donné, d'un Chérau couvert de dettes et porté au suicide?

Il circule un autre air dans les souvenirs que M. Léon Daudet rassemble autour de Mistral, à l'occasion du cent-septième anniversaire de la naissance du poète :

En 1930, à Lourmarin, lors d'un anniversaire mistralien, écrit le collaborateur de **l'Action française**, l'orage nous ayant contraints à nous réfugier dans les salles du bas château, Maurras et moi, à la lueur d'une lampe, récitâmes et lûmes des poèmes de Mistral. Maurras lut, comme il sait le faire, l'invocation de *Calendal:* « Ame de mon pays, toi qui rayonnes, manifeste...» Il fallait voir toutes les belles figures pâles et frémissantes, des filles et des mères d'Avignon, d'Arles, d'Istres, de Martigues, de Cavaillon, de Gordes qui nous entouraient. Les cœurs battaient, ces cœurs fiers, doux et chastes, des provençales amoureuses ou ayant aimé. La race parlait, *râço, râcejo,* des larmes brillaient dans les beaux yeux. Puis, ce fut l'heure des tambourinaires, venus de loin et savants dans leur art. Puis ce fut l'embrasement du château, aux feux de Bengale; et l'on voyait passer du violet au rose tant de profils féminins, extasiés ou railleurs, tant de silhouettes harmonieuses d'où sortiraient des gars vigoureux, par le sacrement du mariage...

Un écrivain que j'aimerais d'évoquer, c'est Albert de Bersaucourt : mort le 11 août dernier, à Perpignan, la presse a bien peu parlé de ce charmant esprit, qui dans des livres à petit tirage a dit la louange de ses maîtres : un Jammes, un Louis Le Cardonnel, un Guérin; qui dans le volume que les éditions du *Mercure* ont publié : *les Pamphlets contre Victor*

Hugo, a mis une érudition amusée. Albert de Bersaucourt mériterait qu'on le situât parmi les critiques, les esssayistes. Du moins M. Pierre Camo a-t-il prononcé sur la tombe d'Albert de Bersaucourt de justes paroles.

§

Un écrivain qui disparait, c'est peu, mais bien sûr, quand les hommes partout s'entre-tuent. « Les Japonais mettront-ils Nankin à feu et à sang? » lisait-on. Car c'était très important pour l'avenir de la civilisation, à ce qu'il paraît, que toute une population fût exterminée. M. Noël Nouet, au cours de l'enquête du **Temps** sur *le Mouvement littéraire à l'étranger*, côté Japon, fait remarquer que si le nombre des œuvres japonaises traduites en français est encore petit, « il y a à cela plusieurs raisons, dont la première est sans doute la difficulté de la langue nippone ».

Elle possède vingt ou trente mots pour exprimer la première personne du singulier, chacun correspondant à une nuance de rang, de personnalité, de circonstances. Quant à la pluie, il y a plus de vingt mots pour l'évoquer.

Il suffirait d'un seul pour qualifier de quelles hontes, de quelles horreurs est faite « la guerre qui n'ose pas dire son nom ».

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Semaine artistique allemande à Paris : création en France d'*Ariane à Naxos*, opéra en un acte et un prologue, livret d'Hugo von Hofmannsthal, musique de M. Richard Strauss (nouvelle version).

Pendant huit jours les troupes allemandes venues à Paris pour la « Deutsche Kulturwoche » — Staatsoper de Berlin, Orchestre de la Philarmonique de Berlin, chœurs de M. Bruno Kittel, solistes de Bayreuth et de Munich, l'élite des musiciens d'outre-Rhin — ont donné la démonstration la plus brillante de cette parole du Sous-Secrétaire d'Etat M. Walther Funk, vice-président de la Reischkulturkammer, dans la déclaration par laquelle il définit le sens de ces manifestations : « L'artiste rend service à sa nation. » Il est certain qu'entre toutes les manifestations musicales auxquelles l'Exposition de 1937 a servi de prétexte, cette « semaine allemande » restera

dans notre souvenir comme un modèle de ce qu'il fallait faire et comme un témoignage de l'efficacité des moyens employés pour réussir. Car sa réussite fut éclatante, et il serait difficile de dire que l'un ou l'autre de ces spectacles ait été moins parfait : *la Walkyrie, Tristan,* la *Neuvième Symphonie,* les plus beaux lieder de Schubert, de Schumann, d'Hugo Wolff et de Richard Strauss, le *Te Deum* d'Anton Brükner, l'alleluia du *Messie, Naenie* de Brahms, *le Chevalier à la Rose,* et enfin la création en France d'*Ariane à Naxos* de M. Richard Strauss, tel est l'extraordinaire apport de cette « semaine allemande », sans compter une soirée de ballets. La place est trop mesurée pour parler en détail de chacune de ces représentations ou de chacun de ces concerts : elle serait tout entière occupée par la simple énumération des artistes dont, en justice, chacun devrait être cité. Mais une leçon se dégage de ces fêtes, et c'est l'étonnante cohésion de ces troupes, c'est la conscience avec laquelle chacun, depuis le chef, depuis un Furtwaengler, un Clemens Kraus et un Elmendorff jusqu'au dernier figurant, remplit son rôle, oublie sa propre gloire ou, même plus modestement sa propre personne pour ne songer qu'à l'œuvre, pour se donner tout entier à la tâche commune, accepter lorsque l'intérêt de l'ouvrage le commande, un emploi qu'il pourrait à bon droit trouver indigne de sa réputation, et faire preuve d'une bonne volonté et d'un entrain qui, en définitive, rehaussent comme le dit M. Walther Funk le prestige de la nation. Cette leçon-là, nous voudrions certes, qu'elle ne fût pas perdue pour nos artistes, mais nous souhaiterions aussi que l'on fit pour eux, en France, ce que l'on fait en Allemagne, et que l'on comprît le devoir de l'Etat en de telles circonstances. Je cite encore M. Walther Funk qui a défini ce devoir : « Convier les artistes à de grandes tâches qui ont pour objet, non seulement de répondre aux exigences particulières du présent, mais encore de réveiller les grandes forces créatrices du passé, de sorte que la jeune génération puisse mesurer ses œuvres au critérium de ces valeurs éternelles de la culture allemande. » Remplaçons ici les mots « culture allemande » par « culture française », mais ne ménageons pas plus que les Allemands l'aide de l'Etat aux arts, et en particulier à la musique, comprenons comme ils l'ont compris,

qu'il n'y a point, dans la paix, de meilleure affirmation de la force d'un peuple : « L'art — je cite encore, car, en vérité, on ne saurait trop méditer cette courtoise leçon — l'art ne devient culture que s'il est l'expression sublime d'un peuple assez fort pour imprimer à son époque sa propre effigie. » Ceux qui ont suivi les représentations et les concerts de la « Semaine allemande » ne doutent point que ses organisateurs aient atteint le but qu'ils visaient : ils n'oublieront pas de si tôt *la Walkyrie, le Chevalier* et l'*Ariane* qu'ils ont si chaleureusement applaudis.

§

On attendait avec impatience la création en France d'**Ariane à Naxos,** de M. Richard Strauss. Nous n'avions pu jusqu'ici, en effet, en entendre que des fragments, et notamment en 1931, aux Concerts Siohan, une partie importante du premier acte avec le concours de Mme Germaine Lubin. Notre curiosité était donc aiguisée; elle n'a pas été déçue. L'ouvrage est un chef-d'œuvre, et dont on s'étonne qu'il tarde si longtemps à prendre place auprès du *Chevalier,* de *Salomé* et d'*Elektra* au répertoire de l'Opéra.

Ariane à Naxos a d'abord été destinée pour une adaptation allemande du *Bourgeois Gentilhomme :* M. Jourdain offrait à ses invités pour les éblouir, un opéra, et cet opéra c'était *Ariane.* Hugo von Hofmannsthal intercala entre la comédie et l'opéra un intermède dans lequel il représentait avec humour les préparatifs de la fête; puis cet intermède, développé, devint le prologue d'une seconde et définitive version de l'ouvrage, celle-là même qu'on nous a donnée au théâtre des Champs-Elysées. La première version fut représentée à Stuttgart en 1912, la seconde à Dresde en 1917.

Au prologue, donc, nous voyons quand le rideau se lève l'envers du décor dont nous verrons la face au moment où commencera l'opéra. Nous sommes derrière la scène privée qu'un riche Viennois a fait installer dans son hôtel. On plante des feuillages, une grotte, mais qui ne nous montrent qu'ais de bois brut et toiles grossières. Assis sur une chaise, le jeune compositeur d'*Ariane* se lamente parmi les acteurs tout échauffés de disputes. Le majordome du mécène survient,

annonçant un ordre étrange donné par son maître : on prépare un feu d'artifice, et à cause de cette réjouissance, on jouera à la fois l'opéra sérieux et les entrées de ballet qui devaient le suivre; Zerbinetta, la danseuse, et la prima donna qui va jouer Ariane, se regardent comme des lionnes prêtes à se déchirer. Le compositeur est fou de rage, mais Zerbinetta l'apaise, le console, le séduit. Il consentirait à de plus durs sacrifices pour les beaux yeux très tendres de la danseuse. On frappe les trois coups, et, quand le rideau se relève, nous apercevons maintenant l'entrée de la grotte dont nous n'avions vu que le fond: Ariane abandonnée sommeille tandis que trois nymphes — une naïade, une dryade et Echo — bercent son rêve par un des plus délicieux trios qui soient jamais sortis de la plume d'un compositeur. Ariane cependant s'éveille, et c'est pour gémir. Mais Zerbinetta survient avec Arlequin, avec Scaramouche, Trufaldin et Brighella. Zerbinetta chante pour distraire Ariane qui n'écoute point et demeure insensible tandis que la danseuse égrène les plus périlleuses des vocalises qu'on ait jamais écrites, des roulades qui rappellent celles de la Reine de la Nuit, mais compliquées de modulations imprévues. Ariane cependant, tout à l'heure, s'apaisera. Les nymphes annoncent l'arrivée d'un jeune homme, et l'abandonnée croit que le chant si doux qui se fait entendre est l'appel de la Mort. C'est la voix de Bacchus. Le dieu tend les bras; Ariane s'abandonne, croyant qu'il va l'emporter vers le séjour d'Hadès, mais point, elle renaît à une nouvelle vie dans les bras qui l'enlacent et l'entraînent vers l'empyrée.

On ne sait dans cette partition qu'admirer le plus de l'élément vocal ou de l'orchestre. L'instrumentation est d'une légèreté — l'orchestre est réduit à trente-sept exécutants, — d'une transparence, et aussi d'une plénitude magnifiques. Cela sonne splendidement, et jamais M. Richard Strauss n'a été plus heureux aussi bien dans le choix des thèmes que dans la manière dont il les a traités. Ses recherches sonores, ses combinaisons de timbres sont du coloriste prodigieux que nous connaissons. Mais l'écriture des voix est non moins enchanteresse : les trios des nymphes, le duo d'Ariane et de Bacchus, les airs d'Ariane et de Zerbinetta, les interventions burlesques des personnages de la comédie italienne se mêlant

à l'action mythologique, tout porte la marque d'un maître sûr de son art et qui mène l'auditeur de surprise en ravissement. On retrouve là toute la poésie du trio et du duo dans le finale du *Chevalier à la Rose,* cette transparence et cette fluidité qui font songer à un Mozart utilisant les ressources d'une technique très moderne. Cela est éblouissant.

L'interprétation fut digne de l'ouvrage. Il faut d'abord louer l'art du metteur en scène. Déjà, dans *le Chevalier à la Rose,* on a pu se rendre compte de tout ce que l'ouvrage gagnait à être interprété avec une franchise qui s'en tient scrupuleusement au texte musical. Le rôle de baron, par exemple, tel que le joue M. Fritz Krenn apparaît tout différent. Le personnage reste un butor, mais il ne cesse point d'être un seigneur, mais il garde, dans la bassesse, une tenue qui renforce encore sa signification. Tout le prologue d'*Ariane,* toute cette scène qui se joue avant l'opéra, toutes ces chicanes de comédiens et de danseurs, sont enlevés avec la même franchise par la troupe du Staatsoper de Berlin. Mme Viorica Ursuleac est Ariane et Mme Erna Berger est Zerbinetta; l'une et l'autre chantent idéalement et se jouent des difficultés de leurs rôles. M. Helde Roswaenge (qui ne dédaigna point d'être le chanteur italien du *Chevalier*) est un ténor non moins excellent. Mmes Armgard, Ruth Berglund, Hilde Scheppan sont des nymphes qu'on ne se lasse point d'entendre. Et puis il faudrait citer tous les noms qui figurent au programme, ceux de tous les musiciens de l'orchestre que conduit avec une rare perfection, une élégance et une clarté dignes des plus grands éloges M. Clemens Krauss. La mise en scène de M. Heinz Tiedjen, les décors et les costumes de M. Emil Pretorius sont ingénieux et charmants.

Plaise au ciel que nous n'attendions point trop longtemps l'occasion de retrouver cette admirable *Ariane!...*

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Un apôtre de la paix : Giuseppe Motta. — Airolo, la patrie de M. Giuseppe Motta, est un village tessinois abrité par le puissant massif du Saint-Gothard, ce nœud des Alpes,

cette gigantesque forteresse que n'ont pas franchie les migrations préhistoriques, au pied de laquelle s'arrêtèrent les hommes de cultures et de langues différentes. Le Saint-Gothard départage non seulement les peuples, mais aussi les eaux descendues le long de ses versants : elles deviendront les fleuves de l'Europe centrale. M. Giuseppe Motta devait naître en ce lieu prédestiné, symbole à la fois des forces qui séparent les hommes et de celles qui pourraient les unir : n'a-t-il pas toujours voulu rapprocher les esprits en les aidant à mieux se comprendre?

Dans son pays d'abord. Lorsque, tout jeune avocat, il fut député au Grand Conseil tessinois, et plus tard, au Conseil national, il se donna le programme d'apaiser les dissensions politiques; élu conseiller fédéral à la presque unanimité des suffrages avant d'atteindre la quarantaine, il déclara aux Tessinois qu'il cessait d'être un homme de parti pour ne se préoccuper que du bien commun. Il a tenu parole.

Membre du Conseil fédéral depuis un quart de siècle, chargé dès 1920 du Département politique, cinq fois président de la Confédération, M. Giuseppe Motta s'est efforcé de maintenir vivant et efficace le lien entre les Suisses, qui appartiennent, comme on sait, à trois cultures, parlent quatre langues et professent deux religions. Pendant la guerre mondiale, une des périodes critiques de leur histoire, la tâche ne fut pas facile. Il leur rappelait la mission la plus élevée de la Suisse : « Notre neutralité restera la même jusqu'au bout, compatissante à tous les malheurs, armée contre tous les dangers. Le souci de l'indépendance et de l'honneur dépasse, à nos yeux, le souci même de la vie. »

Croyant et optimiste, attaché aux trésors spirituels, il défendit les hautes traditions en butte à de criminelles tentatives. « Des éléments louches, généralement étrangers, sèment la haine... » menacent « de transporter en Suisse les expériences révolutionnaires et anarchistes qui ensanglantent la Russie... Dans la maison suisse, si largement hospitalière et si ouverte à l'esprit de liberté, il n'y a point de place pour eux... La Suisse a toujours tenu à honneur d'être un asile de liberté et d'indépendance, elle n'a jamais été et ne deviendra jamais un foyer de désordre ».

M. Giuseppe Motta est un démocrate convaincu; mais, pour lui, la démocratie n'est pas le règne « d'une multitude aveugle » qui ne sait ni ce qu'elle veut ni où elle va, comme a dit Rousseau; la démocratie est un idéal sévère, exigeant de tous les citoyens qu'ils soient prêts aux sacrifices, conscients de leurs devoirs et de leurs responsabilités aussi bien que de leurs droits.

Sa vaste culture, la poésie, refuge naturel de son esprit, lui permettent de tout comprendre. Parlant le français et l'allemand comme l'italien, sa langue maternelle, il est avant tout profondément humain. Et c'est là, sans doute, le secret de son éloquence. Il domine et maîtrise les thèmes les plus divers. Qu'il ouvre un congrès de neurologues ou un congrès de la Croix-Rouge, qu'il fasse l'éloge du professeur Piccard et de son « héroïsme scientifique », qu'il glorifie le Dante, « le poète souverain qui porta en lui et exprima l'aspiration vers Dieu, le sens de l'infini, l'élan de la solidarité, la soif de la justice, la nécessité de l'ordre... », qu'il célèbre la mémoire de Sienkiewicz, qu'il pose la première pierre de la maison suisse dans la Cité Universitaire à Paris (« Nous aimons la France. En l'aimant, nous aimons comme une partie de nous-mêmes... »), il se donne tout entier; il unit le cœur à l'intelligence : « Nous savons tous, par l'expérience quotidienne, que l'intelligence sans le cœur est stérile et que le cœur sans l'intelligence est aveugle. »

Un tel homme devait jouer un rôle prépondérant à la Société des Nations. Voici dix-sept années qu'elle existe : M. Giuseppe Motta n'a pas cessé d'être chef de la délégation suisse aux assises de Genève. « Je suis désormais le seul qui soit là depuis le début. » Il présida la Ve Assemblée. Dans les cas difficiles on a recours à lui, à son esprit de finesse, à son bon sens, et à ce goût de la conciliation qui est un des traits de son caractère. Dès la séance inaugurale, lorsqu'il prononça son premier discours en présence du parlement mondial, M. Giuseppe Motta président de la Confédération suisse, osa déclarer que « plus la Société des Nations sera universelle, plus elle possédera de gages d'autorité et d'impartialité. Les vainqueurs ne pourront renoncer pour toujours à la collaboration des vaincus... Les haines sont une

malédiction... Le jour viendra — je l'appelle de mes vœux — où la Russie elle-même, guérie de son ivresse et libérée de sa misère, cherchera dans la Société des Nations l'entr'aide, l'ordre et la sécurité indispensables à sa reconstitution. »

Cependant, le 17 septembre 1934, M. Giuseppe Motta, élevant sa voix courageuse, s'opposait à l'entrée dans la Ligue de la Russie puisqu'elle n'arrivait pas à guérir : le communisme russe, « négation la plus radicale de toutes les idées qui sont notre substance et dont nous vivons... aspire à s'implanter partout. Son but est la révolution mondiale. Sa nature, ses aspirations, sa poussée le mènent à la propagande extérieure... Nous ne pouvons sacrifier un minimum de conformisme moral et politique entre les Etats, au principe de l'universalité ». L'Assemblée tout entière acclama ces paroles, — et par 38 voix contre 3 (Suisse, Pays-Bas, Portugal) et 7 abstentions, admit l'empire des Soviets au nombre de ses membres!...

Ce grand ouvrier de la paix, apôtre enthousiaste du rapprochement des peuples, cet avocat fervent de la Société des Nations ne s'illusionne point au sujet des inextricables difficultés où se débat un organisme encore imparfait. Pour devenir la suprême autorité morale que les peuples attendent, la Société des Nations ne doit-elle pas se libérer de ses ennemis intérieurs : les convoitises, les intrigues, la lutte des intérêts particuliers, qui ne cessent de l'assaillir?

NOËLLE ROGER.

LETTRES PORTUGAISES

Oliveira Salazar : *Une révolution dans la Paix;* Flammarion, Paris. — Teixeira de Pascoaes : *O Homen universal;* Ed. Europe, Lisbonne. — M. Teixeira Gomes : *Miscellanea*, vol. I; Seara Nova, Lisbonne. — Augusto de Castro : *Imagens da Europa vistas da minha janeia;* Emprêsa nacional de publicidade, Lisbonne. — Mémento.

Dans ces chroniques où nous nous sommes borné depuis toujours à dégager autant que possible la somme de beauté vivante exprimée par les diverses manifestations de la vie intellectuelle portugaise, nous nous sommes soigneusement tenu à l'écart de tout esprit de parti, et l'insuccès politique des républicains d'hier ne nous a pas empêché de rendre

hommage, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, au talent de quelques exilés de marque ou de quelques authentiques personnalités que les événements trahirent dans leurs convictions ou dans leurs espérances. Nous ne saurions davantage passer sous silence les œuvres d'hommes attachés au triomphe d'idées opposées. Le recueil des discours politiques, prononcés par le chef actuel du Gouvernement portugais, M. Oliveira Salazar de 1928 à 1936, et publiés en français dans la traduction de Mme Fernanda de Castro, avec préface magistrale de Maurice Maeterlinck, sous le titre de **Une Révolution dans la Paix** n'est pas seulement un document idéologique et social de premier ordre, mais encore une œuvre de haut style, sobre, claire et bien ordonnée. M. Oliveira Salazar est en possession de toutes les ressources d'une langue sûre, mise au service d'un esprit constructif, et il est sans doute nécessaire de méditer un peu longuement sur les pages de l'homme d'Etat, qui attire aujourd'hui sur son pays les yeux de l'Europe entière, pour comprendre la grande leçon de choses que le pavillon portugais à l'Exposition de Paris offre à ses visiteurs. Nul n'a mieux compris le parti que l'on pouvait tirer de notre exhibition parisienne que les dirigeants de la propagande portugaise à l'étranger.

Dans le beau pavillon portugais, si judicieusement et symboliquement édifié au bord de la Seine, il n'y a en réalité qu'un seul exposant : l'Etat corporatif portugais. Tout ce qui se définit en pensée dans le livre de M. Oliveira Salazar, tout ce qui sous sa haute direction a été, depuis six ans, réalisé pour le relèvement économique, social et financier du Portugal est mis en évidence de claire et synthétique façon. « Parmi les maîtres qui ont formé ma pensée, dit Salazar, c'est aux Français que je suis le plus redevable, et c'est à eux que je dois l'orientation de ma modeste culture. » En effet, l'*Intégralisme* portugais, qui a fourni ses bases au nationalisme, est issu des doctrines de Charles Maurras. Ce nationalisme est donc, aussi bien que le communisme, son ennemi russifié plus tard, d'origine française. Mais le corporatisme portugais s'appuie, par ailleurs, sur le catholicisme social, dont la source habite l'encyclique *De rerum novarum,* et M. Salazar a été, à Coïmbre, l'un des principaux fondateurs et

animateurs du Cercle académique de la Démocratie chrétienne. Au Portugal, les anciennes corporations s'étaient éteintes toutes seules. L'Etat nouveau n'a pas entrepris de faire du vieux neuf. Il s'est établi sur un principe parfaitement opposé à celui de la lutte des classes, et le grand bas-relief de la Salle de l'Etat, au pavillon de Portugal, donne l'image de la construction sociale qu'il s'est appliqué à réaliser politiquement. A la base : la famille, noyau originel de la Paroisse. Au-dessus, le Travail uni au Capital dans la corporation. Les intérêts administratifs et économiques, les intérêts d'ordre moral et culturel sont représentés à la Chambre corporative ou des Métiers, l'Assemblée nationale et les Tribunaux assistent le Gouvernement dans l'exercice de la souveraineté. En haut, le Chef.

La Croix chrétienne traditionnelle domine tout; elle est symbole de continuité. Elle signifie en même temps que la souveraineté de l'Etat se subordonne à la notion d'une morale et d'un droit supérieurs. La structure de l'Etat nouveau portugais n'est pas un retour aux formes du passé, mais à certains principes d'ordre et d'autorité, qui ont leur source dans la nature des choses. Il est indéniable que ce n'est point le calcul purement logique qui préside à la formation des groupements humains, mais que l'union des êtres met en jeu des forces subtiles de nature mystique et sentimentale, à base de sacrifice mutuel. « Le social, c'est le sacré », a dit un de nos philosophes. Tout ce qui est de la vie touche à l'irrationnel. Notre Exposition a pour objet de mettre en lumière tout ce que les techniques nouvelles peuvent introduire d'art dans la vie moderne. Au Portugal, les arts et métiers populaires ont gardé toute leur vitalité; la Machine n'est pas encore parvenue à tuer l'artisanat, c'est-à-dire le sens individuel et collectif de la Beauté. De là, l'intérêt puissant qui s'attache aux objets exposés. Ces objets étant destinés à s'intégrer dans les nécessités de la vie contemporaine, il y a urgence de les y adapter, ce qui suppose une création continue. Il ne peut y avoir de rupture dans la tradition d'un peuple. Ailleurs, la Machine s'empare de l'homme. Il ne crée plus. Il fait de l'ersatz. La vie s'éteint. Elle n'habite pas les fleurs en papier les mieux réussies. La communion profonde avec les choses

du sol et de la mer a sans doute incliné les Portugais vers la mystique sociale, qui a permis à leurs maîtres actuels de réaliser un corporatisme chrétien de forme inédite. Nous en retiendrons ici seulement l'affirmation pratique de quelques idées justes. Cela seulement, selon nous, importe; car nul peuple ne saurait copier étroitement les institutions d'un autre. Poteries, dentelles, orfèvrerie, instruments de pêche ou de chasse, outillage ménager, folk-lore poétique et musical, danses, costumes incarnent des façons de sentir, qui sont déjà des façons de penser, et qui s'apparient à la qualité des produits du sol. De secrètes parentés relient les *quadras* du Minho au bouquet des vins de Porto et à la forme des barques qui transportent sur le fleuve les précieuses barriques. Par là même, un poète et philosophe tel que Teixeira de Pascoaes, dont l'inspiration s'enracine étroitement dans le sol natal, ne peut manquer d'ouvrir des perspectives inattendues sur l'âme du peuple auquel il appartient. Il n'empêche que ces perspectives d'aspect particulariste puissent toucher par instants à l'Universel. Précisément le nouveau livre du poète s'intitule fort opportunément **L'Homme universel,** et, dès les premières pages, l'on discerne que le penseur-poète se préoccupe d'atteindre les profondeurs et de dégager l'essentiel. Pascoaes déclare avoir écrit ce livre sillonné d'éclairs, pour mettre en lumière la pensée de toute son œuvre, le drame de la vie.

L'essence des choses, dit-il judicieusement, est de nature poétique et non scientifique. L'inspiration du Poète traduit son identité avec le Cosmos. C'est que la Matière existe comme symbole et condition de l'Esprit. C'est en traversant l'atmosphère que la lumière devient visible. Celle-ci est donc conditionnée par celle-là. La matière est la condition de la vie, et vivre, c'est passer progressivement du matériel à l'immatériel.

La pensée de Pascoaes se meut par coups d'ailes brusques et s'apparente à celle de son grand frère ibérique : Miguel de Unamuno. Citons encore :

« Forme signifie mémoire ou résistance à l'oubli. Tout tend à la fois à durer et à changer », dit Pascoaes.

Antonio Sergio, par des voies différentes et pour une démonstration tout opposée, fait la même constatation, quand

il écrit (*Langues parlées et langues écrites,* « Seara Nova », 4 sept. 1937) :

Tout ce qu'il est possible de penser se présente sous deux aspects complémentaires et liés entre eux : le variable et le stable, ce qui *devient* et ce qui *est,* ce qui a une structure. Il existe dans notre être une tendance supérieure à la continuité, à la structure, au vouloir conscient, à l'unité personnelle, à l'ordre intérieur. Tout ce qui est proprement de la nature est aussi de l'inconscient, de l'infra-humain. L'effort de se construire soi-même hausse l'homme jusqu'à l'Universel et à l'Eternel.

Antonio Sergio reprend la tradition humaniste de la Raison souveraine. Mais la Raison n'est pas créatrice; elle est seulement ordonnatrice, et nos catégories logiques, ébauchées par les Grecs et les Latins ne semblent pas concorder exactement avec les catégories logiques de peuples dont la formation intellectuelle est restée étrangère à notre culture : les Chinois par exemple.

Aussi bien, Teixeira de Pascoaes dira (car c'est dans les fonctions de la Conscience que repose le conflit idéologique qui partage actuellement le monde en deux camps opposés) :

L'émotion est la substance même de la conscience. L'inspiration seule donne la parfaite connaissance de la Nature, connaissance plastique et animée. La raison ne nous donne qu'une idée abstraite et convertible en métal, par exemple un moteur, mais cette idée, quoique rendue pratique, n'a rien de commun avec la réalité universelle. Un dieu de la fable est bien plus près d'elle.

Dans sa façon tout originale de poser le problème de l'Homme et du Cosmos, Pascoaes ne recule pas devant un certain manichéisme. Mais, pour lui, Esprit et Matière ne sauraient être envisagés séparément.

Il y a toujours, dit-il, d'un côté la musique et de l'autre le compositeur, le champ de l'action et l'action. l'onde et la mer, l'être et les êtres. L'Unité est un attribut du Rien, une quantité du zéro. Le premier nombre concret, c'est deux, le père et le fils coéternels.

Parlant ailleurs plus spécialement de l'Homme, il énonce :

L'Homme est un processus de transition vers un autre plan de vie ou de métamorphose élective. Son action est essentiellement créatrice. Dans toute mon œuvre, j'ai considéré l'Homme comme

étant l'expression consciente des choses, élevée jusqu'à une hauteur déjà divine.

En vérité, il n'est pas une phrase de Pascoaes qui n'éveille dans l'âme et dans l'esprit les plus profonds échos, et qui ne porte à méditer longuement. Ce livre est vraiment la clef de toute l'œuvre lyrique édifiée par le poète, et à cette œuvre il conviendrait de consacrer une longue et minutieuse étude. Elle est un document sans égal sur l'âme ibérique. Les glanes que l'on peut faire à travers les **Miscellanea** de M. Teixeira Gomes sont d'un tout autre ordre. Le conteur impressionniste aux savoureuses nuances de style s'est mué cette fois en épistolier spirituel et souriant, et chacun des morceaux, qui composent le volume, est une sorte de petit « essay » sur la Vie et sur l'art, où éclate la passion de l'écrivain pour la Beauté plastique, pour la liberté de la pensée et pour la grâce du langage. Datées tour à tour de Pise, de Tunis, de Versailles, d'Alger ou de Bône, et adressées à Antonio Patricio, à Joâo de Barros, à Camara Reys, à Antonio Sergio, à José de Figueiredo, à Jaime Cortesâo, etc., ces lettres sont tout imprégnées de cet amour de la Vie, qui fait à la fois les grands amoureux et les grands artistes. L'une d'elles, destinée à Manuel Mendès définit admirablement les mobiles qui ont incliné l'écrivain vers cette nouvelle forme d'activité littéraire, après les quinze années perdues dans la politique et l'exil volontaire en Afrique du Nord, loin des échos aimés de la langue maternelle.

C'est vers certains aspects psychologiques du monde actuel, vers certaines figures représentatives contemporaines que se tourne plus volontiers M. Augusto de Castro, qui promène **à travers l'Europe** un regard plein de finesse et de tranquillité. Observateur pénétrant, chroniqueur plein de mesure, diplomate sans passion, il ne croit pas à la décadence de l'Europe. Celle-ci, hier encore, était le centre de gravité économique et intellectuel du monde, et ses privilèges avaient débuté avec les Grandes Découvertes portugaises. Ce que la Civilisation perd en intensité, elle le gagne en extension, voilà tout, affirme-t-il. Et c'est toujours la même loi de balancement cosmique plus haut signalée. Mais la demi-douzaine d'idées, réputées universelles jusqu'à la guerre et dominées par la notion de solidarité humaine, se sont évanouies, pour faire

place à des créations purement nationales. La disparition des vérités de caractère absolu a engendré l'inquiétude, l'asphyxie morale. L'homme du XIX[e] siècle est mort; celui du XX[e] vagit dans ses langes. Il faut créer de nouvelles vérités *humaines*. Ces vérités ne sauraient être étroitement nationales, concluons-nous.

MÉMENTO. — Nous sommes obligés de renvoyer à une prochaine chronique l'analyse d'*Erridania* par Mario Saa et d'*Homenagem à Fernando Pessôa* par Carlos Queiroz.

Lire à *Presença* (N° 49) *Carta inedita de Fernando Pessôa* et les *Poèmes* de Francisco Bagalho; à *Seora Nova* (N° 522) *Sobre o sistema cooperatista* par Antonio Sergio; à *Portugal* de Juillet le discours prononcé, le 9 juillet, par le Dr Salazar sur l'attitude du Portugal dans la Guerre d'Espagne.

Reçu *La Domination portugaise au Maroc* par Vasco de Carvalho, *La Maison portugaise* par Andrée Picq, *Le Relèvement économique au Portugal*, etc.

PH. LEBESGUE.

LETTRES FINLANDAISES

Hans Ruin (1). — Hans Ruin conçut son ouvrage : *Mystique et Poésie* en 1923, bien avant qu'Henri Bremond prononçât devant l'Institut de France sa célèbre conférence sur la poésie pure. Ce volume in-octavo de 472 pages est le couronnement d'une série de longues études des littératures de tous les pays. Il est l'œuvre d'un psychologue, d'un idéaliste, d'un agnostique. Bien loin du « behaviourisme » de Schopenhauer, de la sombre « raison de vivre » de Nietzche, l'auteur puise pourtant dans ces derniers. Comme eux, il essaie de découvrir une « intention dans la vie ». S'il éclaire bien des aspects du problème de l'influence mystique de la poésie sur notre moi intime, il constate cependant qu'on ne peut encore en résoudre l'énigme, du moins pas par l'analyse, l'exercice froid et clairvoyant de notre intelligence.

La vie spirituelle, qu'on la nomme « âme, cœur, personnalité, conscience, élan vital, intuition, subconscient... » (*l'enfant*

(1) Hans Ruin est né à Helsingfors en 1891. Il est docent en psychologie, rédacteur de *Nya Argus*, président du Pen Club de Finlande. Principales œuvres : *Visages de la Guerre*, 1919; *Erlebniss und Wissen; Kritischer Gang durch die Englische Psychologie; L'Art actuel sous un jour psychologiques; Clowns et Apôtres; La mystique de la poésie*, 1935.

gâté a bien des noms! dit le proverbe suédois), qu'on l'appelle avec *Johannes Müller :* « une aspiration, l'incomparable cadeau de notre pauvre nature et une compensation plus que suffisante pour ce que la réalité ne nous accorde jamais », nous sommes obligés de nous y intéresser.

Hans Ruin a fouillé les méthodes les plus modernes d'investigation de la personnalité, elles semblent ne lui avoir apporté que de la déception. Il a vu les doctrines supprimant la liberté, spontanéité, décision, remplacées par celles de Bergson, puis celles de Freud qui réduit la vie intérieure à « un jeu mécanique de forces brutales et impersonnelles : milieu, hérédité, structure du corps, fonctions glandulaires, obligeant à vivre sans choix, sans retour, donc sans liberté ».

Ce « négativisme qui paraît être le destin du psychologue actuel, qui fait du moi une hypothèse, un hasard », Ruin le rejette. Sans doute, dit-il, « la vie de l'âme ne peut être prouvée, on ne pourra jamais le faire, elle est le plus grand mystère de l'existence », mais il se sent assuré de sa réalité. Et c'est dans l'expérience des mystiques et des poètes qu'il puise cette conviction.

Car il ne les sépare pas les uns des autres, les deux groupes agissant dans ce domaine de l'inconnaissable, suivant différentes sinuosités du même chemin, le front marqué d'une auréole.

Qu'est donc la poésie, et pourquoi la comparons-nous à la religion, à la mystique?

Santayana nous répond : « Elle est une religion sans efficacité pratique et sans illusion métaphysique... Elle est une harmonie momentanée de l'âme au sein de la stagnation et du conflit... Elle est une lueur divine et une incitation à la vie religieuse. »

«La poésie, nous dit *J. M. Murry,* est la connaissance et le pouvoir de révéler que tout a une signification... A sa plus haute puissance elle ne peut être comprise, elle ne peut qu'être acceptée, et c'est en cela que réside la connexion, presque l'identité, entre la poésie pure et la religion. »

Et retournant les termes, Santayana ajoute : « La religion est la poésie devenue règle de vie, elle est la poésie substituée à la science. »

Cette religion qui fut celle du moyen âge, il est possible que nous ne la retrouvions jamais.

Pour Ruin, la poésie efface l'antagonisme entre l'âme et le corps, entre le monde des idées et celui qui s'offre à nos yeux charnels. «Elle est la mimique de l'âme, dit le suédois Atterbom, elle est un flot qui porte.» Sous son influence, «l'âme devient chantante et féconde et croit posséder la vie». Elle délivre en chacun de nous ce «quelque chose de sourd, de fermé, de lourd, qui nous presse et nous empêche d'atteindre cet état d'enthousiasme dans lequel nous nous sentons des ailes... Plus que la jeunesse, l'amour et le vin, puisqu'elle nous touche au delà de l'âge où ceux-ci ne nous touchent plus.»

Le mystique de n'importe quelle croyance, et qu'il emploie n'importe quelle méthode, que cherche-t-il? L'union intime avec la divinité. Il s'efforce d'atteindre «une impression de présence, de possession»; le plus privilégié des mystiques participe à l'existence de Dieu, il se fond en lui. Et comme il le considère le souverain bien, il éprouve le bonheur absolu. La tension entre le monde et lui s'abolit, il repose dans le sein de Dieu et ne craint plus la mort. La souffrance, il s'en abstrait. Il ne sent plus la tentation, il est pur.

Or, ce que le mystique a enfin obtenu, cette sensation transcendantale d'une présence, ce rapport avec l'infini, le parfait, qui le soulève au-dessus du temps et de l'espace, cette perception d'un moi profond, qui nous l'apporte comme le poète?... Personne.

Tandis que nous accueillons avec une instinctive méfiance les révélations des mystiques, dont l'extase est incommunicable, nous nous confions au poète. Dans une langue familière que nous connaissons tous, «il s'empare d'un objet séparé qui devient en ses mains une clef ouvrant des perspectives». Au même titre, mais avec une puissance plus étendue que le peintre et le musicien, «il nous aide à voir et à éprouver ce qui échappe à notre œil ordinaire», le seul dont nous sachions nous servir.

«Le poète voit dans le monde la concrétisation d'une force spirituelle, la réalisation en images d'une essence étrangère et vivant hors de nous.» Tout en usant de métaphores cons-

truites de mots usuels, il nous prend par la main, nous entraîne vers une région magique, immanente, incompréhensible à l'esprit, mais de l'existence de laquelle nous tenons à ce moment une certitude aussi grande que celle que nous avons de notre corps en le touchant.

Si, et d'après Klage, « le triomphe de l'esprit est la mort de l'âme », le triomphe de la poésie est l'assurance de la vie de l'âme.

Les mystiques et les poètes parlent le même langage, ils arpentent les mêmes chemins. Mieux que les savants et les philosophes, ils savent nous persuader de la sincérité de leur vision. Justement, et dans les deux cas, c'est bien de visions qu'il s'agit, d'un état irrationnel, inexplicable. Comment s'étonner que les romantiques aient prétendu que la poésie était la vraie religion? De même que le mystique se fond en Dieu, « l'artiste chez lequel l'obscurité créatrice est traversée de visions rayonnantes se sent un avec le Créateur lui-même ».

N'avons-nous pas tous ressenti ce besoin de retenir une impression de beauté? La crainte de son effacement imminent nous cause de la souffrance. Tandis que le frémissement de l'âme que déclanche un poème est d'un ordre différent; comme un caillou lancé à l'eau, les cercles qu'il dessine se multiplient à l'infini.

D'après Yrjö Hirn, qui s'excuse d'employer une vieille image, nous demandons à une œuvre d'art qu'elle soit comme une coquille que nous puissions saisir et approcher de notre oreille, afin d'y entendre l'océan soupirer et chanter. Serait-ce le seul but, le seul résultat de la poésie? Eveiller en nous un écho du sentiment éprouvé par le poète?

Non, Hirn nous dit que dans chaque expression artistique se crée une notion qui persiste à vivre, que l'art suppose une activité, même chez celui qui contemple et écoute.

On se souvient de l'anecdote de Humbolt visitant le champ de bataille de Leipzig. Après de mélancoliques réflexions sur le sort des peuples, il s'écriait : « Les armées sont anéanties, les nations disparaissent, mais un beau vers demeure! »

Nous savons que c'est à l'aide de la métaphore que le poète, échappant à son moi, enrichira sa destinée de toutes celles

auxquelles il la compare. Tandis que le philosophe raisonne, « le poète se retrouve en se livrant au monde des images... » Les symboles dont il se sert l'identifient à l'univers entier. Ainsi atteint-il l'harmonie et par elle la vérité. Gœthe ne nous dit-il pas : « La vérité est la relation entre mon moi et l'univers. Chaque homme peut posséder sa vérité, et c'est toujours la même. »

Revenons à Ruin. «Le poète, dit-il, est le dispensateur de valeur purement terrestres... mais il nous fait éprouver ce que nous ne pouvons comprendre... Il nous donne la sensation d'une existence au delà du monde changeant... »

Mais, de même que le mystique souhaite obtenir le vide pour se mieux remplir de Dieu, nombre de poètes ont voulu secouer cet asservissement des images. « Leur aile s'alourdit de limon terrestre, ils tendent vers la poésie absolue, ne recherchant que le rayon magique et diffus qui les porte. » « Otez toute chose que j'y voie! » s'écrie Paul Valéry. Le mystique Eckhardt veut rendre « l'âme libre, anéantir tout ce qu'elle contient, oui, abolir la personnalité même, afin de pénétrer la vérité profonde ». C'est « la page blanche » que Mallarmé concevait comme le plus beau des poèmes. On peut donc dire que la poésie pure est la reddition des romantiques à la mystique et la justification de l'éternelle comparaison entre les deux sortes d'expériences.

Hans Ruin, qui est avant tout, ne l'oublions pas, un psychologue pratique, se préoccupe de l'utilité de la poésie dans notre vie de tous les jours.

« A travers la poésie, nous dit-il, nous nous identifions à l'émotion de l'auteur, nous atteignons cet état de calme, de purification, que le poète a dû posséder en écrivant, nous oublions pour un moment les soucis de notre moi, les illusions de l'actualité, notre angoisse, nos craintes, dans la contemplation qui délivre... La poésie brise notre isolement. »

Elle nous accorde l'oubli... Et n'est-ce pas ce que nous recherchons tous dans la religion, le travail, l'errance, les distractions, aussitôt que notre faim et soif corporelles sont apaisées

Enfin, nous dit encore Ruin : « La poésie est un des pou-

voirs qui peuvent remédier à la tragédie humaine. Déjà les premiers accords en suffisent... »

Elle est une communion avec l'univers et, comme le sacrement, elle ouvre nos cœurs à l'amour.

Telle est la conclusion de l'auteur.

Et cet emprunt de termes au domaine de la religion ne prouve-t-il pas la vérité de son assertion : « La poésie est dans un sens la religion de ceux qui n'ont pas d'autre maison que la terre. »

G. M. DAHL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

La Persécution religieuse en Espagne; Plon. — Maurice Bompard : *Mon ambassade en Russie;* Plon. — Baron Lafaurie : *Mes Souvenirs; la vérité sur Meyerling,* les Editions de France.

La révolution espagnole, comme précédemment les révolutions française et russe, est un démenti effrayant aux thèses des philosophes sur le progrès. La liberté de conscience, la tolérance, l'humanité, devaient signaler le progrès social. Les révolutions, les deux dernières surtout, ont été caractérisées au contraire par une explosion des sentiments d'intolérance et de férocité. Dès que le Front populaire eut triomphé, les incendies d'églises et les assassinats de prêtres commencèrent. Ils n'étaient pas le fait de tout le parti républicain, mais seulement de son extrême-gauche. Les auteurs anonymes d'une émouvante relation de **La Persécution religieuse en Espagne** disent :

Les masses populaires ne se livrèrent à aucun désordre en Catalogne du 16 février au 18 juillet. C'est une preuve qu'il n'existait dans les masses aucun sentiment d'exaltation contre les religieux... Le prétendu ressentiment des masses contre les religieux ne s'est manifesté — en Espagne à partir du 16 février, en Catalogne à partir du 18 juillet — que là où les Comités communistes et anarchistes dominaient la rue.

L'humanité est un idéal philosophique, bourgeois ou chrétien, mais est étrangère à la démagogie extrémiste. Un des dirigeants révolutionnaires de la Catalogne, Andren Nin, chef du Parti ouvrier d'unification marxiste (P. O. U. M.) [que la Généralité de Catalogne a fait disparaître récemment] a formulé le programme suivi :

La République ne savait comment résoudre le problème religieux... Nous, enfin l'avons résolu totalement en le prenant par la racine : nous avons supprimé les prêtres, les églises et le culte.

Du 16 février au 18 juillet, il n'y avait eu que des assassinats et des incendies sporadiques, mais lors de la tentative de coup l'Etat militaire, le gouvernement « ayant dissous l'armée et distribué des armes aux communistes et aux anarchistes », aussitôt, ceux-ci, libérés de toute contrainte, commencèrent à massacrer et à incendier.

Des dirigeants en petit nombre, utilisant quelques déséquilibrés sans âme ou quelques fanatiques, imposent la destruction systématique. C'est ainsi qu'en Catalogne, des camions, montés par une demi-douzaine de bandits, visitaient les villages, exécutaient le curé... arrosaient l'église de liquides inflammables et y mettaient le feu... Si quelques habitants... prétendaient s'opposer à la destruction, ils étaient rapidement mis hors de cause par l'éloquence persuasive des *pistoleros*.

Du 19 juillet 1936 au début de février 1937, on a relevé le massacre de 16.750 prêtres et 11 évêques. Certains furent brûlés vifs (60 ensemble à Gérone, a-t-on raconté). En Biscaye, le clergé eut à souffrir de l'intolérance des deux partis : les Rouges y exécutèrent au moins 3 prêtres, et les partisans de Franco en massacrèrent, dit-on, 30 et en emprisonnèrent 150. Les Rouges en six mois et demi ont donc massacré sans jugement plus de prêtres que l'Inquisition n'avait fait exécuter de malheureux en six siècles et demi. La loyauté des ecclésiastiques, dans ces circonstances tragiques, a été la consolation des catholiques : quatre chanoines seulement ont consenti à signer le manifeste dicté aux « catholiques espagnols » par le gouvernement de Valence pour les faire protester contre le bombardement de Madrid.

. . . .

M. Maurice Bompard, petit-fils d'un maire de Metz, y naquit en 1854. Il y vécut le siège de 1870. Il opta naturellement en 1871 et, en décembre 1877, devint chef de cabinet du préfet du Nord Paul Cambon. Il le suivit en 1882 à Tunis où Cambon allait organiser le protectorat. Bompard fut ensuite directeur du bureau d'Afrique au quai d'Orsay, résident général à Madagascar (1889-1893). En 1894, il devint directeur des consu-

lats, puis en 1902 ambassadeur à Pétersbourg : de là son livre : **Mon ambassade en Russie.** Le 9 février 1903, il prit position de son poste. A cette époque-là, « la lune de miel de l'alliance franco-russe avait pris fin ». Dès son arrivée à Pétersbourg, Bompard écrivit à Delcassé « que l'alliance franco-russe serait exposée à des vicissitudes, et peut-être à pire encore, aussi longtemps que la Russie n'aurait pas conclu avec l'Angleterre un accord parallèle à celui que nous négociions de notre côté ». L'Angleterre en effet recommençait à hésiter entre l'Allemagne et la Russie : la construction par l'Allemagne d'une immense flotte de guerre, les impertinences et les menaces du gouvernement allemand, inquiétaient les Anglais. Les Allemands s'en rendaient compte et n'étaient pas sans crainte. Contre l'Angleterre, ils n'avaient rien à espérer de leurs alliés autrichiens et italiens. Pour les aider dans ce cas, ils ne voyaient que la Russie et la France. De là leurs coquetteries avec ces puissances et surtout avec la première. La théorie allemande était en effet alors que l'alliance russe était si populaire en France que le gouvernement russe pouvait nous mener comme il voulait en menaçant de la rompre. Je crois cependant que M. Bompard s'est trompé quand il a dit que, « la Russie s'enlisant en Extrême-Orient, Holstein prépara une offensive diplomatique pour saper l'alliance franco-russe ». Mes souvenirs ne concordant pas avec cette affirmation, je les ai rafraîchis en compulsant les textes dans la *Grosse Politik* et j'ai pu me convaincre que M. Bompard était dans l'erreur : le plan n'a jamais existé et ne peut donc être mis au compte de Holstein. Ce qui est vrai, c'est que Guillaume II voulait, en cas de nécessité, se servir de la Russie et de la France contre l'Angleterre (de là le traité de Bjoerkoe, que Bülow dans ses *Mémoires* qualifie de « grotesque »). Evidemment, il n'est pas l'œuvre de ce Chancelier, ni celle de Holstein : leur œuvre à eux, c'est le Maroc et Tanger. En 1905, Guillaume d'un côté, Bülow de l'autre, ont travaillé à deux plans différents (et parfois contradictoires).

En Russie, Bompard fut une victime de la police. Elle le représenta au Tsar comme intime avec les Cadets, ce qui était faux. Dès octobre 1906, son rappel fut demandé; fin janvier 1908, notre gouvernement céda et rappela Bompard.

Celui-ci fut ensuite ambassadeur à Constantinople, puis sénateur de la Moselle. Il mourut en 1935. Son livre, qui commence par un long avant-propos résumant notre histoire diplomatique de 1870 à 1903, se termine par une excellente vie de l'auteur, écrite par sa veuve, Mme G. Blignières-Bompard. Il jette une vive lumière sur plusieurs des affaires auxquelles Bompard a été mêlé; c'est un ouvrage qui mérite d'être lu.

Très apprécié dès sa jeunesse comme homme du monde et comme sportsman, le baron Lafaurie a eu la bonne idée de raconter ce qu'il a vu de plus intéressant dans un livre intitulé **Mes Souvenirs.** Il y parle surtout du feu duc Philippe d'Orléans et de son cousin le prince Henri. Ces deux parents, d'ailleurs, ne s'entendaient guère : M. Lafaurie écrit d'eux :

Le prince Henri n'était pas comme le duc d'Orléans au point de vue politique, sous l'influence de l'*Action française*... Ses projets n'étaient encore qu'à l'état d'esquisses... mais il était prêt, je crois, à profiter de toute occasion favorable... et alors, avec son énergie et son courage qui étaient grands, il aurait risqué la partie et n'aurait pas, comme le fit Boulanger, laissé passer le moment psychologique. Il s'entourait volontiers d'hommes politiques de toutes nuances... et avait aussi quelques amis qui le poussaient dans cette voie, le marquis de Dion entre autres, qui avait même essayé d'un rapprochement politique avec le duc d'Orléans... C'est après cet insuccès que Dion cessa de s'intéresser à ses projets et se tourna vers le prince Victor...

Quoique ami du prince Henri, Lafaurie fut recherché aussi par le duc d'Orléans, qui lui fit diverses confidences intéressantes. C'est ainsi qu'il lui révéla que dans le refus de Chambord, la « véritable raison était que Bismarck, estimant que le régime républicain affaiblirait la France, ...avait fait savoir au prince que, s'il acceptait la couronne, il n'hésiterait pas à faire une deuxième guerre à la France ». C'est quelque chose d'analogue à ce que j'ai révélé dans les *Mercure* de 1935 (vol. 259, p. 295) et de 1936 (vol. 268, p. 61). Mais d'après les documents, Bismarck n'avait le consentement de Guillaume à une guerre que pour le cas d'un coup d'Etat. On peut donc

douter que le refus de Chambord en 1873 soit la conséquence d'une intervention de Bismarck, d'autant que Chambord, à la fin de cette année-là, vint à Versailles pour essayer, semble-t-il, de faire revenir Mac-Mahon sur sa détermination de faire voter le septennat. Il pourrait donc y avoir une inexactitude de date dans le récit du duc d'Orléans. Cependant cette date est en partie confirmée par ce que le marquis de Dion affirma à Lafaurie : étant allé à Frohsdorf en 1874, « un intime du comte de Chambord » lui aurait révélé l'avertissement de Bismarck.

Le baron Lafaurie donne aussi une nouvelle version du drame de Meyerling. Il la tenait du prince Léopold de Saxe-Cobourg, fils de l'un des témoins oculaires. D'après ce prince, Marie de Vetsera ayant appris la résolution de l'archiduc Rodolphe, de rompre avec elle, obtint de son amant un dernier rendez-vous à Meyerling. Le soir, ils y dînèrent avec Philippe de Saxe-Cobourg et le comte Hoyos, puis tous allèrent se coucher :

Au milieu de la nuit, le valet de chambre Lorschek est réveillé en sursaut par un très violent coup de feu qui semblait provenir de la chambre de l'archiduc. Il se précipite, frappe à la porte. Pas de réponse. Il essaie d'entrer, mais le verrou est mis. D'un coup d'épaule alors, il enfonce la porte légère et dans une vision de cauchemar, aperçoit Rodolphe étendu en travers du lit dans une flaque de sang et une affreuse plaie au ventre... Dans un coin de la chambre, le visage convulsé, Marie gît, étranglée. Par terre, un fusil et un rasoir. On peut alors reconstituer le drame : Marie, sans arme, s'est emparée du rasoir et a mutilé son amant pendant son sommeil... Se réveillant dans cette horreur, Rodolphe eut la force de rejoindre Marie et de l'étrangler, puis il saisit son fusil de chasse et se tira une balle dans la bouche. On constata, en effet, que le visage était resté intact; seule la boite cranienne, dans sa partie arrière, était éclatée.

Ce récit était-il exact? J'avoue en douter : il est en contradiction avec plusieurs autres, et en particulier celui du valet de chambre. Le curieux est d'ailleurs que Léopold de Cobourg mourut à peu près comme il disait que Rodolphe avait fini : n'ayant pas tenu à sa maîtresse Lotte Rybiska sa promesse de l'épouser, celle-ci en 1915 le vitriola et se tua ensuite

d'une balle de revolver; Léopold, après de grandes souffrances, mourut quelques mois plus tard.

Les *Souvenirs* du baron Lafaurie, écrits sur un ton cavalier, sont une lecture vraiment agréable et reposante.

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

La Société des Nations et la crise de la paix. — La session ordinaire de l'Assemblée de la Société des Nations s'est déroulée cette année au milieu de circonstances particulièrement difficiles, et on a pu mesurer exactement, à la lumière des débats, l'importance du recul de la grande institution internationale sur le plan universel, surtout le plan européen. Nous sommes décidément loin de l'époque, pourtant encore relativement récente, où les peuples mettaient tout leur espoir et toute leur confiance dans l'influence de l'organisme genevois et dans les ressources du Pacte pour faire efficacement obstacle à la guerre et faciliter le règlement des différends venant à se produire entre les pays civilisés. Trop de décevantes expériences ont ébranlé la foi dans la Société des Nations, comme d'ailleurs dans les traités et les accords au bas desquels furent apposées solennellement tant d'impressionnantes signatures. Le déclin de la Ligue fondée en conclusion de la guerre mondiale, en vue de défendre le droit et la liberté et de préparer l'organisation de la paix sur la base de la sécurité collective par l'assistance mutuelle, est le signe le plus certain de l'anarchie politique où se débat une humanité qui a perdu son armature morale, qui sacrifie délibérément tout idéal à ses appétits immédiats et chez laquelle la claire raison ne l'emporte plus que rarement sur les passions déchaînées. Si l'on veut se rendre compte de la graviité de la crise que subit notre civilisation, c'est aux différents aspects de la situation faite à la Société des Nations qu'il faut réfléchir.

La faute n'en est pas à l'institution elle-même. L'idée qui a présidé à sa fondation au lendemain de l'affreuse mêlée où s'affrontèrent pendant plus de quatre ans tant de peuples, qui coûta des millions de vies humaines et couvrit l'Europe de ruines, n'était pas, contrairement à ce que l'on prétend

parfois, une idée fausse portant en elle le germe de sa propre destruction. Elle répondait aux aspirations les plus généreuses du cœur humain, et on était en droit d'espérer qu'après toutes les douloureuses épreuves vécues, les peuples, pris dans leur ensemble, en étaient réellement arrivés à un stade de maturité politique où l'élémentaire souci de la solidarité de toutes les nations devant l'angoissant problème de vivre et de prospérer doit prévaloir en toute certitude sur les rivalités entretenues par des siècles et des siècles de guerres. Ce qu'on a voulu fonder, c'est un grand centre international assurant un contact permanent entre les Etats, où toutes les questions impliquant quelque menace pour la paix peuvent être discutées librement, où la loi commune puise sa force dans des règles s'imposant par leur valeur propre à toutes les consciences. Dans un monde où, par l'interdépendance absolue des intérêts et des conditions d'existence, la coopération dans le cadre de l'égalité des droits est devenue une nécessité impérieuse pour l'activité politique, financière, économique et sociale de tous les peuples, où aucun d'eux, si puissant qu'il soit, ne peut plus vivre replié sur lui-même, la Société des Nations apparaît comme un organisme indispensable. Qu'on le veuille ou non, c'est toujours à elle qu'il faudra revenir, sous sa forme actuelle ou sous une forme nouvelle, si l'on veut sincèrement que la civilisation continue à se développer avec le caractère universel qu'il n'est plus au pouvoir de personne de lui enlever.

D'où vient alors que, moins de vingt ans après sa fondation, cette noble institution ait perdu le plus clair de son influence et de son autorité? Il est possible que des erreurs aient été commises à l'origine, quand on a voulu lui donner un caractère d'universalité qui supposait que les mêmes principes valent pour tous les continents, pour toutes les races, si inégalement évoluées qu'elles soient, pour toutes les communautés, quelles que puissent être les différences et les oppositions de culture, de sensibilité et de mentalité qui existent entre elles. Il y avait l'Europe avec ses nationalismes exaspérés; il y avait les Amériques avec leurs conceptions propres à des peuples jeunes dégagés des traditions séculaires qui commandent toutes les activités de ce côté-ci de l'Atlantique; il y avait

l'immense monde jaune dont le réveil prodigieux est le fait capital de notre époque et qu'on voit entraîné vers un ordre nouveau par une mystique qui échappe à notre entendement. Le développement parallèle de groupements européens, américains et asiatiques eût peut-être conduit à des résultats plus substantiels et plus durables. Mais la cause immédiate de l'affaiblissement continu de la Société des Nations n'est pas là. Il faut la chercher dans la peur des responsabilités dont n'ont cessé de faire preuve ceux qui assumaient la direction de la politique de Genève et de qui dépendait, en fin de compte, la transposition dans les actes des principes inscrits dans le Pacte. Le premier coup, le plus dur de tous, a été porté à l'institution internationale, à la fondation de laquelle le Président Wilson prit la part la plus importante, par le Congrès américain, lequel refusa de ratifier le traité de Versailles précisément parce qu'il ne voulait pas que les Etats-Unis pussent être liés dans l'avenir par les dispositions générales du Covenant. De ce fait, la Société des Nations s'est trouvée paralysée dans ses meilleurs efforts. Elle a échoué dans sa tâche capitale, qui était d'organiser la limitation et la réduction des armements, car on ne peut concevoir ni désarmement ni sécurité collective dans le cadre universel sans le concours actif et permanent des Etats-Unis. Elle a échoué dans ses efforts visant à rétablir un certain équilibre financier et économique dans le monde, parce que l'Amérique a refusé de s'y associer à l'heure la plus douloureuse de la crise générale. L'Europe, abandonnée à elle-même, est partie à la dérive, et, de défaillance en défaillance, d'abdication en abdication, elle en est arrivée bientôt à sacrifier l'essentiel de ce qui avait été acquis par la victoire du droit en conclusion de la guerre de 1914-1918.

La Société des Nations devait inévitablement subir le contrecoup de tant de fautes accumulées. Quand l'Allemagne, jetant le masque par lequel elle avait réussi à faire illusion aussi longtemps qu'elle maintint sa façade républicaine et démocratique, quitta Genève avec éclat, afin de poursuivre ouvertement son réarmement massif, la Société des Nations fut impuissante à réagir utilement. Elle n'a pas réagi davantage lorsque le Reich hitlérien a répudié unilatéralement

l'accord de Locarno et a réoccupé en force la zone rhénane démilitarisée. Déjà avant cette période, la Société des Nations n'avait pu empêcher le Japon d'ériger la Mandchourie en Etat « indépendant » sous le contrôle à peine déguisé du gouvernement de Tokio. Lors de la crise éthiopienne de 1935-1936, elle n'a pu s'opposer à la conquête et à l'annexion de l'Empire du Négus par l'Italie, parce que, en dépit de toutes les résolutions prises elle n'a jamais pu obtenir des puissances qui s'étaient volontairement liées par ses décisions peut-être téméraires les moyens d'en imposer le respect à ceux qui violaient l'esprit et la lettre du Pacte. En l'absence des Etats-Unis, de l'Allemagne et du Japon, sans le concours actif de l'Italie, la grande institution internationale est, en réalité, dans l'impossibilité de remplir la mission qui constitue sa raison d'être. C'est un fait qu'on est bien obligé de retenir et qui, à lui seul, justifie la thèse de ceux qui réclament la réorganisation de la Société des Nations dans le sens d'un renforcement de son autorité et d'un ajustement de ses méthodes et de ses moyens, afin qu'elle puisse contribuer efficacement à maintenir l'ordre dans le monde et à garantir la sécurité pour tous.

Dans le discours qu'il a prononcé au début de la session de l'Assemblée pour exposer les grandes lignes de la politique de la France, M. Yvon Delbos a parlé en termes éloquents de la « crise de la paix », et, après lui, M. Anthony Eden, au nom du gouvernement britannique, a montré comment le réarmement de l'Angleterre constitue, en fait, une sauvegarde pour l'Europe. Mais la « crise de la paix », c'est précisément par la crise de la Société des Nations qu'on doit l'expliquer. Quand M. Négrin, au nom du gouvernement de Valence, a saisi Genève de la question des interventions étrangères dans la guerre civile espagnole, accusant ouvertement l'Italie et l'Allemagne de s'être rendues coupables d'un acte d'agression contre l'Espagne, et quand la Chine, s'appuyant sur trois articles du Pacte, a présenté sa plainte à charge du Japon, on s'est trouvé fort embarrassé. D'une part, la Société des Nations n'a pas à se substituer au comité de non-intervention de Londres, seul compétent pour traiter des affaires d'Espagne sur le plan international; d'autre part, après l'expé-

rience faite en 1932, la Société des Nations ne peut guère songer à prendre une initiative réellement utile au sujet du conflit sino-japonais, alors qu'on sait que le gouvernement de Tokio n'admettra d'intervention d'aucune sorte, ni directe ni indirecte, entre lui et Nankin. Tout cela était assez pénible, mais la raison commande impérieusement de tenir compte de réalités qu'il n'est plus au pouvoir de personne de supprimer, surtout à un moment où, à la suite de l'accord naval de Nyon, du projet de négociations anglo-franco-italiennes, et même des répercussions possibles de la visite officielle de M. Mussolini en Allemagne, de meilleures perspectives se découvrent pour une coopération nouvelle des principales puissances.

Ce n'est pas la Société des Nations qui est responsable de la condition quelque peu humiliante où on la voit réduite actuellement; ce sont les puissances qui ont laissé se créer la situation à laquelle on se trouve acculé, les puissances dont les hésitations, les atermoiements et le manque de courage politique ont en quelque sorte vidé le Pacte de sa substance, qui, par égoïsme et par crainte d'aliéner une part quelconque de leur liberté de mouvement dans des circonstances déterminées, ont constamment refusé à l'institution internationale de Genève les moyens d'imposer à tous le respect de ses décisions. Si on ne réussit pas à effectuer rapidement, par une réforme à la fois souple et profonde, le redressement nécessaire, la Société des Nations continuera à dépérir. Et pourtant, on n'ose envisager l'éventualité de sa disparition, car si elle venait à devoir s'effacer définitivement, une grande et noble idée mourrait avec elle et la vie internationale serait privée d'une force morale qu'aucun système de pactes ou d'alliances ne pourrait remplacer.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Amiral Richard Byrd : ***Pôle Sud***, traduit de l'anglais par L. C. Herbert. Avec 16 pages h. t. en héliogravure et 2 cartes; Nouv. Revue franç. 30 »

Education

Jean Fiolle : *La crise de l'humanisme;* Mercure de France. 15 »

Art

Jean Daniel Maublanc : *Gaston Chopard.* Avec de nombreuses reproductions; La Pipe en écume. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Le Cour : *L'ère du Verseau (L'avènement de Ganimède);* Atlantis. » »

H. Saint-Morand : *Cours de graphologie. Les bases de l'analyse de l'écriture. 250 spécimens d'écritures.* Préface de M. le docteur Legrain; Vigot frères. » »

Finance

André Piatier : *Le contrôle des devises dans l'économie du IIIe Reich;* Hartmann. 10 »

Histoire

Henri Pirenne : *Mahomet et Charlemagne;* Alcan. » »

Littérature

Joseph Aulneau : *La Comtesse Du Barry et la fin de l'Ancien Régime.* Avec un portrait et des documents inédits; Edit. Denoël. 25 »

Paul Gravier : *Cahiers d'un philosophe.* I: *Notes psychologiques;* Picart. » »

Victor Mardrus : *Le tocsin des remous,* points de vue actuels; Messein. 12 »

François Pétrarque : *L'ascension du Mont Ventoux.* Texte latin de la lettre du Père Denis sous une traduction nouvelle par Pierre Julian, suivi d'un essai de reconstitution de l'itinéraire du poète par Pierre de Champeville; Edit. du Mont Ventoux, Carpentras. » »

Jean Schlumberger : *Essais et dialogues;* Nouv. Revue franç. 18 »

Philosophie

B. Romeyer, S.J. : *La philosophie chrétienne jusqu'à Descartes.* III : *Les systématisations scolastiques de la philosophie chrétienne;* Bloud et Gay. 12 »

Louis de Villefosse : *Machiavel et nous.* Avec des illustrations; Grasset. 25 »

Poésie

Fernand Billot : *Mensonges;* Messein. 12 »

Boncors : *Odes triomphales,* tome I. Avec des portraits de l'auteur; L'Action Intellectuelle, Poitiers. 100 »

Suzanne Lombard : *Le jeune et vieux destin;* Messein. 8 »

Lucien Poty : *Lumière et clair-obscur;* Messein. 12 »

Marc Séguin : *Poèmes;* Messein. 12 »

Politique

Divers : *La vérité aux Français :* 1° *Sur l'expérience rouge et le marxisme,* par M. Yvon Delbos et Mme Marcelle Pommera; 2° *Sur les crises,* par MM. Jean-Jacques Bernard, Jean Duret, Jean Rivain; 3° *Sur la réforme gouvernementale,* par M. Léon Blum; Cahiers de la Nouvelle France. 2 »

Bausan J. Sender : *Contre-attaque en Espagne,* traduit de l'espagnol par Georges Benichon; Edit. sociales internationales. 25 »

Silvie Trentin : *Dix ans de fascisme totalitaire en Italie. De l'installation du Tribunal spécial à l'établissement de l'Empire;* Edit. sociales internationales. 18 »

Questions coloniales

Henri Labouret : *Le Cameroun;* Hartmann. 20 »

Questions médicales

Docteur Aug. Ladon : *Une épidémie mentale contemporaine : les apparitions de Belgique;* Doin. 18 »

Questions militaires et maritimes

Liddell Hart : *Europe en armes,* traduit de l'anglais par A. Lehman. Préface de Désiré Ferry; Edit. P. Tisné. 16,50

Questions religieuses

Pierre Duvignau, S. C. J. : *Emmaüs,* le site, le mystère. Avec des illustr.; Ernest Leroux. 20 »

Roman

Adeline : *Isolés,* Fasquelle. 15 »

Erskine Caldwell : *La route au tabac,* traduit de l'anglais par Maurice E. Coindreau; Nouv. Revue franç. 18 »

Reginald Campbell : *Terreur dans la forêt* (Fear in the forest), traduit par Maurice Rémon; Hachette. 15 »

Lucien Corosi : *Le docteur Z mon assassin.* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 9 »

Jean Desbordes : *Les forcenés;* Nouv. Revue franç. 15 »

Robert Destez : *Barbara et les collégiens;* Edit. de France. 16,50

David Frome : *Le drame de Moseton Garden,* roman policier, adapté de l'anglais par Pierre Meillier; Edit. de France. 7,50

Jean Giono : *Batailles dans la montagne;* Nouv. Revue franç. 24 »

Louis Guiral : *Obsédés;* Edit. de France. 16,50

James Hilton : *Le chevalier sans armure,* traduit de l'anglais; Nouv. Revue franç. 16,50

Claude Houghton : *Christina,* traduit de l'anglais par Louis Postif. Préface de Paul Dottin; Edit. de France. 16,50

Antoinette Martel : *Le rêve sans ailes.* Préface de Ferdinand Vialle. Illustr .de P. Caussi; Edit. de la Brise, Brive. 12 »

Pierre Morizot : *Les brumes du destin;* Denoël. 25 »

Sciences

Georges Le Myre : *Le baccara;* Hermann. 12 »

Henri Mémery : *Les bases de l'influence des phénomènes solaires en météorologie. L'action individuelle des taches solaires dans les variations de l'état atmosphérique sur l'ouest de l'Europe. Résultats fournis par la méthode des comparaisons journalières dans la recherche de l'influence des phénomènes solaires.* Avec 6 planches h. t.; Observatoire de physique solaire et de météorologie, Talence, Gironde. » »

Sociologie

Kléber Legay : *Un mineur français chez les Russes.* Préface de Georges Dumoulin, ancien secrétaire de la C. G. T., ancien mineur; Edit. P. Tisné. 4 »

Andrew Smith : *J'ai été ouvrier en U. R. S. S.,* 1932-1935, avec la collaboration de Maria Smith. Traduit de l'anglais par Emmanuel Rinon; Plon. 3 »

MERCVRE.

ÉCHOS

« L'Approbaniste » de M. Billy. — Une source française de l' « Anneau du Nibelung », de Wagner? — Encore la « Veuve joyeuse ». — Le musée du Cayla. — A propos de Laurent-Jan. — A propos du centenaire du chemin de fer de Saint-Germain. — Un poète inconnu? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

« L'Approbaniste » de M. Billy. — Ce roman retient l'attention parce qu'on y trouve traitée la question de l'éducation de la

jeunesse qui, dans tous les pays, est plus que jamais à l'ordre du jour : mécontents du présent, nous nous efforçons de préparer un avenir meilleur.

« *L'Approbaniste* que publie M. André Billy, écrit M. Bellesort dans *Je suis partout*, est à peine un roman ; je n'y vois qu'un épisode de la jeunesse du principal personnage. Il est chez les Jésuites d'Amiens, dans la classe des Apostoliques, c'est-à-dire de ceux qu'on prépare aux durs labeurs des missionnaires. Ses maîtres se demandent s'il a vraiment la vocation. Le Père supérieur décide qu'il ne l'a pas et prie sa mère de le retirer. On le fera admettre dans un autre collège de la Compagnie, où il pourra terminer ses études. C'est tout... »

Ce n'est pas tout, bien au contraire, car cet épisode permet à M. Billy d'exposer ses vues sur l'éducation donnée par les Jésuites, et certains critiques, qui les tiennent pour exactes, en ont tiré des conclusions très dures. Le P. Doncœur, dans les *Etudes* du 5-20 août 1937, leur répond que de *deux types extrêmes* (celui de « l'adjudant » et celui de « la sensitive » représentés, le premier par le P. Directeur de l'Ecole, le second par le directeur de conscience du jeune Feuvée) *il ne suffit pas de construire la résultante pour obtenir « un jésuite de l'espèce la plus répandue »*.

Le P. Doncœur fait aussi remarquer à l'auteur, — tout en lui exprimant le regret que ses anciens maîtres lui aient laissé un souvenir si peu aimable, — que l'erreur de son livre vient d'une « méconnaissance » : la méconnaissance des autres. Feuvée *mince, blond, avec une démarche irrégulière et un peu dansante*, type du jeune poète *fin de siècle*, comme on disait il y a quarante ans, n'a, en effet, de sympathie que pour soi-même et aucune pour ses camarades et ses maîtres, ce qui le rend incapable de les comprendre. Cela *fait bien vieux*, on l'avouera et ne peut intéresser que *les plus de cinquante ans*, à titre de souvenir.

Aussi l'intérêt de cette étude n'est-il pas là. *L'auteur*, dit M. Thérive, *a voulu laisser aux faits leur éloquence secrète*, et le P. Doncœur voit dans ce roman *un problème de fond... qui a retenu l'attention des critiques :* celui *qui confronte le christianisme et la vie*. Il nous semble pourtant que le problème est tout autre, qu'il s'agit de la distinction du for externe et du for interne ou encore de la vraie notion de l'autorité et de l'obéissance.

Dès le début, la question est bien posée. Que le Directeur de l'Ecole, en vrai « adjudant », passe la revue non des paquetages mais des pupitres, et laise ouvert celui du jeune poète en raison du désordre qui y règne, cela ne révolte pas Feuvée; mais qu'il se soit ainsi saisi du cahier où l'adolescent a recueilli secrètement

ses premiers vers; qu'il ait trouvé normal d'en prendre connaissance afin de pénétrer au plus intime de son élève dont la vie exrieure relève pourtant de son autorité; voilà l'abus de pouvoir qui fait se cabrer le jeune poète.

Et il faut bien remarquer que c'est l'élève qui est avec l'Eglise et non le Directeur, car les congrégations romaines ont, à maintes reprises, blâmé l'usage qui fait que, dans les collèges, le secret de la correspondance est violé et cela contre tout droit, car l'autorité ne peut s'exercer que sur l'activité extérieure et non sur la vie intérieure.

Mais cette confusion des deux fors est poussée beaucoup plus loin. Le Directeur s'adresse au confesseur pour lui demander d'analyser aussi complètement que possible l'âme de son pénitent, même en tant que poète, et de lui rendre compte des résultats obtenus de ses observations afin qu'il puisse lui-même juger — donc au for externe — de la vocation du jeune homme.

Or, qu'est-ce que le confesseur? C'est le prêtre qui, en vertu d'un pouvoir reçu directement de Dieu et non de l'Eglise, pénètre dans la conscience de son pénitent pour lui remettre ses fautes. Dans ce ministère, le prêtre ne relève donc que de Dieu qui seul a pouvoir sur la vie intérieure et il commettrait une faute grave s'il rendait compte de sa mission à l'autorité ecclésiastique.

Il est vrai que le confesseur, dans la plupart des collèges — c'est ici le cas — est aussi le directeur de conscience et que c'est à ce dernier, et non au confesseur, que le Directeur de l'Ecole s'adresse. Mais, même dans ce cas, la confusion des deux fors demeure identique. Le directeur de conscience ne pénètre dans la vie intime de son dirigé que dans la mesure où celui-ci le veut bien et, à aucun moment, il n'en acquiert au for externe une autorité quelconque lui permettant de juger la vocation de son dirigé et de faire part de sa manière de voir à l'autorité compétente : il reçoit une confidence et, si ce n'est plus au secret sacramentel qu'il est tenu, c'est au secret naturel.

Sur le plan de l'amitié, la confusion est aussi complète. A l'Ecole apostolique, chaque nouvel élève a son *ange gardien* comme, dans beaucoup de régiments, le *bleu* a son *ancien,* qui lui montre à *faire son truc.* Rien de plus normal. Mais l'*Ange gardien* a, lui, une mission d'une tout autre nature : il reçoit des supérieurs de l'Ecole un droit de contrôle sur la vie spirituelle de celui qui lui est confié. Nous sommes bien en plein for interne, et pourtant le Directeur de l'Ecole ordonne que les confidences ainsi extorquées lui soient fidèlement rapportées. Bien plus, la révolte de l'adolescent — révolte inconsciente d'ailleurs et à peine esquissée — sera

considérée par le Directeur de l'Ecole comme une faute si grave ou, en tout cas, comme un signe si évident d'absence de vocation que le renvoi définitif sera immédiatement prononcé.

Telles sont les erreurs fondamentales du système d'éducation que M. Billy nous dit être celui des Jésuites, ce contre quoi proteste le P. Doncœur dans la *Revue de la Compagnie*. — xxx.

§

Une source française de l'« Anneau du Nibelung », de Wagner? — L'histoire des rapports de Wagner avec la France ne sera jamais entièrement connue : rapports personnels, artistiques, ou rapports intellectuels, culturels, comme on dit aujourd'hui. Dans les six années environ qu'il vécut, à différentes époques, en notre pays, la première période, celle pendant laquelle le jeune musicien, animé d'ambitieuses illusions, venait chercher la gloire dans la capitale de Louis-Philippe, apparaît toujours la plus attrayante et, par endroits, la plus mystérieuse encore.

Si nous n'en connaissons pas toutes les circonstances matérielles, nous savons cependant par lui-même, — par ses confidences naturellement un peu romancées, par ses articles et feuilletons de journaux, français ou allemands, — ce que cette période représente dans sa vie d'artiste créateur.

C'est au cours de ces trois années parisiennes qu'il a vu clair en lui-même, qu'il a compris que la « mission de sa vie » — c'est le titre d'une brochure que Wagner écrira pour l'Amérique, peu avant sa mort, — s'est révélée à lui, inconsciemment d'abord, puis, de retour en Allemagne, s'est imposée nettement à son esprit plus mûr.

Dans *Une Communication à mes amis,* — dont les mémoires posthumes, *Ma Vie,* ne sont souvent qu'une reproduction, ou un *Ersatz,* — Wagner a lui-même rappelé comment, vers la fin de ce premier séjour (c'est-à-dire entre octobre 1841 et avril 42), il eut la révélation du sujet de *Tannhäuser,* son premier grand drame musical. Son ami le philologue Lehrs, lui ayant fait lire l'*Histoire des Hohenstaufen* de Raumer, dont la seconde édition venait de paraître, il en avait tiré un drame sur Manfred II, *la Sarrazine,* qui est resté à l'état de drame littéraire (1).

Mais un autre sujet, la légende de *Tannhäuser,* l'enthousiasma; il la retrouvait d'ailleurs dans un livre sur le Venusberg, qui lui était tombé entre les mains, peut-être par l'intermédiaire de cet

(1) *La Sarrazine* a été publiée dans le tome XI des *Gesammelte Schriften und Dichtungen.*

énigmatique Anders, son premier ami parisien, attaché au département de la musique de la Bibliothèque royale, et qui joua, pendant de longues années, dans la vie de Wagner, un rôle d' « utilité » (2). Lehrs lui apporta encore un article de revue sur la « guerre des chanteurs à la Wartbourg », qui lui donna le sous-titre de *Tannhäuser,* et fournit en même temps à Wagner un élément dramatique que ne suggérait pas la légende du Venusberg seule.

En même temps, il eut la révélation du sujet de *Lohengrin,* auquel il ne reviendra qu'après *Tannhäuser* (3).

Abstraction faite de *Rienzi,* opéra historique à la Scribe, dont la partition, d'ailleurs, révèle plus d'une caractéristique de l'art wagnérien, — on constate que c'est avec *le Hollandais volant,* composé et achevé à Paris (et à Meudon), que Wagner ayant compris que les sujets historiques ne conviennent pas au drame musical tel qu'il l'imagine dès lors, avait conçu en France les trois œuvres qui sont le fondement de sa réforme dramatico-lyrique.

Dans *Une Communication,* comme dans *Ma Vie,* le maître ne mentionne cependant que des livres allemands que lui procurèrent ses amis, et ne fait aucune allusion à des ouvrages français.

Depuis la création de l'Ecole des Chartes, les études de philologie et d'histoire médiévales ne chômaient pas en France, au temps de Louis-Philippe, avec des érudits comme les Paris, Depping, Francisque-Michel, Monmerqué, et comme cet Edelestand du Méril dont Wagner lut bien probablement un ouvrage intitulé : *Histoire de la Poésie scandinave, Prolégomènes,* qui n'a pas, jusqu'à présent, attiré l'attention de ses exégètes.

Antérieurement à 1848, Wagner ne fait aucune allusion à la légende des Nibelungen, source de sa trilogie de *l'Anneau.* A cette époque, il publie l'essai intitulé *les Wibelungen,* « histoire universelle tirée de la légende » et rédigé pendant l'été de cette année qui fut une époque de crise pour le jeune kapellmeister du roi de Saxe. De la même année date l'*Essai sur le Mythe des Nibelungen* (4). C'est là qu'il jette sur le papier le plan de ce drame dans lequel (l'auteur remontant, par delà les anciens textes allemands, jusqu'aux sources scandinaves de la légende), devaient se refléter à la fois ses idées philosophiques et ses préoccupations sociales ou,

(2) Sur Anders, qui s'appelait en réalité Bettendorf, voir notre étude parue dans *le Ménestrel* du 6 septembre 1929 : *le premier ami parisien de Wagner.* Wagner avait été mis en relations avec Anders par son beau-frère Avenarius, libraire rue de Richelieu.

(3) Voir *Une communication à mes amis. Œuvres en prose,* t. VI, p. 64.

(4) Ces deux ouvrages sont traduits dans le tome II des *Œuvres en prose.*

comme on dit aujourd'hui, la « mystique » révolutionnaire du milieu du XIX[e] siècle.

Dans *les Wibelungen*, Wagner refait à sa façon l'histoire universelle, « travail préparatoire qui me fit, dit-il, renoncer à mon projet dramatique », un drame de *Frédéric Barberousse.*

Ces esquisses de drames médiévaux, *la Sarrazine, Barberousse,* où la légende se mêle dans une proportion majeure à l'histoire, l'amenaient par une pente insensible à ne considérer comme valables pour le drame lyrique que les sujets purement légendaires. L'esprit toujours en éveil, il avait bien pu lire, avant même son séjour à Paris, sur le moyen-âge allemand et sur les légendes scandinaves et germaniques des *Nibelungen,* des auteurs tels que von der Hagen, Kanne et autres. Ces auteurs, dit M. Lichtenberger, « n'avaient pas, à beaucoup près, la rigueur des méthodes des philologues d'aujourd'hui et se plaisaient à de vastes constructions qui ne sont pas sans analogie parfois avec celles de Wagner, et n'ont pas toujours une valeur scientifique plus grande que celles-ci (5) ».

Quoi qu'il en soit, l'automne de la même année 1848, il versifiait une *Mort de Siegfried,* embryon de la future trilogie de *l'Anneau.* Mais, auparavant, pendant le séjour à Paris où lui fut révélée la légende de *Tannhäuser,* il avait pu avoir entre les mains un volume qui venait de paraître en français, — et dont on croit reconnaître l'influence lointaine, mais peut-être réelle, dans tout l'œuvre wagnérien, volume intitulé : *Histoire de la poésie scandinave, Prolégomènes,* par M. Edélestand Du Méril.

Dans ce recueil assez confus, mais bourré de citations de toutes les antiquités : biblique, orientale, grecque, romaine, médiévale, provençale, nordique, l'érudit auteur étudiait, en une suite d'essais, les poèmes et la versification scandinaves, les origines scandinaves des langues romanes; les traditions épiques, les rapports littéraires des populations européennes pendant le moyen-âge; il exposait les légendes de Völung le Forgeron et d'Ogier le Danois, recherchait l'origine de la tradition des Nibelungen, donnait des extraits de vieux poèmes, comme le troisième chant de Helgi, le troisième poème de Sigurth, le premier chant de Gutrun, etc.; le tout, entremêlé d'hypothèses, de conclusions qui ne sont probablement plus acceptées par les philologues de nos jours, était

(5) H. Lichtenberger, *R. Wagner, poète et penseur,* p. 250, n. 3. D'après le même historien, Wagner a emprunté quelques-unes des idées principales de ses *Nibelungen* à un « evhemeriste » du début du XIX[e] siècle, M.-W. Göttling; mais, à son habitude, il ne cite aucune source, ni allemande, ni étrangère au cours de ce curieux écrit, dans lequel il refait à sa manière le *Discours sur l'histoire universelle.*

bien fait pour enthousiasmer l'esprit du jeune poète-musicien toujours à la recherche des sujets d'opéra, mais de sujets où le « purement humain », le légendaire, prédominât sur l'historique. Il pouvait trouver çà et là, dans ces *Prolégomènes,* maint des éléments qu'il mettra en œuvre, lorsqu'il aura jeté son dévolu sur l'antique Saga scandinave, pour la recréer à sa manière.

Soit dans le texte, soit dans les notes copieuses, innombrables, dont Edélestand Du Méril les a étayés, on peut dire que dans ces *Prolégomènes* se retrouvent tous les éléments de l'œuvre poétique de Wagner, depuis *Lohengrin* jusqu'à *Parsifal,* et surtout la mythologie compliquée de l'*Anneau du Nibelung;* et d'abord, « l'idée mythique qui sert de noyau aux traditions primitives, restée le pivot de la version islandaise », et qui sera elle-même le pivot de toute la tétralogie. Cette idée, dit Du Méril, « c'est la croyance au malheur que le Trésor appelait sur la tête de son possesseur. Des traditions plus récentes l'ont expliquée par la malédiction d'un nain, à qui la violence allait le ravir; mais elle avait une cause plus profonde. Presque partout les fleuves reçurent un culte, et l'or se recueillait dans leurs eaux; on le regarda comme une propriété du Dieu, que lui arrachaient de sacrilèges spoliateurs, et on accueillit aisément l'idée de sa colère et de sa haine. Les fréquentes querelles qui dans ces temps de violence troublaient les familles pour le partage de leurs richesses, les meurtres qui les ensanglantaient, et les nombreux accidents qu'amenaient les dangers de la pêche à l'or à une époque où l'industrie et la navigation étaient si peu avancées, la confirmèrent encore. Le souvenir de cette croyance est resté dans les versions allemandes; mais [.....] la fatalité qui poursuit les possesseurs du Trésor n'y est plus que mentionnée; c'est la vengeance de Kriemhilt qui domine (6) ».

Recherchant les origines du mythe des Nibelung, telle qu'elle se retrouve dans la littérature nordique, et sa tradition dans les poèmes germaniques, très postérieurs, Du Méril caractérise Sigfrid comme la « personnification de la force brutale, sans moralité et sans intelligence »; il comprend le langage des oiseaux pour avoir mis sous sa langue le sang de Fafner. Chemin faisant, notre auteur parle de la Tarnkappe, explique la signification du mot Nibelung,

(6) Ed. Du Méril, p. 396-398. Ces quelques lignes font l'objet de sept notes — près d'une page en petit texte, — dans lesquelles l'auteur cite ses références relatives à l'or, que les Islandais appelaient le « feu de l'eau », la « flamme du fleuve »; à l'origine du mot Rhin; à la garde de trésors par des serpents; à l'argent, symbole de discorde, et à l'anneau, symbole de la richesse; à l'étymologie du mot Nibelung; au rapprochement de la légende du trésor avec celle de Jason, etc.

rappelle l'histoire de Brynhild, et, dans ses notes du *Troisième chant de Sigurth* (p. 126), cite à deux reprises le roman de *Tristan,* à propos des philtres — du « boivre amoureux », — et de l'épée nue que Sygurth place entre Brynhild et lui, comme fera Tristan avec Iseult.

Certes, Wagner ne devait pas ignorer les principales circonstances de la légende quasi-nationale des Nibelungen, remise en honneur par les romantiques allemands; mais il est à remarquer qu'il pouvait la retrouver ici dans sa forme islandaise primitive, Aussi bien l'érudit français souligne-t-il, à la fin de son étude sur les Nibelung, « l'influence sur les premiers développements de la poésie allemande » (p. 402).

C'est, en effet, cette légende primitive, — plus fabuleuse, moins historique que dans les poèmes allemands, plus « purement humaine », par conséquent, — que Wagner approfondira dix ans plus tard, à Zurich, lorsque, avec Ettmüller, il s'adonnera passionnément à l'étude du germanisme, et que ce prologue l'engagera à traiter le sujet de Völung, ou Wieland le forgeron. Cette légende d'un Icare scandinave, étudiée déjà par Depping et Francisque-Michel (en 1833), et publiée en allemand par Simrock (en 1835), inspirera à Wagner une esquisse dramatique, dont plus d'un trait passera dans le personnage de Siegfried. Même, il aura un moment l'intention d'en tirer un opéra pour Paris (7)...

Mais pourquoi, demandera-t-on, émettre cette hypothèse que le futur auteur de *l'Anneau du Nibelung* ait pu connaître cette *Histoire de la poésie scandinave* d'Edélestand Du Méril, dont la lecture est plutôt rébarbative et doit faire sourire les érudits de nos jours? Simplement parce que ce volume, daté de 1839, — l'année même de l'arrivée de Wagner à Paris, — fut publié par ses deux beaux-frères, Brockhaus et Avenarius, libraires, 60, rue de Richelieu, que fréquentait cet excellent Anders, son premier ami parisien.

(7) Wagner, à Zurich, fréquentait particulièrement Gottfried Semper, architecte, réfugié de Dresde comme lui, le physiologiste Moleschott, le juriste Osenbrüggen, le botaniste Oken, le philologue Köchly, Théodor Mommsen, le poète Georg Herwegh, et, en particulier, le germaniste Ettmüller qui vivait à Zurich depuis 1833, et qui fut pour Wagner un professeur et un ami. « C'était un Saxon étrange, grand et sec, à la barbe flottante, qu'on voyait toujours avec un pourpoint et une barrette à la vieille mode allemande. Le compositeur suivit avec attention, pendant quelque temps, ses conférences et prit avec lui des leçons particulières sur l'*Edda*, sur l'allitération et sur diverses matières s'y rattachant. » (J.-G. Prod'homme, *R. Wagner et le poète G. Herwegh, Revue bleue,* 3 sept. 1904, p. 310, d'après les souvenirs de Mme Emma Herwegh.)

Le projet avorté de *Wieland le Forgeron,* « drame romantique et révolutionnaire », dit M. Lichtenberger, pour lequel Wagner fit un voyage à Paris, serait dû à l'initiative d'Ettmüller.

Nous donnons, bien entendu, cette hypothèse pour ce qu'elle vaut. — J.-G. PROD'HOMME.

§

Encore la « Veuve joyeuse » (1). — Nous avons dit, ou plutôt répété, car c'était de notoriété publique, que le livret de la *Veuve joyeuse* avait été tiré d'une comédie d'Henri Meilhac, *L'Attaché d'ambassade*. Par contre, on ignore communément, détail révélé par Gustave Claudin dans ses *Souvenirs*, que cette comédie constitua un des épisodes de la longue inimitié qui existait entre le comte de Morny et le comte Walewski et ne fut même pas étrangère, peut-être, à la disgrâce de ce dernier.

Henri Meilhac n'y fut pour rien, cela va de soi. Une jolie fille de l'époque, Juliette Beau, sur qui les journaux du boulevard sont fertiles en indiscrétions, mit, bien malgré elle, le feu aux poudres. Voici comment :

> M. de Morny aimait beaucoup les Russes en général, et en particulier ceux attachés à l'ambassade. Parmi ceux-là, il y en avait un appelé Paskewich, un charmant garçon, qui, vers 1861 et 1862, s'intéressait beaucoup à une très jolie personne appelée Juliette Beau. Un jour, la belle Juliette se sentit prise du besoin de jouer la comédie. Elle étudia et fit des progrès tels que le directeur du théâtre du Vaudeville n'hésita pas à lui confier un grand rôle dans une pièce intitulée *l'Attaché d'ambassade*, de mon ami Henri Meilhac. Elle obtint un succès mérité. M. de Morny, qui la protégeait, me pria de la louanger sans réserve dans le feuilleton dramatique du *Moniteur*, que je rédigeais à ce moment-là en qualité de doublure de Théophile Gautier, qui voyageait en Russie. Je fis un éloge complet de la débutante. Le lendemain, quelle ne fut pas ma surprise, en constatant que mon feuilleton avait été modifié en plusieurs endroits et qu'on avait appliqué une sourdine à mes enthousiasmes! C'était au ministère d'Etat, dans le cabinet de M. Walewski, qu'on avait changé ce que j'avais écrit, alors qu'on avait apporté les épreuves du *Moniteur;* et, en modifiant ma prose, on n'avait eu d'autre intention que de taquiner M. de Morny, qu'on savait très sympathique à la jeune comédienne.
>
> J'allai au devant de l'explication. Je portai à M. de Morny l'épreuve du feuilleton que j'avais écrit, ce qui lui permit de constater les ravages. Il fut alors édifié et reconnut que je lui avais tenu parole. Mais j'avais compté sans le ministère d'Etat. Il parut très contrarié, et me dit en pinçant les lèvres : « Walewski me le payera. »

En effet, le comte Colonna Walewski, ministre d'Etat depuis le 23 novembre 1860, fut remplacé dans cette charge, le 23 juin 1863, par Auguste-Adolphe-Marie Billault. Faut-il voir dans cette disgrâce passagère une vengeance à retardement de Morny, devenu duc l'année précédente? — Il serait téméraire de l'affirmer : ce serait prêter à une taquinerie, presque un enfantillage, des conséquences bien graves.

Comme tous les chroniqueurs de son époque, à commencer par Nestor Roqueplan, Gustave Claudin semblait posséder le génie de

(1) Cf. 15 août 1937, CCLXXVIII, 221.

l'imprécision. Des dates approximatives, souvent fautives, leur suffisaient à étayer leurs souvenirs. Ils ne songeaient pas plus à vérifier ces dates, — c'était facile pourtant — qu'à vérifier l'orthographe des noms propres tombés sous leur plume. Un fait demeure exact, le second voyage en Russie de Théophile Gautier, bien moins connu que le premier, d'octobre 1858 à fin mars 1859. Le « magicien » qui, dans le *Moniteur universel* du 13 mai 1861, avait parlé des débuts de Juliette Beau à la Salle Lyrique, était bien en Russie au moment de son second début. Le 5 août 1861, en prenant possession du feuilleton dramatique du *Moniteur,* G. Claudin avait bien annoncé que Théophile Gautier retournait à Moscou, pour terminer son grand ouvrage sur les arts de Russie (*Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*), commencé il y avait deux ans, et que son absence serait de courte durée. En effet, il rentrait à Paris à la fin d'octobre et le 4 novembre 1861 reprenait au *Moniteur* son feuilleton dramatique.

Quant aux débuts de Juliette Beau dans *l'Attaché d'ambassade,* ils furent loin de susciter partout un enthousiasme capable de satisfaire la vanité de la « théâtreuse » — le nom restait à trouver — et les sympathies de M. de Morny.

« VAUDEVILLE. On a beaucoup regardé mademoiselle Juliette Beau; on l'a même écoutée », notait la *Revue Anecdotique* dans son numéro de la première quinzaine de novembre 1861.

C'était sans doute la note juste. — P. DY.

§

Le musée du Cayla. — Le château du Cayla, maison natale de Maurice et d'Eugénie de Guérin, situé dans l'arrondissement de Gaillac, a été acquis par le département du Tarn et constituera un musée guérinien et des célébrités tarnaises.

Ce musée a été inauguré en septembre dernier sous la présidence de M. François Mauriac, de l'Académie française. La cérémonie a eu lieu sous les arbres des bois de la Garenne, célébrés par le poète, en présence de nombreuses personnalités du monde des arts et des lettres, ainsi que des représentants des divers groupements littéraires et félibréens régionaux.

Après une allocution de bienvenue de M. Jean Calvet, maire de Gaillac et conservateur du musée, des discours furent prononcés par MM. Grimal, président de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn; Ducombeau, préfet, au nom du département; Touny-Lérys, délégué de l'Académie de Province, de la Société des Gens de Lettres de la Société des Poètes Français; l'abbé Decahors, professeur de littérature française à l'université libre de Toulouse, au nom des « Amis des Guérin »; le bâtonnier Jules Pigasse, délé-

gué de l'Académie des Jeux Floraux; et M. François Mauriac, de l'Académie française.

La cérémonie s'est terminée par une visite au petit cimetière d'Andillac, — où dorment dans le même tombeau Maurice et Eugénie de Guérin, — tandis que les aviateurs des « Ailes Gaillacoises » venaient jeter des fleurs sur le village et le château.

§

A propos de Laurent-Jan (1). — M. Albert Defaux, « Inspecteur honoraire des Musées de la ville de Paris », n'est pas balzacien, sans quoi il n'eût point traité de « vague poète » le spirituel journaliste Laurent-Jan, l'un des meilleurs amis de Balzac, qui faisait grand cas de ses conseils.

C'était un gai compagnon, mais doué d'un défaut terrible dans notre profession : la paresse.

> Laurent-Jan, de son vrai nom Lausanne, — nous révèle une note des curieux souvenirs recueillis et traduits sous le titre d'*Un Anglais à Paris,* — était un journaliste extrêmement spirituel, mais d'une paresse incorrigible. Il est aujourd'hui entièrement oublié, sauf peut-être par certains de ses contemporains, MM. Arsène Houssaye et Roger de Beauvoir (2), par exemple. Il est l'auteur d'une excellente parodie de l'œuvre de Kotzebue, *Menschenhasz und Reue.*

Cet unique recueil de ce paresseux qui, comme Théophile Gautier, habita quelque temps le palais Botherel, rue de Navarin, était intitulé : *Misanthropie sans repentir. Fragments de sagesse,* par Laurent-Jan, — Paris, Edmond Blanchard, Michel Lévy, 1856, in-32, de 205 pages, plus un folio pour la table. Ce petit volume, déjà « rarissime » en 1887, contient une page charmante, dont généralement on cite inexactement le titre : « Ce que c'est qu'une femme qui sort. » En voici le dernier paragraphe, c'est bien une leçon de sagesse :

> Un sot salue une femme qui sort, un fat l'évite en souriant, un galant homme ne la reconnaît jamais.

Laurent-Jan était un pseudonyme, dont Georges d'Heylli explique ainsi l'origine :

> Il se nommait en réalité de Lausanne (Laurent-Jean). A son premier article, qu'il écrivit dans un journal satirique, il signa seulement de ses deux prénoms, réunis par un trait d'union. Par un accident de typographie, l'*e* de Jean sauta. Le nom parut, ainsi orthographié, plus original à l'auteur de l'article, qui le conserva désormais comme pseudonyme.

Ce pseudonyme devint même son nom, puisque, de 1869 à 1877, époque de sa mort, il fut, sous cet état civil fabriqué, directeur de

(1) Cf. *Mercure de France,* 1er octobre 1937, CCLXXIX, 223.

(2) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que Roger de Beauvoir est mort en 1866.

l'« Ecole nationale de Dessin et de Mathématiques pour l'application des Beaux-Arts à l'Industrie ».

Maxime du Camp et Edmond Biré lui ont attribué à tort, au-dessous du dessin de Daumier, le fameux quatrain provoqué par l'échec des *Burgraves:*

Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
Au Seigneur demande tout bas
Pourquoi les astres ont des queues
Quand les Burgraves n'en ont pas.

Ce quatrain n'est pas de Laurent-Jan, mais, comme l'a démontré, avec preuve à l'appui, dans l'*Intermédiaire des cherchers et curieux*, M. Gaston Prinet, de E.-D. Forgues, plus connu sous le pseudonyme d'Old Nick. — PIERRE DUFAY.

§

A propos du centenaire du chemin de fer de Saint-Germain.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Dans son article du 1er août, consacré au centenaire du chemin de fer de Saint-Germain-en-Laye, votre collaborateur P. Dufay, dans la rétrospective de documents, a omis deux faits d'une inégale importance :

Le premier est celui de l'invention, par le cuisinier alerté deux fois par l'arrivée des officiels, de la pomme de terre soufflée.

Le second, c'est la mort de Dumont d'Urville, le célèbre explorateur, de qui la gloire vaut bien un rappel : celui qui avait couru le monde, brûlé en 1842 dans le train de Saint-Germain-en-Laye aux portes cadenassées!... — ARMAND ALTMANN.

§

Un poète inconnu? — M. Georges Marlow, dans le *Mercure du* 1er septembre, présente Mme Jeanne plateau comme un poète inconnu. Elle ne l'est pas, tout au moins, des lecteurs du *Mercure*, cette revue ayant publié dans son numéro du 1er juillet 1934 (CCLIII, 47-49), trois poèmes portant sa signature : « Compagnie, La Main de la Harpiste, L'ombre ». — P. DY.

§

Le Sottisier universel.

On a trouvé dans le cénotaphe la momie du mort. — *Mercure de France*, 15 septembre, p. 643.

DANTE. *La Damoiselle élue.* La Connaissance, 1924, pet. in-12 carré (tiré à 150 ex.). — Catalogue de la Librairie A. Richard.

Trois coups de revolver retentissent. L'homme, dans un geste instinctif de défense, porte la main à sa poche. La main se crispe sur un revolver, puis se desserre. Le revolver tombe dans le ruisseau. Et tandis qu'il s'écroule, ses bras s'accrochent au ventre. L'homme a été atteint de quatre balles de revolver. — *Paris-Midi*, 11 août.

En 1792 régnait sur la France un dictateur nommé Robespierre, qui venait de faire exécuter le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette. — *Le Journal*, 17 août, p. 4.

A la demande de la municipalité de Montauban, le président du Conseil a accepté d'inaugurer l'Exposition de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Montargis. — *L'Œuvre*, 6 août.

Il annonça la résolution du directeur aux gosses qui se mirent à applaudir en tendant le poing. — *Le Journal*, 27 août.

En résumé : Mme Skobline déclarait avoir retrouvé son mari à *treize heures vingt-cinq*, l'ayant quitté à *treize heures*. Les témoins certifiaient que Mme Skobline était seule de *onze heures cinquante à treize heures cinquante*. Vingt-cinq minutes de liberté pour le général Skobline dans un cas. Une heure dans l'autre. — *Le Figaro*, 25 septembre.

L'assistance applaudit à tout rompre à l'exclamation indignée du défenseur, et le président menace mollement de faire expulser la salle. — *Excelsior*, 10 juillet.

Gringoire publie l'escamotage des huit milliards par André Tardieu. [Texte d'une annonce.] — *Le Journal*, 27 août.

UNE FRANÇAISE EST ASSASSINÉE A LONDRES : LA POLICE SERAIT SUR SES TRACES. [Titre d'un article]. — *Le Petit Ardennais*, 18 août.

Les troupes japonaises poursuivent leur progression, de Santander sur les Asturies. — *Le Patriote des Pyrénées*, 1er septembre.

L'un des hommes a reçu un coup de couteau dans le dos et s'affaisse sans vie. Il s'agit d'un nommé Weiss Henri. La police immédiatement alertée sépara les combattants et fit transporter Weiss à l'hôpital; là, le médecin traitant considéra la blessure comme extrêmement grave. — *Les Dernières Nouvelles de Strasbourg*, 28 août.

JACQUES DORIOT, chef du parti socialiste français, connu pour sa lutte contre la formation du front populaire. [Légende d'une photographie.] — *L'Etoile de l'A. E. F.*, Brazzaville, 10 juillet.

GRILLES DU PALAIS DE VERSAILLES A PARIS. [Légende d'un cliché accompagnant une annonce des chemins de fer français.] — *Time* (New-York), 3 mai.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA CRISE DE L'HUMANISME, par Jean Fiolle. Volume in-16. Prix : 15 francs. Il a été tiré 150 exemplaires sur alfa hors commerce.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.